

DE

# PARIS A CADIX

PAR

Alexandre Dumas.

TOME I.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE.

LEIPZIG.

MÊME MAISON.

J. P. MELINE.

1847

Bayonne, 5 octobre au soir.

MADAME ,

Au moment de mon départ , vous m'avez fait promettre de vous écrire , non pas une lettre , mais trois ou quatre volumes de lettres. Vous aviez raison : vous me connaissiez ardent aux grandes choses , oublieux des petites , aimant à donner , mais n'aimant pas à donner pour peu.

J'ai donc promis , et , vous le voyez , en arrivant à Bayonne , je commence à m'acquitter de ma promesse.

Je ne fais point le modeste, madame, et ne me dissimule pas que les lettres que je vous adresse seront imprimées. J'avoue même, avec l'impertinente naïveté qui, selon le caractère de ceux qui me coudoient, me fait des uns de si bons amis et des autres de si chauds ennemis ; j'avoue même, dis-je, que je les écris dans cette conviction ; mais soyez tranquille, cette conviction ne changera rien à la forme de mes épîtres. Le public, depuis quinze ans que je me suis mis en relations pour la première fois avec lui, a bien voulu m'accompagner dans les différents sentiers que j'ai parcourus, et quelquefois tracés, au milieu de ce vaste labyrinthe de la littérature, désert toujours aride pour les uns, forêt toujours vierge pour les autres. Cette fois encore, je l'espère, il m'accompagnera donc avec sa bienveillance ordinaire dans le chemin familier et capricieux où je lui fais signe de me suivre, et où je vais m'ébattre pour la première fois.

D'ailleurs, le public n'y perdra rien : un voyage comme celui que j'entreprends, sans aucun itinéraire tracé, sans aucun plan suivi,

un voyage soumis en Espagne aux exigences des routes, en Algérie au caprice des vents ; un pareil voyage se trouvera merveilleusement à l'aise dans la liberté épistolaire, liberté presque sans limite, qui permet de descendre aux détails les plus vulgaires et d'atteindre les sujets les plus élevés.

Enfin, n'y eût-il que cet attrait de jeter ma pensée dans un nouveau moule, de faire passer mon style par un nouveau creuset, de faire étinceler quelque nouvelle facette de cette pierre que je tire de la mine de mon esprit, diamant ou strass, et auquel le temps, cet incorruptible lapidaire, fixera un jour sa valeur ; n'y eût-il que cet attrait, dis-je, je céderais à cet attrait. L'imagination, vous le savez, madame, est chez moi la fille de la fantaisie, si toutefois elle n'est pas la fantaisie elle-même. Je me laisse donc aller au vent qui me pousse à cette heure, et je vous écris...

Et je vous écris à vous, madame, parce que vous êtes à la fois un esprit grave et enjoué, sérieux et enfantin, correct et capricieux, fort et

charmant; parce que votre position dans le monde vous permet, non pas de tout dire, mais de tout entendre; parce que mœurs, littérature, politique, arts, et je dirai presque sciences, tout vous est familier; parce qu'enfin (voulez-vous que je vous le dise, ou plutôt que je vous le répète? car je crois vous l'avoir dit bien souvent), parce qu'enfin l'élément le plus nécessaire à cette verve que l'on veut bien me reconnaître parfois est la causerie, cette spirituelle hôtesse de nos salons, que l'on retrouve si rarement au delà des frontières de France, et qu'en vous écrivant ce sera purement et simplement causer encore avec vous. Il est vrai que le public sera en tiers dans notre conversation; mais notre conversation n'en souffrira point. J'ai toujours remarqué que j'avais plus d'esprit que d'habitude quand je devinais quelque écouteur indiscret debout et l'oreille collée contre la porte.

Reste un seul point, madame : vous fuyez toute publicité, et vous avez raison; la publicité de nos jours est souvent l'injure. L'injure pour

les hommes n'est qu'un accident ; l'injure entre hommes se repousse et se venge. Mais l'injure pour la femme est plus qu'un accident, c'est un malheur ; car, tout en flétrissant celui qui la lui adresse, elle salit toujours quelque peu celle à qui elle est adressée. Plus une robe est blanche, plus elle fait visible la moindre éclaboussure qui l'atteint.

Voilà donc ce que je vous proposerai, madame. Il y a, dans cette belle Italie que vous aimez tant, trois femmes bénies que trois divins poètes ont rendues célèbres : ces femmes se nomment Béatrice, Laure et Fiametta. Choisissez un de ces trois noms, et ne craignez point que pour cela je me croie jamais Dante, Pétrarque ou Boccace ; vous pouvez avoir comme Béatrice une étoile au front, comme Laure une auréole autour de la tête, ou comme Fiametta une flamme au sein ; soyez tranquille, mon orgueil ne s'y brûlera pas.

Ce nom sous lequel je dois vous écrire, vous me le ferez connaître, n'est-ce pas, dans votre prochaine lettre ?

Ai-je encore quelque chose du même genre à vous dire ? Non, je ne le crois pas.

Eh bien ! donc, maintenant que ma petite préface est faite , permettez-moi de vous exposer dans quelles conditions je pars, dans quel but je vous quitte, et dans quelles intentions je reviendrai probablement.

Il existe de par le monde un homme d'une haute intelligence, dont l'esprit a résisté à dix ans d'Académie , l'urbanité à quinze ans de débats parlementaires , la bienveillance à cinq ou six portefeuilles ministériels. Cet homme politique a commencé par être homme de lettre, et, chose rare chez les hommes politiques , il n'est pas devenu , ne faisant plus que des lois , jaloux de ceux qui font encore des livres. Toutes les fois qu'une de ces choses qui sur l'arbre éternel de l'art font éclore une fleur ou mûrir un fruit lui est proposée, il la saisit avec empressement, cédant à son premier mouvement , tout au contraire de cet autre homme politique qui n'y cédait jamais , vous savez pourquoi ? Parce que c'était le bon.

Or, cet homme eut un jour l'idée de voir par ses propres yeux cette terre brûlante d'Afrique, que tant de sang féconde, que tant d'exploits immortalisent, que tant d'intérêts opposés attaquent et défendent. Il partit entre deux sessions, et, à son retour, comme cet homme a quelque estime pour moi, il voulut, frappé de la grandeur du spectacle qu'il venait de voir, il voulut, dis-je, que je visse à mon tour ce qu'il avait vu.

Pourquoi voulut-il cela ? vous demandera votre banquier.

Parce que, dans certaines âmes, et celles-là sont celles qui ressentent fortement, sincèrement et profondément, il existe un invincible besoin de faire partager aux autres les impressions qu'elles ont reçues ; il leur semble que ce serait d'un égoïsme étroit et vulgaire de garder pour soi tout seul ces grands étonnements de la pensée, ces sublimes bondissements du cœur que toute organisation supérieure ressent devant les œuvres de Dieu ou les chefs-d'œuvre des hommes. Buckingham laissa tomber un diamant magnifique à la place même où Anne d'Autriche



lui avait avoué qu'elle l'aimait. Il voulait qu'un autre fût heureux là où il l'avait été lui-même.

Un matin , je reçus donc du ministre voyageur , du ministre académicien , du ministre homme de lettres, une invitation à déjeuner. Il y avait à peu près deux ans que je ne l'avais vu : cela tient à ce qu'il a beaucoup de choses à faire et moi aussi ; sans cela, au risque de ce que pourraient en dire mes amis les républicains, les libéraux, les progressistes, les fouriéristes et les humanitaires , je déclare que je le verrais plus souvent.

Comme je m'en étais douté , l'invitation n'était qu'un prétexte , un moyen de nous trouver en face l'un de l'autre à une table qui ne fût pas tout à fait un bureau. Quant au but , il était de me proposer deux choses : la première, d'assister au mariage de monseigneur le duc de Montpensier en Espagne ; la seconde, de visiter l'Algérie.

J'eusse accepté une seule de ces deux choses avec reconnaissance, à plus forte raison les deux choses ensemble.

J'acceptai donc. C'était , vous dira toujours votre banquier, une spéculation fort déraisonnable , car je laissais *Balsamo* au tiers publié , mon théâtre à peu près bâti.

Que voulez-vous, madame! je suis ainsi fait, et votre banquier aura grand'peine à me corriger. C'est bien certainement moi qui mets au monde l'idée qui éclôt dans ma tête; mais , à peine éclore, cette fille ambitieuse de ma pensée, au lieu d'en sortir comme Minerve, s'y établit, s'y loge, s'y cramponne, s'empare de mon esprit, de mon cœur , de mon âme , de toute ma personne enfin , et d'esclave docile qu'elle devait être , devenant maîtresse absolue , elle me fait faire quelques-unes de ces belles sottises que les sages blâment , que les fous applaudissent , et que les femmes récompensent parfois.

Je pris donc cette résolution de laisser là *Balsamo* , et d'abandonner , momentanément du moins, mon théâtre.

Ce n'est pas sans intention , vous le pensez bien, madame, que je fais précéder le substantif *théâtre* du pronom possessif *mon*.

En bonne logique, j'aurais dû dire *notre* théâtre. Je le sais bien ; mais que voulez-vous ! je suis comme ces imbéciles de pères qui ne peuvent se déshabituer de dire *mon fils*, quoique l'enfant ait été allaité par une nourrice et élevé par un professeur.

A ce propos , laissez-moi faire une légère digression à l'endroit de ce pauvre théâtre , sur lequel on a déjà dit tant de sottises , lesquelles ne nuiront pas , je l'espère , à celles que l'on compte en dire encore.

Ce que je vais vous raconter, c'est ce que personne n'a jamais bien su , c'est-à-dire le secret de sa naissance , le mystère de son incarnation. Tout enfantement est curieux. Écoutez-moi donc quelques instants ; nous reviendrons à Bayonne ensuite , et , je vous le promets , ce soir , sans faute , à moins que la malle-poste ne se brise , nous partirons pour Madrid.

Vous rappelez-vous , madame , la première représentation des *Mousquetaires* , non pas des *Mousquetaires de la Reine* , qui n'a jamais eu de mousquetaires , mais des mousquetaires du

roi?... C'était à l'Ambigu que la chose se passait, et Son Altesse le duc de Montpensier assistait à cette première représentation.

Tout au contraire de mes confrères les auteurs dramatiques, qui, à l'heure suprême, se font juger par contumace en se cachant derrière les portants des coulisses ou derrière la toile du fond, se hasardant seulement sur quelque praticable quand un applaudissement les sollicite ou un coup de sifflet les inquiète; moi, tout au contraire d'eux, j'affronte de la salle applaudissements ou sifflets, et cela avec, je ne dirai pas une indifférence, mais avec un calme si parfait, qu'il m'est arrivé, ayant donné dans ma loge l'hospitalité à quelque voyageur inconnu égaré dans les corridors, de quitter ce voyageur inconnu à la fin du spectacle, ou plutôt d'être quitté par lui, sans qu'il se doutât qu'il avait passé la soirée avec l'auteur même de la pièce qu'il avait applaudie ou sifflée.

J'étais donc dans une loge en face de Son Altesse, à qui je n'avais jamais eu l'honneur de parler, et je m'amusais, chose bien permise

à un auteur, on en conviendra, à suivre sur le jeune visage royal, encore soumis aux impressions prime-sautières de la jeunesse, les différentes émotions bonnes ou mauvaises qui faisaient éclore un sourire sur ses lèvres ou passer un nuage sur son front.

Vous êtes-vous quelquefois, madame, en vous préoccupant d'un seul objet, à l'exclusion des autres objets environnants, enfoncée dans une rêverie telle que vos yeux cessaient de voir et vos oreilles d'entendre, à ce point que tout, excepté cet objet privilégié de vos regards, disparaissait autour de vous? Oui! n'est-ce pas? cela vous est arrivé, et ce n'étaient pas les moments où vous viviez le moins que ces moments où vous paraissiez ne plus vivre.

C'est qu'en effet la vue du royal jeune homme réveillait en moi tout un monde de souvenirs.

Il a existé — hélas! il y a déjà longtemps de cela! — un homme que j'aimais comme on aime à la fois son père et son enfant, c'est-à-dire du plus respectueux et du plus profond de tous les

amours. Comment avait-il presque de prime abord conquis sur moi cette suprême influence ? Je l'ignore. J'eusse donné ma vie pour racheter la sienne , voilà tout ce que je sais.

Lui-même aussi m'aimait quelque peu , j'en suis certain ; sans cela m'eût-il accordé tout ce que je lui demandais ? Il est vrai que je ne lui demandais que de ces choses qui font celui qui accorde presque l'obligé de celui qui demande. Dieu seul sait combien d'aumônes mystérieuses et saintes j'ai répandues en son nom. Il y a , à l'heure qu'il est , un cœur qui bat et qui serait glacé , une bouche qui prie et qui serait muette , si nous ne nous étions pas rencontrés sur le même chemin , et si , seul , je n'avais pas crié grâce quand tous les autres criaient justice.

Il y a des malheureux qui ne croient à rien , des éternés qui doutent sans cesse de la force , des eunuques de cœur qui cherchent la raison des choses viriles , et qui calomnient toute chose virile qu'ils ne comprennent pas. Ceux-là ont découvert , les uns que cet homme me faisait

une pension de douze cents francs, les autres qu'il m'avait, d'une seule fois, fait don de cinquante mille écus, et, Dieu me pardonne! ils ont écrit cela quelque part, je ne sais où. Ce que j'ai reçu de lui pendant toute sa vie, hélas! trop courte, madame, je vais vous le dire. J'en ai reçu un bronze, le soir de la représentation de *Caligula*, et le lendemain de ses noces un paquet de plumes.

Il est vrai que ce bronze était un original de Barye, et qu'avec ce paquet de plumes j'ai écrit *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Hamlet avait bien raison de dire : *Man delights not me!* l'homme ne me plaît pas! si toutefois méritent le nom d'homme ceux qui écrivent de pareilles infamies.

Voilà quels souvenirs s'agitaient en moi et fixaient mes yeux sur le prince. Cet autre prince, c'était son frère.

Tout à coup, je vis M. le duc de Montpensier se reculer et pâlir. Je cherchai la cause de la sensation pénible qu'il venait d'éprouver; mes yeux se reportèrent de sa loge au théâtre, et

je n'eus besoin que d'un seul regard pour comprendre.

L'artiste qui jouait le rôle d'Athos, au lieu de la goutte de sang qui devait, au moment où tombe la tête de Charles I<sup>er</sup>, filtrer à travers les planches de l'échafaud, et venir étoiler son front, s'était fait une tache sanglante qui lui couvrait la moitié du visage.

C'était à cet aspect que le prince avait fait ce mouvement de répulsion.

Il me serait impossible de vous dire, madame, quelle impression pénible je ressentis à la vue de ce mouvement qu'il n'avait pu réprimer. Toute la salle éclatant en sifflets m'eût moins préoccupé.

Je m'élançai hors de ma loge ; je courus à la sienne. Je demandai le docteur Pasquier, qui était près de lui. Il sortit. « Pasquier, lui dis-je, annoncez de ma part au prince que demain le tableau de l'échafaud aura disparu. »

Que vous dirai-je, madame, ou plutôt que dirai-je à ces gens dont je vous parlais tout à l'heure ? Il y a entre les organisations d'élite



une entente sympathique qui leur fait remonter la chaîne tout entière d'une pensée, pourvu que l'extrémité du dernier chaînon les effleure. Le prince, qui ne m'avait jamais vu aux Tuileries, où je ne suis jamais entré qu'une seule fois, le 29 juillet 1830, le prince se souvint de quelle façon désintéressée j'aimais son frère; il comprit le sentiment qui m'avait fait, sur sa tombe fatale et prématurée, briser ces relations que j'eusse pu rattacher peut-être à quelques-uns de ceux qui lui survivaient; il avait entendu le cri de douleur et d'adieu que je lui avais jeté avec toute la France; puis il m'avait vu m'éloigner, renoncer à toute influence, rentrer, prêt à de nouvelles luttes, dans ce royaume de l'art, où mon ambition est d'être prince aussi, moi.

Il désira me connaître. Le docteur Pasquier fut notre intermédiaire. Huit jours après, je me trouvais à Vincennes, causant avec M. le duc de Montpensier, et oubliant pour la première fois, pendant quelques minutes, que le duc d'Orléans, ce prince si éminemment artiste, était mort.

Le résultat de cette conversation fut un privilège de théâtre promis par M. le comte Duchâtel à la personne que je choisirais.

J'avais, pendant nos répétitions des *Mousquetaires*, fait connaissance avec M. Hostein. J'avais pu apprécier ses facultés administratives, ses études littéraires, et surtout son ambition de transporter au milieu des classes populaires une littérature qui pût les instruire et les moraliser.

Je proposai à M. Hostein d'être le directeur du nouveau théâtre qu'on allait élever. Il accepta.

Vous savez le reste, madame; vous avez vu tomber l'hôtel Foulon, et vous verrez bientôt, sous l'habile ciseau de Klagmann, sortir de ses ruines l'élégante façade qui résumera en pierre mon immuable pensée. L'édifice est appuyé sur l'art antique, la tragédie et la comédie, c'est-à-dire sur Eschyle et Aristophane. Ces deux génies primitifs soutiennent Shakspeare, Corneille, Molière, Racine, Calderon, Gæthe et Schiller. Ophélie et Hamlet, Faust et Marguerite, représentent, au milieu de la façade, l'art chré-

rien, comme les deux cariatides du bas représentent l'art antique; et le génie de l'esprit humain montre du doigt le ciel à l'homme, dont le visage sublime, au dire d'Ovide, a été fait pour regarder le ciel.

Cette façade explique tous nos projets littéraires, madame; notre théâtre, que certaines convenances ont fait nommer *Théâtre Historique*, serait nommé plus justement *Théâtre Européen*; car non-seulement la France y régnera en souveraine, mais toute l'Europe sera, comme les anciens seigneurs féodaux, qui venaient rendre hommage à la tour du Louvre, forcée d'y entrer en tributaire. A défaut de ces grands maîtres que l'on nomme Corneille, Racine et Molière, et qui sont inhumés dans leur tombeau royal de la rue de Richelieu, nous aurons ces puissants génies que l'on nomme Shakspeare, Calderon, Goëthe, Schiller! Et *Hamlet*, *Othello*, *Richard III*, *le Médecin de son honneur*, *Faust*, *Goetz de Berlichingen*, *Don Carlos* et *les Piccolomini*, nous aideront, escortés des œuvres contemporaines, à nous

consoler de l'absence forcée du *Cid*, d'*Andromaque* et du *Misanthrope*.

Voilà notre prospectus de granit, madame; si quelqu'un y ment, ce ne sera pas moi.

Ceci posé en passant, madame, je reviens, non pas comme je vous l'ai dit à Bayonne, mais à Saint-Germain. En quittant la vieille ville hospitalière pour aller chez mon ministre, je ne savais pas la veille que je dusse jamais partir. En y revenant, j'avais déjà fixé mon départ au lendemain. Il n'y avait pas de temps à perdre. Vingt-quatre heures, dans toutes les positions, et surtout dans celle où je me trouvais en ce moment, sont une courte introduction à un voyage de trois ou quatre mois.

D'ailleurs, je comptais bien partir en bonne compagnie. Le voyage, seul, à pied, avec le bâton à la main, convient à l'étudiant insoucieux ou au poète rêveur. J'ai malheureusement passé cet âge où l'hôte des universités mêle, sur les grandes routes, son chant joyeux aux grossiers jurons des rouliers; et, si je suis poète, je suis poète actif, homme de combat et

de lutte d'abord , rêveur après la victoire ou la défaite , voilà tout.

Il y avait , au reste , à peu près six mois que cette idée d'un voyage en Espagne avait déjà comme un rêve illuminé une de nos soirées. Nous trouvant réunis, Giraud, Boulanger, Maquet, mon fils et moi, sur cet espace compris, au bout de mon jardin , entre mon cabinet de travail d'été et la maison d'hiver de mes singes, nous avons laissé d'abord notre regard se perdre sur cet immense horizon qui embrasse, depuis Luciennes jusqu'à Montmorency, six lieues du plus charmant pays qui soit au monde ; et , comme il est du caractère de l'homme de désirer juste le contraire de ce qu'il a, nous nous étions mis, au lieu de cette fraîche vallée, de ce fleuve coulant à pleins bords , de ces coteaux boisés d'arbres aux feuilles vertes et ombreuses , nous nous étions mis à désirer l'Espagne avec ses sierras rocheuses, avec ses rivières sans eau et avec ses plaines sablonneuses et arides. Alors , dans un moment d'enthousiasme , nous avons , en nous emboitant comme les Horaces de M. David,

fait le serment d'aller en Espagne tous les six ensemble.

Puis, naturellement, les événements s'étaient écoulés, tous contraires à ceux que nous attendions, et j'avais complètement oublié le serment et presque l'Espagne, quand un beau matin, trois mois après cette soirée, Giraud et Desbarolles étaient venus, en costume de voyageurs, frapper à ma porte pour me demander si j'étais prêt. Ils m'avaient trouvé roulant ce rocher de Sisyphe qui tous les jours repoussé par moi retombe tous les jours sur moi. J'avais un instant levé les yeux de mon papier, j'avais un instant reposé ma plume sur mon bureau, je leur avais donné quelques adresses, je leur avais offert quelques recommandations, je les avais embrassés en soupirant, enviant cette liberté de mes premiers jours qu'ils ont conservée, eux, et que j'ai perdue, moi. Enfin je les avais reconduits jusqu'à la porte, je les avais suivis des yeux jusqu'au détour de la rue, et j'étais remonté pensif, insensible aux caresses de mon chien, sourd aux cris de mon perroquet ; j'avais rapproché mon fau-

teuil de la table éternelle à laquelle je suis enchainé ; j'avais repris ma plume, rivé de nouveau mon regard sur mon papier ; puis la tête avait repris son active pensée , la main son agile travail, et *Joseph Balsamo*, commencé depuis huit jours, s'était impitoyablement remis à son œuvre de régénération ; sans compter que le théâtre sorti de terre au grand étonnement du peuple parisien, qui avait reçu je ne sais d'où des billets de faire part de sa mort presque en même temps que ceux que j'avais envoyés de sa naissance , commençait à pousser comme un immense champignon au milieu des décombres de l'hôtel Foulon, qu'il soulevait déjà avec sa tête.

Et voyez, grâce à un de ces caprices qui ont fait, par des éléments tout opposés, du hasard un dieu presque aussi puissant que le destin, voilà qu'un événement inattendu venait m'arracher à mon roman et à mon théâtre pour me pousser vers cette Espagne désirée , mais déjà mise par moi au rang de ces pays fantastiques qu'on ne visite que lorsqu'on s'appelle Giraud ou Gulliver, Desbarolles ou Aroun-al-Raschid.

Vous me connaissez, madame ; vous savez que je suis l'homme aux rapides résolutions. Les décisions les plus importantes de ma vie n'ont jamais amené chez moi une hésitation de dix minutes. En remontant la rampe de Saint-Germain , j'avais rencontré mon fils et lui avais proposé de partir avec moi , ce qu'il avait accepté. En rentrant chez moi , j'écrivis à Maquet et à Boulanger pour leur faire la même proposition.

J'envoyai ces deux lettres par un domestique , l'une à Chatou, l'autre rue de l'Ouest. J'avouerais qu'elles avaient pris la forme d'une circulaire. Je n'avais pas le temps de varier mes phrases. D'ailleurs, elles étaient adressées à deux hommes qui tiennent une place égale dans mon esprit et dans mon cœur.

Elles étaient conçues en ces termes , et n'offraient d'autre variante que celle que le lecteur remarquera naturellement sans que je prenne la peine de la lui indiquer.

« Cher ami,

« Je pars demain soir pour l'Espagne et pour



l'Algérie, <sup>veux-tu</sup> venez-vous venir avec moi ?

« Si oui, <sup>tu n'as à te</sup> vous n'avez à vous <sup>préoccuper que</sup>  
d'une malle; seulement <sup>choisis</sup> choisissez le récipient  
le plus petit possible. Je me charge de tout le  
reste.

« A toi, AL. DUMAS. »  
« A vous,

Mon domestique trouva Maquet dans l'île de Chatou, assis sur l'herbe de M. d'Aligre, et pêchant le poisson du gouvernement. Seulement, tout en pêchant, il écrivait, et comme en ce moment sans doute il alignait une de ces belles et bonnes pages que vous connaissez, il avait complètement oublié les trois ou quatre engins de destruction dont il était entouré, et au lieu que ce fussent ses lignes qui amenaient les carpes sur le rivage, c'étaient les carpes qui emmenaient ses lignes dans l'eau.

Paul arriva à temps ; je vous ferai plus tard la biographie de Paul, madame ; Paul arriva à temps pour arrêter une superbe canne de roseaux

(*arundo donax*), laquelle descendait le fil de l'eau avec la rapidité d'une flèche, emportée par une carpe qui avait des affaires très-pressantes au Havre.

Maquet rajusta son roseau à moitié démanché, ferma son petit portefeuille de pêche, détacheta ma lettre, ouvrit de grands yeux, lut et relut les six lignes qui la composaient, récolla ses quatre engins et reprit le chemin de Châtou pour s'occuper activement de trouver une malle de la dimension demandée. Il acceptait.

Il va sans dire qu'avant que Maquet ne fût au bout de l'île, la carpe était déjà à Meulan, elle allait d'autant plus vite qu'elle n'avait besoin de rien prendre; elle avait déjeuné en passant avec le blé que Maquet lui avait offert et l'hameçon qu'elle s'était approprié, sans doute à titre de digestif.

Paul reprit le chemin de fer, abandonné un instant pour son excursion pédestre à l'intérieur, et arriva rue de l'Ouest, n° 16. Là il trouva Boulanger rêvant en face d'une grande toile blanche; c'était son tableau d'exposition pour l'an de

grâce 1847; il devait représenter une adoration des rois mages.

Toup à coup Boulanger vit une forme noire se dessiner sur cette toile blanche, il crut que c'était le roi éthiopien Melchior qui avait l'obligance de venir poser en personne.

Ce n'était que Paul.

Mais Paul apportait une lettre de moi, et il fut aussi gracieusement reçu que si sa tête d'ébène eût porté la couronne de Sabah la Noire.

Boulanger déposa sa palette sur laquelle il venait d'assortir les couleurs, mit en travers de sa bouche son pinceau, vierge encore du futur chef-d'œuvre, prit ma lettre des mains de Paul, la décacheta, se pinça pour savoir s'il était bien éveillé, interrogea Melchior, s'assura que la proposition était sérieuse, et se laissa tomber, pour réfléchir, sur le fauteuil où il avait déposé sa palette.

Au bout de cinq minutes ses réflexions étaient faites, et il explorait son atelier pour tâcher de découvrir derrière quelque toile oubliée une malle convenable à la situation.

Le lendemain, à six heures précises, tout le

monde était dans la cour des diligences Laffitte et Caillard.

Vous savez le tableau que présente la cour des diligences en général à six heures du soir, n'est-ce pas ? Désaugiers a fait un fort charmant couplet là-dessus, que vous ne connaissez pas, car vous étiez née à peine que ce pauvre Désaugiers était mort.

Chacun de nous avait ses adieux à faire ; on entendait, comme dans ce premier cercle de l'enfer dont parle Dante, des paroles sans suite qui frissonnaient dans l'air ; on voyait des bras sortir des voitures ; on entendait des cris de rappel, chaque fois qu'à la voix du conducteur toujours impatient l'un de nous s'avancait vers la diligence. Chacun faisait ses recommandations, auxquelles on répondait par des protestations et des promesses. Au milieu de ces agitations, six heures sonnèrent ; les bras les plus obstinés furent obligés de se détendre ; il y eut un redoublement de larmes, une augmentation de sanglots, une recrudescence de soupirs. Je donnai l'exemple en m'élançant dans l'intérieur,

Boulauger me suivit, Alexandre vint après, enfin Maquet monta le dernier, en recommandant qu'on lui écrivît à Burgos, à Madrid, à Grenade, à Cordoue, à Séville et à Cadix; pour le reste du voyage il devait donner des instructions ultérieures.

Quant à Paul, comme il n'avait d'adieux à faire à personne, il était depuis longtemps installé près du conducteur.

Un quart d'heure après, une mécanique fort habilement organisée nous soulevait de notre train et nous déposait mollement sur notre truc.

Aussitôt, la locomotive fit entendre son âcre respiration; l'immense machine s'ébranla; on entendit la grinçante trépidation du fer; les lanternes passèrent à notre gauche et à notre droite, rapides comme les torches qu'emportent les lutins pendant une nuit de sabbat, et tout en laissant une longue trainée de feu sur notre route, nous roulâmes vers Orléans.

## II

Bayonne, 5 octobre 1846.

Je vous ai tant parlé de moi dans ma dernière lettre, qu'à peine y ai-je trouvé une petite place à donner à mes compagnons. Laissez-moi vous en dire deux mots. Giraud vous les fera connaître sous le rapport physique, à moi le côté moral.

Louis Boulanger est ce peintre rêveur que vous connaissez, toujours accessible au beau, sous quelque aspect qu'il se présente, admirant presque à un degré égal la forme avec Raphaël,

la couleur avec Rubens, la fantaisie avec Goya... Pour lui, toute grande chose est grande, et, au contraire de ces pauvres esprits dont l'œuvre stérile est d'abaisser sans cesse, lui se laisse prendre sans combat, s'incline devant l'œuvre des hommes, tombe à genoux devant l'œuvre de Dieu, admire ou prie. Homme d'études, élevé dans son atelier, ayant passé sa vie dans le culte de l'art, il n'a aucune des habitudes violentes nécessaires à un voyageur. Jamais il n'a monté à cheval, jamais il n'a touché une arme à feu ; et cependant, j'en suis certain, madame, vous le verrez, si l'occasion s'en présente dans le cours de ce voyage, enfourcher la selle comme un *pica-dor* et faire le coup de fusil comme un *escopetero*.

Quant à Maquet, mon ami et mon collaborateur, vous le connaissez moins, madame, Maquet étant, après moi, l'homme qui travaille peut-être le plus au monde, sort peu, se montre peu, parle peu : c'est à la fois un esprit sévère et pittoresque, chez lequel l'étude des langues antiques a ajouté la science, sans nuire à l'originalité. Chez lui, la volonté est suprême et tous les

mouvements instinctifs de sa personne, après s'être fait jour par un premier éclat, rentrent, presque honteux de ce qu'il croit une faiblesse indigne de l'homme, dans la prison de son cœur, comme ces pauvres enfants que le maître surprend faisant l'école buissonnière et qu'il fait impitoyablement rentrer à la classe, le martinet à la main. Ce stoïcisme lui donne une espèce de roideur morale et physique, qui, avec des idées exagérées de loyauté, constitue les deux seuls défauts que je lui connaisse. Au reste, familier avec tous les exercices du corps et apte à toutes les choses pour lesquelles il est besoin de persévérance, de sang-froid et de courage.

Que vous dirai-je de mon fils, que vous gâtez si obstinément, que, s'il ne vous appelait pas sa sœur, il vous appellerait sa mère? Il est venu au monde à cette heure douteuse où il ne fait plus jour et où il ne fait pas encore nuit; aussi, l'assemblage d'antithèses qui forme son étrange moi est-il un composé de lumière et d'ombre; il est paresseux, il est actif; il est gourmand et il est sobre, il est prodigue et il est économe, il est



défiant et il est crédule, il est blasé et il est candide, il est insoucieux et il est dévoué, il a la parole froide et il a la main prompte, il se moque de moi de tout son esprit et m'aime de tout son cœur. Enfin, il se tient toujours prêt à me voler ma cassette comme Valère, ou à se battre pour moi comme le Cid.

D'ailleurs, possédant la verve la plus folle, la plus entraînant, la plus obstinée que j'aie jamais vue étinceler aux lèvres d'un jeune homme de vingt et un ans, et qui, pareille à une flamme mal enfermée, se fait jour incessamment dans la rêverie comme dans l'agitation, dans le calme comme dans le danger, dans le sourire comme dans les pleurs.

Au reste, montant résolument à cheval, tirant suffisamment l'épée, le fusil, le pistolet, et dansant d'une façon supérieure toutes les danses de caractère qui se sont introduites en France depuis le trépas de l'anglaise et l'agonie de la gavotte.

De temps en temps, nous nous brouillons, et, comme l'enfant prodigue, il prend sa légitime

et quitte la maison paternelle : ce jour-là, j'achète un veau et je l'engraisse, bien certain qu'avant un mois, il en reviendra manger sa part.

Il est vrai que les mauvaises langues disent que c'est pour le veau qu'il revient et non pas pour moi, mais je sais à quoi m'en tenir là-dessus.

Maintenant, passons à Paul. Puisque vous voulez non-seulement nous suivre sur la carte, mais encore nous voir là où nous serons et comme nous serons, avec les yeux du souvenir, il faut donc que je vous rappelle Paul.

Paul est un être à part, madame, et qui mérite une mention toute particulière. D'abord, Paul ne s'appelle pas Paul, il s'appelle Pierre ; je me trompe, il ne s'appelle pas Pierre, il s'appelle Eau de Benjoin ; cette triple appellation désigne un seul individu, noir de peau, Abyssin de naissance, cosmopolite de vocation.

Comment cette goutte de senteur est-elle éclosée au penchant des monts Samen, entre les rives du lac Dembéa et les sources du fleuve

Bleu? C'est ce qu'il aurait grand'peine à dire lui-même, et par conséquent ce que je ne vous dirai pas. Vous saurez seulement qu'un matin un *gentleman-traveller*, qui venait de l'Inde par le golfe d'Aden, et qui, après avoir remonté le fleuve Anaso, passait par Emfras et Gondar, vit le jeune Eau de Benjoin dans cette dernière ville, en eut envie, et l'acheta moyennant une bouteille de rhum.

Eau de Benjoin le suivit donc, pleura trois jours son père, sa mère et sa maison; puis, la variété des objets amena la distraction, la distraction l'oublia, et, au bout de huit jours, c'est-à-dire en arrivant aux sources de la rivière Rahad, il était à peu près consolé.

L'Anglais descendit la rivière Rahad depuis Abou-Harad, où elle se jette dans le fleuve Bleu, jusqu'à Halfay, où le fleuve Bleu se jette dans le Bahr-el-Abiad; deux mois après, ils étaient au Caire.

Eau de Benjoin resta six ans avec son *gentleman-traveller*; pendant ces six ans, il parcourut l'Italie et apprit un peu d'italien; la

France, et apprit un peu de français ; l'Espagne, et apprit un peu d'espagnol ; l'Angleterre, et apprit un peu d'anglais. Eau de Benjoin se trouvait très-bien de cette vie nomade, qui lui rappelait celle de ses ancêtres, les rois pasteurs. Aussi n'eût-il jamais quitté son Anglais, mais ce fut son Anglais qui le quitta. Le pauvre homme avait tout vu, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, et même la Nouvelle-Zélande ; il n'avait plus rien à voir dans ce monde, il résolut de visiter l'autre. Un matin qu'il n'avait pas sonné à son heure habituelle, Eau de Benjoin entra dans sa chambre : l'Anglais s'était pendu avec le cordon de sa sonnette. Voilà pourquoi il n'avait pas sonné.

Eau de Benjoin aurait pu faire des économies au service de son Anglais, car son Anglais était généreux. Mais Eau de Benjoin n'est pas économe. En véritable fils de l'Équateur, il aime tout ce qui brille au soleil. Strass ou diamant, verre ou émeraude, cuivre ou or, peu lui importe. Il acheta donc tant qu'il eut de l'argent, entremêlant ses emplètes de quelques gorgées de

rhum, car Eau de Benjoin aime fort le rhum, et, si jamais il retourne au pied des monts Samen, sur les rives du lac Dembéa, près des sources du fleuve Bleu, il est capable de vendre son fils au même prix que son père avait vendu le sien.

Quand Eau de Benjoin se fut séparé de son dernier écu, il comprit qu'il était temps de chercher une nouvelle condition. Il chercha ; et, comme il a l'œil bon, le sourire naïf et les dents blanches, il ne resta pas longtemps sur le pavé.

Son nouveau maître fut un colonel français qui l'emmena en Algérie ; là, Eau de Benjoin se retrouva en famille. Les Arabes d'Afrique, dont il parle la langue avec toute la pureté des souches primitives, le regardèrent comme un frère un peu plus foncé qu'eux en couleur, voilà tout ; et Eau de Benjoin passa en Algérie cinq années heureuses, pendant lesquelles, touché par la grâce du Seigneur, il se fit baptiser sous le nom de Pierre, pour se réserver sans doute la faculté de renier trois fois Dieu, comme a fait son saint patron.

Malheureusement pour Eau de Benjoin, son colonel fut mis à la retraite. Il revint en France pour réclamer contre cette ordonnance ; malgré ses réclamations, l'ordonnance fut maintenue. Le colonel se trouva réduit à la demi-solde. Cette réduction dans son revenu en amena une dans son domestique, et Paul se retrouva sur le pavé.

Il va sans dire qu'il n'avait pas plus économisé près de son colonel que près de son Anglais.

Mais il avait fait une belle connaissance. Cette connaissance, c'était Chevet. Chevet me le recommanda comme un valet de chambre précieux, parlant quatre langues, sans compter la sienne, bon à pied, bon à cheval, et n'ayant qu'un seul défaut, c'était de perdre tout ce qu'on lui confiait, voilà tout.

Il s'agissait seulement de ne lui rien confier, et alors c'était la perle des domestiques. Quant à son goût prononcé pour le rhum, Chevet ne m'en dit pas un mot, devinant sans doute que je m'en apercevrais bien tout seul.

Chevet se trompait. Je voyais bien de temps en temps Eau de Benjoin rouler de gros yeux, qui, au lieu d'être blancs, étaient jaunes. Je remarquais bien qu'il appuyait d'une façon plus prononcée son petit doigt à la couture de sa culotte ; j'entendais bien qu'il mêlait confusément l'anglais, le français, l'espagnol et l'italien ; mais je sais les nègres d'un tempérament fort bilieux : cette pose toute militaire me semblait un dernier hommage rendu à son colonel ; je comprenais enfin que lorsqu'on parle quatre langues, sans compter la sienne, il est permis de dire *yes* pour *si* et *no* pour *non*, et je continuais à ne rien confier à Eau de Benjoin, si ce n'est la clef de la cave, que, contrairement à ses habitudes, il n'avait jamais perdue.

Cependant, un jour que j'étais parti pour une chasse où je devais rester toute une semaine, et de laquelle j'étais revenu le lendemain, je rentrai sans être attendu, et, selon mon habitude, quand je rentrai, j'appelai Paul.

Ah ! il faut vous dire, puisque vous savez déjà comment Eau de Benjoin s'était appelé Pierre, il

faut vous dire maintenant comment Pierre s'était appelé Paul.

J'avais déjà, à la maison, un jardinier du nom de Pierre, qui se trouva blessé qu'un moricaud portât le même nom que lui. Je lui proposai de s'appeler autrement, lui offrant en échange de son prénom les syllabes les plus euphoniques du calendrier. Mais il refusa obstinément, invoquant son ancienneté dans la maison et la suprématie que devait lui donner naturellement sur le nouveau venu son titre d'homme à peau blanche. Je posai le cas devant Eau de Benjoin, qui répondit qu'ayant déjà changé une première fois de nom, peu lui importait d'en changer une seconde; seulement, il désirait ne pas déchoir, et me pria de lui choisir, dans la hiérarchie céleste, un patron aussi distingué que celui qu'il s'était choisi lui-même. Je ne voyais comme égal d'un apôtre qu'un autre apôtre, que le glaive qui valût la clef, que saint Paul qui ne fût point inférieur à saint Pierre. Je proposai donc à Eau de Benjoin de se nommer Paul, et Eau de Benjoin accepta.



Moyennant cette concession, la paix se rétablit entre Pierre et Paul.

En rentrant de la chasse j'appelai donc Paul. Paul ne répondit pas.

J'ouvris la porte de sa chambre, craignant qu'il ne se fût pendu, comme son ancien maître.

Je fus vite rassuré. Paul avait adopté non pas la position perpendiculaire, mais la position horizontale.

Il était couché sur son lit, aussi roide et aussi immobile qu'un soliveau. Je crus d'abord qu'il était trépassé, non pas de suicide, mais de mort naturelle. Je l'appelai, il ne répondit pas; je le secouai, il ne bougea point. Je le soulevai par les épaules, comme Pierrot soulève Arlequin : pas une articulation ne plia; je le posai sur ses jambes, ses jambes vacillèrent; je l'appuyai contre le mur, il se tint debout.

Cependant, pendant cette dernière évolution, j'avais remarqué que Paul faisait des efforts pour parler; cela me rassura. En effet, peu à peu il ouvrit de gros yeux fixes, remua les lèvres et dit :

— Pourquoi me lève-t-on ?

Tout en maintenant Paul, j'appelai Pierre.

Pierre entra.

— Ah çà ! Paul est-il fou ? demandai-je.

— Non, monsieur, Paul est ivre.

Et il s'en alla.

Je savais que Pierre avait gardé une dent contre Paul depuis cette malheureuse proposition de changer de nom que j'avais eu l'imprudence de lui faire ; aussi j'écoutais rarement les fréquents rapports qu'il me faisait contre lui. Mais cette fois l'accusation me paraissait si probable qu'elle illumina mon esprit. Cependant, me rappelant qu'il est certain pays où l'on ne punit pas l'accusé sans l'aveu du coupable, je me retournai vers Paul, et le maintenant toujours du doigt contre la muraille :

— Paul, lui demandai-je, est-il vrai que vous êtes ivre ?

Mais Paul avait déjà refermé la bouche et les yeux. Paul ne répondit pas, il s'était rendormi.

Cette somnolence me parut plus convaincante que tous les aveux du monde. J'appelai le cocher,

je lui dis de coucher Paul sur son lit, et de me prévenir quand Paul serait éveillé.

Vingt-quatre heures après, le cocher entra dans ma chambre et m'annonça que Paul venait de rouvrir les yeux.

Je descendis, prenant tout le long de l'escalier mon visage le plus sévère, et j'annonçai à Paul qu'il n'était plus à mon service.

Dix minutes après, j'entendis des cris effrayants.

Paul, dont cette nouvelle surexcitait la sensibilité, Paul avait des attaques de nerfs, Paul criait de toutes ses forces qu'il n'avait quitté son premier maître que parce qu'il s'était pendu, et son second, parce qu'il avait été mis à la retraite; qu'il ne connaissait que ces deux cas qui fussent des cas rédhitoires, et que, tant que je ne serais pas en retraite ou pendu, il ne me quitterait pas.

Il n'y a personne qui se rende plus vite que moi aux bonnes raisons; celle-là me parut excellente. J'obtins de Paul la promesse qu'il ne boirait plus; j'exigeai la restitution de la clef de

la cave, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Il va sans dire que de temps en temps Paul manque à sa promesse ; mais comme je sais les causes de sa léthargie, je ne suis plus inquiet ; et comme je déteste les attaques de nerfs, je ne me hasarde plus à le renvoyer.

Vous comprenez, madame, qu'au moment de partir pour l'Afrique, je m'applaudis de ma mansuétude. Si, dans cette confusion des langues que j'avais si souvent remarquée, Paul n'avait pas oublié la sienne, Paul allait me devenir de la plus grande utilité comme interprète.

Voilà donc pourquoi Paul, à l'exclusion de tout autre, avait été choisi pour nous accompagner. Ce n'était plus le néophyte Paul ou Pierre que j'emmenais, c'était l'Arabe Eau de Benjoin.

Vous nous avez laissés, madame, subissant les premières oscillations du chemin de fer, le 3 octobre, vers six heures et demie du soir, juste au moment où nos maréchaux de logis Giraud et Desbarolles, partis depuis trois mois, ayant déjà parcouru la Catalogne, la Manche, l'Andalousie,

frappent, selon toute probabilité, harassés de fatigue et haletants de chaleur, à la porte de quelque venta de la Vieille-Castille, qu'on se garde bien de leur ouvrir.

Quand on est sur un chemin de fer bien doux, quand il fait nuit serrée, quand cette nuit est orpheline de sa lune, et en deuil de ses étoiles, quand on est menacé de cinq autres nuits de diligence, ce qu'on a de mieux à faire est de s'endormir. En conséquence, nous nous endormîmes.

Tout à coup, l'absence de tout mouvement nous réveilla.

Quand un train qui suit les rails d'un chemin de fer cesse de rouler, on ne peut supposer que deux choses : c'est que le train est arrivé à une station ou qu'un accident est arrivé au train. Nous passâmes nos quatre têtes par les deux portières; il n'y avait de station ni à droite ni à gauche. Nous augurâmes qu'il y avait accident.

En tout cas, c'était un accident bien inoffensif, car on n'entendait aucun cri, on ne ressen-

tait aucun mouvement ; seulement , on entendait ouvrir les voitures , et l'on commençait d'entrevoir une foule d'ombres qui s'agitaient dans l'obscurité.

Ces ombres étaient non pas les ombres des voyageurs , comme cela aurait pu arriver au Val Fleury , ou à Fampoux , mais les voyageurs eux-mêmes , qui profitaient de ce bienheureux accident pour se dégourdir les jambes aux deux côtés du rail-way.

Nous descendîmes à notre tour et nous nous informâmes de l'endroit où nous étions , et des causes de cette halte oubliée au programme.

Nous étions un peu au delà de Beaugency ; une fuite s'était faite dans la chaudière , l'eau avait éteint le feu , la locomotive était morte d'hydropisie.

Il fallait attendre celle que l'on ne pouvait manquer de nous envoyer de Blois , quand on verrait à Blois que nous n'arrivions pas.

Nous attendîmes près de deux heures ; au bout de ce temps , nous aperçûmes un point rougeâtre qui s'avancait flamboyant comme l'œil d'un

Cyclope, et qui s'élargissait en avançant. Bientôt nous entendîmes la respiration haletante du monstre. Nous vîmes le sillage de flamme qu'il laissait sur son chemin ; il passa devant nous rapide et rugissant, comme le lion de l'Écriture, puis s'arrêta et revint docile et soumis se présenter à son frein de fer.

Nous remontâmes en voiture, on attacha à la queue de notre train la locomotive morte, et nous reprîmes notre route. A six heures du matin nous étions à Tours.

Vers trois heures de l'après-midi, nous traversâmes Châtellerault. Dieu vous garde de Châtellerault, madame, si vous n'avez pas la passion des petits couteaux ! Il est vrai que, si vous l'avez, en cinq minutes vous pouvez en faire la plus complète collection qui soit au monde. Malheureusement, on s'arrête près d'un quart d'heure à Châtellerault. Bloqués dans notre diligence par toute une population de femmes, dont la plus jeune pouvait avoir sept ans et la plus vieille quatre-vingts, et qui nous sollicitaient sur tous les tons de la gamme, à l'endroit de leur mar-

chandise, nous appelâmes le conducteur pour nous aider à opérer notre sortie, espérant gagner les portes de la ville à l'aide d'une trouée. Mais, soit que notre plan fût mal conçu, soit que ce projet téméraire fût impraticable en réalité, à peine eûmes-nous mis pied à terre que nous fûmes dispersés, poursuivis, entourés, vaincus, et, après une défense plus ou moins héroïque, forcés de nous rendre à discrétion. Au lieu de nous reprendre en masse au sortir de la ville, ainsi que la chose avait été dite, la diligence nous recueillit donc çà et là, comme fait une chaloupe de sauvetage de malheureux naufragés : chacun était porteur, à sa honte, l'un d'une paire de rasoirs, l'autre d'une serpette, celui-ci d'une paire de ciseaux, celui-là d'un bistouri.

Alexandre surtout avait acheté un couteau-poignard à manche de nacre et à garniture de cuivre simulant l'argent, de la taille la plus gigantesque. On le lui avait fait un louis; croyant couper court à la proposition, il en avait offert cinq francs, et on le lui avait laissé.

Rappelez-vous ce détail, madame, si jamais



vous passez à Châtelleraut, il n'est pas indifférent.

Quant à nous, nous pensâmes ou que les habitants de Châtelleraut avaient de furieuses dispositions au commerce, ou que c'était la Providence qui, sous la figure d'une coutelière, nous envoyait à vil prix cette arme, sans doute destinée à accomplir des miracles pareils à ceux qui illustrèrent Joyeuse, Balisarde et Durandale.

Il me serait difficile, madame, de rien spécialiser de ce que nous vîmes sur la route de Châtelleraut à Angoulême. Tout ce que je sais, c'est que nous montâmes de nuit les rampes de cette dernière ville, que sa position à l'intérieur des terres a fait choisir, à l'exclusion de Brest, de Cherbourg ou de Marseille, pour y placer une école de marine. C'est probablement de l'école d'Angoulême que sortait le capitaine de *la Salamandre*.

A quelle heure nous arrivâmes à Bordeaux, je n'en sais trop rien. Ce que je sais, c'est que nous avons perdu deux heures à Beaugency, et deux autres heures en cherchant à les rat-

traper, ce qui nous faisait quatre heures de retard ; il résultait de tout cet arriérage que la dernière voiture partant pour Bayonne sortait de Bordeaux par une porte, tandis que nous entrions par l'autre.

C'étaient vingt-quatre heures de retard, car il ne partait plus aucune voiture avant le lendemain. Nous étions au 5. Le mariage du prince avait lieu le 10 ; la frontière était distante encore de cinquante lieues : il n'y avait pas une minute à perdre si nous voulions arriver.

J'achetai, moyennant treize cents francs, une voiture de voyage qui en valait bien cinq, tout au contraire d'Alexandre qui avait acheté cinq francs un couteau qui en valait vingt-quatre.

Il est vrai que le carrossier m'expliqua que je faisais une magnifique spéculation, attendu que les voitures françaises étant fort estimées en Espagne, je revendrais incontestablement la mienne à Madrid, et cela trois fois le prix qu'elle m'avait coûté.

J'ai peu de confiance, non pas dans ce que me disent messieurs les carrossiers, Dieu m'en

garde ! mais dans mon génie personnel pour la spéculation. Cependant il n'y avait pas à hésiter, la poste était le seul moyen de locomotion qui pût, en vingt-quatre heures, me transporter de Bordeaux à Bayonne, et en arrivant à Bayonne le lendemain dans la matinée, il y avait chance pour que je trouvasse place à la malle-poste de Madrid.

Je fis donc atteler, et nous partimes.

Il était quatre heures du soir : je n'avais donc qu'une heure de jour pour étudier le changement de paysage. L'Espagne, m'avait-on dit, commençait en sortant de Bordeaux, et, en effet, nous vîmes se coucher le soleil sur de vastes plaines, qui ressemblaient fort à ces plaines de la Manche dont parle Cervantes, dans cette Iliade comique, restée, comme l'autre Iliade, sans égale, et que l'on appelle *Don Quichotte*.

En effet, lorsque nous nous éveillâmes vers Roquefort, nous étions dans un pays complètement nouveau. Si les Landes, au lieu d'être en France, étaient à deux mille lieues de la France, nous aurions cinquante descriptions des Landes

et elles seraient connues comme les plaines des Pampas, comme la vallée du Nil, comme les rives du Bosphore. Malheureusement, les Landes sont entre Bordeaux et Mont-de-Marsan, ce qui fait qu'on y passe tous les jours sans les visiter jamais.

Au lever du soleil, les Landes formaient un spectacle merveilleux. Nous avions à notre droite et à notre gauche des plaines immenses, mouchetées de bruyères fauves comme la peau d'un tigre gigantesque ; à l'horizon oriental, tout était flamme, la lumière tombait ruisselante ; à l'horizon occidental, au contraire, l'obscurité livrait sa dernière lutte et se retirait lentement, laissant trainer derrière elle les plis sombres de son manteau encore constellé de quelques étoiles.

En face de nous, c'est-à-dire au midi, la vue était bornée par une dentelure ferme et nerveuse : c'étaient les monts Pyrénées, qui découpaient leur silhouette argentée sur l'azur du ciel espagnol.

Tout ecla, plaine sablonneuse, bruyères fauves,

horizons sombres ou ardents, tout ecla s'éveillait à l'existence , aussi jeune, aussi ardent à vivre qu'au premier jour de la création. Des alouettes montaient perpendiculairement au ciel, et chantaient en montant. Des troupeaux de moutons marchaient devant eux, conduits par des pâtres montés sur de longues échasses, et soulevaient des pariades de perdrix rouges, qui, après un vol bruyant et effaré, allaient s'abattre à cinq cents pas du lieu d'où elles étaient parties. Enfin, la caille, invisible et obstinément tapie dans l'herbe, faisait entendre sa note stridente et claire, dont le grincement métallique des cigales semblait former la basse continue.

Au relais de Roquefort, nous nous aperçûmes que l'attelage, lui aussi, avait changé de nature. Aux rétifs et hennissants chevaux blancs du Perche, aux lourds chevaux normands, croisés danois, avaient succédé de petits chevaux maigres, à la queue et à la crinière flottante, usant à la voiture, pour laquelle ils ne sont pas faits, les restes de ce sang arabe que leurs pères ont fait couler dans leurs veines, lorsque les Mores,

descendus des Pyrénées, traversaient la Guienne pour venir conquérir la France, comme ils avaient conquis l'Espagne. Nous gagnions à ce changement dix minutes par lieue. On a beau dire, la race se sent toujours, quelque part qu'elle soit et si peu qu'il en reste.

Je n'ai rien vu de plus charmant, madame, que la sortie de Mont-de-Marsan. Je crois que les derniers grands arbres de la France sont là. Dites-leur adieu si jamais vous passez à leur ombre, car vous n'en retrouverez plus de parcs, ni en Espagne, ni en Algérie. Aux deux côtés d'une route unie comme un tapis de billard, ils joignent leur cime, et forment un adorable berceau de verdure ; à droite et à gauche du chemin, s'étendent d'immenses bois de pins, dont chaque tronc blessé par le fer, comme les arbres de la forêt enchantée du Tasse, laisse couler, non pas des ruisseaux de sang, mais une source argentée, qui n'est autre que leur sang aussi ; mais le sang des pins, vous le savez, est la résine, et l'arbre blessé, comme l'homme, meurt parfois d'épuisement.

Après les grands arbres de Mont-de-Marsan , je vous recommande le pont de Saint-André de Cubzac. Saluez aussi la Dordogne, qui, à cet endroit, a près d'un demi-quart de lieue de large. Vous verrez encore bon nombre de rivières, ayant des pierres, ayant du sable, ayant des lentisques, ayant des myrtes, ayant des lauriers-roses même dans leur lit, mais vous n'en verrez plus guère ayant de l'eau.

Quant à des ponts, vous en verrez de reste ; il est vrai que si vous tenez à ne pas tomber avec eux dans l'eau, vous serez obligée de passer à côté.

Nous arrivâmes à Bayonne vers midi. La façon charmante dont nous avons fait le voyage de Bordeaux nous avait décidés, bien plus encore que les promesses dorées de mon carrossier, à continuer notre route en poste. Je courus donc, à peine descendu à l'hôtel, chez M. Leroy, notre consul à Bayonne, pour le prier de viser notre passe-port et de nous aider de tous ses moyens à partir sans retard. Je trouvai un homme charmant, disposé à nous rendre toutes sortes de

services, mais qui m'apprit deux choses qui mettaient à néant notre beau projet : la première, c'est que toute voiture française payait dix-huit cents francs d'entrée en Espagne ; la seconde, c'est qu'à cause du passage des princes nous ne trouverions pas de chevaux de poste.

Il ne fallait donc plus songer à ce mode de locomotion. Je courus à la malle-poste : quatre places restaient dans l'intérieur, qui, du reste, ne contenait que quatre places. Je les arrêtai, je les payai et rentrai à l'hôtel annoncer à mes compagnons ces nouvelles dispositions de voyage.

La difficulté était de charger tout notre bagage sur une voiture destinée à transporter seulement des lettres, et pour laquelle les individus sont déjà un supplément. Rien qu'en fusils et en couteaux de chasse, nous avons plus que le poids accordé, en France, à chaque voyageur. Mais, par bonheur, les courriers espagnols sont de meilleure composition que les courriers français, et, après dix minutes de causerie, accompagnée de gestes animés et expressifs, l'affaire



se trouva arrangée à la satisfaction de tout le monde.

Maintenant , trois choses me forcent à vous dire adieu, madame. La première, la longueur de ma lettre ; la seconde, l'heure de la poste, et la troisième, les cris de mon courrier, qui réclame son voyageur.

J'aurai l'honneur de vous écrire au premier repos. Ce ne sera pas probablement avant Madrid.

### III

Madrid, 5 octobre, au soir.

Ouf ! nous voici enfin installés dans la capitale de toutes les Espagnes. Vous verrez dans un instant, madame, que ce n'est point sans peine.

En sortant de Bayonne, la France nous suivit encore pendant deux relais, pendant deux relais encore les postillons sont Français, c'est-à-dire jouissent des droits civils attachés à cette qualité, car pour la langue et pour le costume il n'en faut déjà plus parler, et rien n'est moins, sous

ce rapport, le compatriote d'un Alsacien qu'un Basque ou même un Gascon.

De temps en temps à notre droite nous entendions ce mugissement majestueux, qui n'est rien autre chose que la respiration de l'Océan; puis, quelques secondes après avoir été prévenus par ce bruit, nous apercevions tout à coup, au clair de la lune, quelque golfe, soit celui de Fontarabie, soit celui de Saint-Sébastien, dont le flot, sombre comme un abîme, venait se briser contre la côte, qu'il bordait de volutes d'écume, blanches comme des franges d'argent.

La Bidassoa, comme vous le savez, madame, forme la vieille frontière espagnole. La moitié du pont appartient à la France, l'autre moitié à l'Espagne. Sans être le colosse de Rhodès, on peut, en écartant les jambes au milieu de ce pont, avoir un pied sur l'Espagne et un pied sur la France; sans compter que dans cette position on aura au-dessous de soi la fameuse île des Faïsans, dans laquelle Mazarin tint ses conférences avec don Louis de Haro, et où fut décidé le

mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse.

De l'autre côté du pont , adieu la France ; on est en Espagne , et l'on s'en aperçoit bientôt en allant se heurter contre la douane d'Irun.

Vous vous attendez à ce que , comme mes confrères les voyageurs , je vais vous dire grand mal des douaniers guipuscoates ; détrompez-vous, madame , ce serait de l'ingratitude , car à Irun commence cette série de triomphes dont je fus honoré pendant tout le reste de mon voyage.

Chacun apporta ses malles, en tremblant pour sa malle, car on nous avait prévenus que rien ne pouvait entrer en Espagne, excepté le linge sale et les vieux habits. Quant aux armes il n'y fallait pas songer , on voyait dans chaque voyageur portant une canne à épée un carliste, un républicain ou un espartériste.

Or moi , j'avais trois malles regorgeant d'habits neufs et de linge blanc, plus six caisses contenant carabines , fusils , pistolets et couteaux de chasse : le tout à foison.

Cet armement formidable était accompagné

d'une caisse de cartouches destinées à desservir les fusils Lefauchaux , qui formaient juste la moitié de notre arsenal.

Ainsi l'on pouvait soupçonner que non-seulement nous venions pour mettre le feu à l'Espagne , mais encore pour la faire sauter.

Quelle fut ma surprise , madame , lorsque lisant mon nom écrit sur mes malles et sur mes caisses , en lettres de cuivre , le chef de la douane vint à moi , me fit ses compliments en excellent français , et en espagnol que je trouvai meilleur encore ordonna à ses employés de respecter jusqu'à mes sacs de nuit ! Mon nom , tout au contraire de ce nom des *Mille et une Nuits* qui faisait ouvrir les portes , mon nom empêchait d'ouvrir mes malles. Décidément nous étions bien dans ce pays de cape et d'épée , qui a donné naissance à Lope de Véga , à Michel Cervantes et à Vélasquez. Seulement si Vélasquez , Lope de Véga ou Michel Cervantes venaient en France , ils auraient beau se nommer , on les fouillerait , je les en prévient , jusqu'à l'épiderme.

Seulement le chef de la douane me recom-

manda de mettre à part la caisse de cartouches; il craignait qu'un conducteur imprudent ou oublieux ne montât sur l'impériale avec une lumière et n'allât rejoindre sur un char de feu le premier inventeur de la poudre.

Je trouvai la recommandation on ne peut plus raisonnable. Je confiai la boîte à Paul en la lui recommandant, et je le prévins que d'après le soin qu'il en aurait je jugerais, en arrivant à Madrid, si Chevet l'avait peint d'après nature ou l'avait calomnié.

Je me hâte de vous dire, madame, que depuis ce matin, c'est-à-dire depuis notre arrivée à Madrid, on cherche inutilement la boîte et que tout porte à croire qu'elle est perdue. Chevet avait donc médité seulement.

Il va sans dire que par compensation les autres voyageurs furent désespérément fouillés. On retourna leurs poches et on décolla le coutil de leurs malles.

Toute cette petite exécution dura deux heures, pendant lesquelles mes compagnons se débattirent aux mains des douaniers, tandis

que je fumais une cigarette avec leur chef.

Nous continuâmes notre route par Ernani et Andouin , et nous arrivâmes au point du jour à Tolosa.

Rien ne creuse les vrais appétits comme l'air du matin et le mouvement de la malle-poste. Aussi fut-ce avec une véritable joie que nous abordâmes Tolosa, où, nous avait dit le conducteur , on déjeunait.

Vous connaissez nos hôtelleries de France , madame; vous savez , à cette heure désirée à la fois des aubergistes et des voyageurs, avec quelle touchante cordialité ces deux races si bien faites pour s'entendre se précipitent au-devant l'une de l'autre. Vous savez en général avec quelle somptueuse profusion la table est servie moyennant deux francs cinquante ou trois francs par tête, et combien est désagréable pour les estomacs à moitié rassasiés le sacramental : « Allons, messieurs, en voiture, » du conducteur.

Eh bien ! nous qui le savons aussi , nous nous attendions à trouver tout cela à Tolosa , cette

ville des sérénades , s'il faut en croire votre ami Alfred de Musset. Nous descendimes donc , ou plutôt nous nous précipitâmes de la voiture en criant : Où déjeune-t-on?

D'abord , en Espagne , tout se fait *poco a poco* , comme disent les Espagnols. Le conducteur mit cinq minutes à nous répondre.

Nous crûmes qu'il avait mal entendu , et Boulanger , le plus fort de nous tous dans la langue de Michel Cervantes , répéta la question.

— Vous déjeunez donc ? nous demanda le conducteur avec un accent qui nous fit venir la chair de poule.

— Certainement que nous déjeunons , répondis-je.

— Et même deux fois ! moi , du moins , répondit Alexandre.

Vous savez , madame , que la nature a doué Alexandre de trente-trois dents , et que je ne me suis pas encore aperçu qu'il eût ses dents de sagesse.

— En ce cas , cherchez , répondit le conducteur.



— Comment ! que nous cherchions ?

— Sans doute ! Si vous voulez déjeuner ,  
cherchez votre déjeuner.

— Vous parlez comme l'Évangile , mon ami ,  
dit Maquet. Cherchons et nous trouverons.

Il me sembla que le conducteur murmurait  
avec un sourire mal dissimulé :

— *Por ventura.*

Cela voulait dire *peut-être* ! Comprenez-vous ,  
madame , le désespoir de quatre voyageurs qui  
meurent de faim , et à qui l'on dit : Vous déjeu-  
nerez... peut-être !

Nous nous élançâmes à la recherche d'une  
hôtellerie. Hélas ! madame , aucun signe exté-  
rieur , pas une de ces bonnes enseignes portant  
pour légende : à l'Écu de France , au Grand  
saint Martin , ou au Cygne de la croix ; des mai-  
sons , des maisons , des maisons , comme dit  
Hamlet à propos des mots alignés dans le livre  
qu'il fait semblant de lire , et pas une de ces  
maisons d'où sorte la vapeur du moindre dé-  
jeuner.

Heureusement les voyageurs du coupé , at-

teints sans doute de la même infirmité que nous, étaient descendus de leur côté. Je reconnus l'un d'eux, à sa tournure, pour être Français.

Je courus à lui.

— Monsieur, lui demandai-je, pardon de l'indiscrétion, mais la situation fâcheuse où nous nous trouvons sera notre excuse ; est-ce la première fois que vous venez à Tolosa ?

— J'habite l'Espagne depuis vingt ans, monsieur, et deux fois par an je vais en France, par conséquent quatre fois par an je passe à Tolosa.

— En ce cas, monsieur, sauvez-nous la vie.

— Volontiers, seulement dites-moi de quelle façon.

— Apprenez-nous où l'on mange.

Le voyageur se livra à un jeu de physionomie que nous suivîmes avec une anxiété difficile à décrire.

— Où l'on mange ? répéta-t-il.

— Oui.

— Vous contenterez-vous d'une tasse de chocolat ? nous dit-il.

— Dame ! si nous ne trouvons pas autre chose.

— Alors, venez avec moi.

Nous suivîmes notre guide en emboitant le pas dans le sien.

Il tourna l'angle d'une rue et entra avec l'assurance de l'habitude dans une maison que rien ne distinguait des autres maisons.

C'était une espèce de café.

Un homme fumait, une femme se chauffait à un brasero. Ni l'un ni l'autre ne bougea.

Notre guide s'approcha du brasero, en nous faisant signe de demeurer vers la porte, dans un angle qui nous dérobaient en partie à la vue de nos hôtes. Puis, comme un voisin qui viendrait faire une visite, il entama la conversation, demanda à l'homme des nouvelles de sa santé, à la femme si elle avait des enfants, ralluma au cigare du fumeur son cigare éteint; puis, arrivé au degré de familiarité qu'il croyait nécessaire, il se hasarda à demander :

— Est-ce qu'on pourrait prendre le chocolat, par hasard ?

— Cela se peut, répondit laconiquement l'hôte.

— Nous nous approchâmes, alléchés par la réponse.

Notre guide laissa échapper un mouvement qui nous fit comprendre que notre démarche était prématurée.

— Ah! ah! fit le maître du café en fronçant le sourcil, et combien de tasses?

— Cinq.

— Les plus grandes qu'on pourra trouver, hasarda Alexandre.

Le maître du café grommela quelques mots espagnols.

— Que dit-il? demandai-je.

— Il dit que des tasses sont des tasses.

— Et qu'on n'en fera pas faire exprès pour nous, ajouta Boulanger qui avait compris.

— Non, certainement, dit l'hôte.

Notre guide tira un cigare de sa poche et le lui offrit; c'était un véritable puro, venu en droite ligne de la Havane; un éclair de satisfaction brilla dans les yeux du cafetier, mais fut incontinent réprimé.

— Cinq ? reprit-il.

— Oui, cinq. Cependant comme je n'ai pas grand'faim, je puis personnellement...

Le cafetier étendit la main avec un geste de roi qui accorde une grâce.

— Non, dit-il. Muchacho, cinq tasses de chocolat pour ces messieurs.

On entendit une espèce de soupir qui sortait de la chambre voisine.

— Vous allez avoir votre chocolat, nous dit notre interprète.

— Ah ! fimes-nous tous d'un même soupir.

L'hôte nous regarda avec mépris, et alluma son puro, qu'il savoura fièrement et comme s'il n'avait jamais fumé d'autre tabac de sa vie.

Cinq minutes après, le muchacho entra avec cinq dés à coudre pleins d'une liqueur épaisse et noirâtre, qui ressemblait à un breuvage préparé par quelque sorcière de la Thessalie.

Le même plateau supportait cinq verres d'eau pure et une corbeille pleine d'objets qui nous étaient inconnus ; c'étaient des espèces de petits pains blancs et roses, de forme allongée,

et qui ressemblaient à ces ustensiles qu'on met dans la cage des chardonnerets pour leur aiguïser le bec.

Nous-touchâmes du bout des lèvres au chocolat, craignant de voir s'envoler, comme tant d'autres, cette illusion du chocolat espagnol avec lequel on a bercé notre enfance. Mais cette fois, notre crainte fut vite dissipée. Le chocolat était excellent. Malheureusement, il y en avait juste assez pour le goûter.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas en avoir encore cinq tasses ? hasardai-je.

— Dix, balbutia Boulanger.

— Quinze, fit Maquet.

— Vingt, demanda Alexandre.

— Chut ! dit notre introducteur ; faites fondre votre azucarillo dans votre verre, et allons rejoindre la voiture ; usons, n'abusons pas.

— Comment cette fonte se pratique-t-elle ? demandai-je, tandis que nos compagnons attiraient à eux, au moyen de l'aspiration, les dernières gouttes de chocolat retenues aux parois de leurs tasses.

— Rien de plus facile, voyez !

Notre sauveur prit l'azucarillo par un des bouts et trempa l'autre dans son verre, comme on fait d'une mouillette dans un œuf.

L'azucarillo fondit au fur et à mesure de son contact avec l'eau, et changea cette eau claire, en eau trouble.

Nous goûtâmes cette eau trouble avec la même défiance que nous avions goûté le chocolat. Cette eau trouble était douce, fraîche, parfumée, excellente enfin.

Tout cela était d'une qualité supérieure, il n'y manquait que la quantité.

Nous voulûmes payer : notre interprète nous fit un signe, tira une piécette de sa poche, et la posa sur le rebord d'un bahut.

L'hôte ne se retourna même pas pour savoir si son compte y était.

— *Vaya usted con Dios*, dit notre guide avec un salut gracieux.

Et il sortit.

Le cafetier tira son cigare de sa bouche.

— *Vaya usted con Dios*, répondit-il.

Et il se remit à fumer.

Nous nous inclinâmes et sortîmes à notre tour en répétant l'un après l'autre le sacramental :

— *Vaya usted con Dios.*

— Allez avec Dieu, allez avec Dieu, répéta Alexandre en regagnant la malle poste qui nous attendait tout attelée. C'est très-bien, et je ne demande pas mieux, certainement ; mais il y a loin d'ici au ciel, et je déclare que si l'on ne trouve sur la route que du chocolat et de l'eau au sucre, j'aime mieux aller ailleurs.

— Si nous avions seulement un croûton de pain ! dit stoïquement Maquet.

— Ou un bouillon, dit Boulanger.

— Ou une côtelette, dit Alexandre.

— Messieurs, interrompit notre guide, qui depuis dix minutes paraissait on ne peut plus touché de notre peine, voulez-vous me permettre de vous offrir un poulet, une bouteille de vin de Bordeaux et un pain de deux livres ?

— Votre nom, monsieur, demandai-je, afin que, de retour dans nos foyers, chacun de



nous le fasse graver en lettres d'or sur une plaque de marbre?

— Je me nomme Faure, je suis négociant à Madrid, je demeure rue de la Montira, près de la puerta del Sol.

Puis, modestement M. Faure se retourna, tira d'une sacoche le poulet, la bouteille de vin de Bordeaux, le pain de deux livres, et nous les offrit.

Nous acceptâmes, je dois l'avouer à notre honte, sans même lui demander s'il lui restait un autre poulet, une autre bouteille de vin, un autre morceau de pain.

Il est vrai que Boulanger avait émis cette idée que le prétendu M. Faure n'était autre que cette même Providence qui était montée avec nous dans la voiture, cour des messageries Lafite et Caillard, qui avait disparu en arrivant à Bordeaux, et qui reparaisait, un pain, une bouteille de vin et un poulet à la main.

Cette supposition fut accueillie avec enthousiasme. En effet, elle levait tous nos scrupules : si M. Faure était la Providence, comme cela

nous paraissait incontestable, il retrouverait bien un autre poulet, un autre morceau de pain, une autre bouteille de vin. Nous n'avions donc pas à nous en inquiéter.

Si au contraire M. Faure était tout simplement M. Faure, comme depuis trente ans, lui-même nous l'avait dit, il habitait l'Espagne, il devait avoir pris les coutumes espagnoles et être habitué, par conséquent, à déjeuner avec une *jicara de chocolate*, un *azucarillo* et un verre d'eau trouble ou claire, selon qu'il lui plaisait de manger son eau à la mouillette ou de la boire pure.

Nous fîmes, entre Tolosa et Villa-Franca, grâce à l'intervention de la Providence ou à la libéralité de M. Faure, car nous ne sommes point encore fixés sur ce point, un de ces repas qui prennent date dans la vie.

Quand il ne resta plus un atome de chair autour de la carcasse du poulet, plus une goutte de vin dans la bouteille, plus une miette de pain sur le mouchoir qui nous tenait lieu de nappe, nous jetâmes les yeux autour de nous et devant nous.

Nous étions dans le Guipuscoa, c'est-à-dire dans une des provinces les plus fertiles de l'Espagne. Nous roulions avec la rapidité du vent au milieu d'un pays pittoresque et fertile. Tout autour de nous s'élevaient des hauteurs qui, relativement aux Pyrénées, ne sont que des collines, mais qui, relativement à Montmartre, sont de fort jolies montagnes. De temps en temps ces montagnes, d'un admirable ton de rouille, nous paraissaient comme les manteaux des pauvres que nous rencontrions, raccommodés avec de grandes pièces jaunes, rouges ou vertes. Cela tenait à ce que le propriétaire de la montagne avait découvert sur les flancs rocheux quelque portion de terre labourable, qu'il avait cultivée dans les pentes trop rapides à la bêche, dans les inclinaisons praticables à la charrue. Ces positions, cultivées soit en blé, soit en piment, soit en trèfle, tranchaient par la couleur avec le reste et jetaient aux épaules du mont ce manteau bariolé qui nous tirait l'œil en passant. Au reste, une belle route; des ruisseaux partout, de charmants villages blancs et rouges, épanouis au so-

leil, avec un monde d'enfants, riant, criant, grouillant sur le seuil des portes, tandis que dans la pénombre intérieure se dessinait le profil pur et gracieux de quelque femme filant au fuseau, voilà les tableaux qui nous apparaissaient, tableaux que la rapidité de notre véhicule réduisait pour nous à l'état de visions.

En effet, notre véhicule était traîné tantôt par huit, tantôt par dix mules. Ces huit ou dix mules, qui commençaient à prendre leur poil d'hiver, rasées sur le dos seulement, présentaient, vues de haut en bas, l'aspect de rats gigantesques attelés à quelque char de fée. Trois hommes dirigeaient, aiguillonnaient ces mules et dirigeaient ce char, le mayoral, le zagal et le sotacohero.

Le mayoral répond à notre conducteur, le sotacohero à notre postillon; quant au zagal, il n'a d'équivalent dans aucune langue, et j'oserai même dire de pareil dans aucun pays.

Le zagal n'est pas un homme, c'est un singe qui monte et descend, c'est un démon qui heurte, c'est un tigre qui bondit; il ne marche pas, il court; il ne parle pas, il eric; il n'avertit pas, il

frappe. Le zagal est placé avec le mayoral sur une petite planchette adaptée au devant du coupé, mais cette place constitue un droit et non un fait. Jamais le zagal n'est sur sa tablette; il est toujours sautant, toujours criant, toujours gesticulant. Tout lui est bon pour faire marcher ses mules, pierres, fouet, bâton! Ce qu'il leur dit d'injures en une heure enrichirait le répertoire annuel du plus grossier de nos voituriers. Les mules trottent, il trotte; elles galopent, il galope; elles vont ventre à terre, il les suit; elles s'emporent, il les dépasse et les arrête. C'est la mouche du coche, mais la mouche efficace, avec son aiguillon terrible, sa trompe insatiable, son bourdonnement menaçant comme le rauquement du lion. Une voiture sans son zagal est une diligence ordinaire; une voiture avec son zagal, c'est l'aigle volant à la poursuite du nuage, c'est le vent courant après le tourbillon.

Maintenant, comment les voitures ne se brisent-elles pas, ne se disloquent-elles pas, ne versent-elles pas? C'est ce que je laisse expliquer à plus savant que moi.

Un seul mot sur le sotacohero , qui est ordinairement un enfant de quatorze à quinze ans, monté sur la première mule de gauche. On le désigne sous un nom espagnol qui signifie *condamné à mort* ; en effet, le pauvre diable monte à cheval à Bayonne, court à franc étrier jusqu'à Madrid, c'est-à-dire pendant deux jours et trois nuits ; aussi, aux derniers relais le soulève-t-on généralement de la selle qu'il quitte, pour le replacer sur la selle qu'il prend.

Tout cela porte des costumes pittoresques : chapeaux pointus, vestes à incrustations de velours, ceintures rouges, larges culottes, et bottes ou sandales aux pieds.

En somme, sans compter que la diligence espagnole va beaucoup plus vite que notre diligence à nous , cette trilogie du mayoral , du zagal et du sotacohero est infiniment plus récréative que la dualité qui se compose de notre conducteur et de notre postillon.

Puis , pour nous surtout, madame , la route présente des aspects infiniment variés. Chez nous , à peu de différence près, tous les voya-

geurs que nous rencontrons portent le même costume. En Espagne, au contraire, en mettant de côté le prêtre avec son chapeau fantastique, près duquel celui du Basile de notre théâtre n'est qu'une miniature, il reste encore le Valencien, avec son teint cuivré, ses larges braies blanches, ses pieds chaussés d'alpargatas; le Manchego, avec sa veste brune, sa ceinture rouge, sa culotte courte, ses bas de couleur, sa cravate nouée en sautoir et son escopette fixée à l'arçon de la selle; l'Andalous, avec son chapeau à bords retroussés et arrondis, orné de deux pompons de soie; sa cravate cerise, son gilet aux vives couleurs, son habit bariolé, ses pantalons coupés à mi-jambes, et ses bottes brodées à chaque couture et ouvertes sur le côté; le Catalan avec son bâton dont la police lui mesure la force et la longueur, son foulard noué derrière la tête et pendant au milieu du dos; enfin tous ces autres enfants des douze Espagnes qui ont bien voulu consentir à ne faire qu'un royaume, mais qui ne consentiront jamais à ne faire qu'un peuple.

De temps en temps aussi passait près de nous une charrette qui, chaque fois qu'elle passait, faisait mon admiration en ce qu'elle me rappelait ces chars mérovingiens que notre savant Augustin a essayé de reconstruire, comme Cuvier ses mastodontes et ses ichthyosaures. Ce véhicule, attelé d'une couple de bœufs, était toujours annoncé par un bruit étrange, enroué, féroce, et la première fois que je l'entendis, aussi inexplicable pour moi que ce cri qu'entendent au bord du Saint-Laurent les timides héroïnes de Cooper, et qu'on reconnaît enfin pour être celui d'un cheval attaqué par les loups. Ce bruit était causé sans doute par la sécheresse de l'essieu avec lequel ou autour duquel, je n'en sais rien, tournent des roues pleines, ayant la forme d'un immense champignon. Ce bruit, qui ne cesse jamais, qui doit s'entendre d'une demi-lieue, quand aucun autre bruit ne le contrarie, m'a paru destiné, combiné avec la cigarette qui flamboie toujours, à distraire le propriétaire du char, qui possède ainsi une boîte à musique, laquelle joue incessamment le même air, c'est vrai,



mais a sur les tabatières et les serinettes l'avantage de ne jamais se déranger. Peut-être encore ce bruit serait-il destiné à prévenir longtemps à l'avance les posaderos de l'arrivée d'une pratique. En ce cas, comme on le voit, la mécanique en question joindrait l'utile à l'agréable, l'*utile dulci*, et aurait des chances pour le grand prix de l'Académie.

Un autre bruit que je vous dénoncerai encore, madame, afin que vous ne le preniez pas pour celui d'un corps qu'on égorge, ou d'une âme que l'on châtie, un bruit qui n'a pas de limite dans l'espace, pas d'équivalent dans les souvenirs, est celui des noria.

Vous chercherez dans le dictionnaire pour savoir ce que c'est qu'une noria, madame, et votre dictionnaire, pour ne pas gâter le métier innocent que font les dictionnaires, vous répondra machine, et par conséquent ne vous apprendra absolument rien.

Une noria est la roue d'un moulin à eau, roue gigantesque, roue près de laquelle la roue qui reste à la machine de Marly n'est qu'une roue

de montre, et qui, pour garder son rang dans la hiérarchie mécanique, fait quatre fois autant de bruit à elle seule qu'en font les deux roues du fameux char dont je viens d'avoir l'honneur de vous entretenir.

Nous arrivâmes ainsi, regardant de tous nos yeux, écoutant de toutes nos oreilles, à Vittoria.

Je vous ai dit comment nous avons déjeuné ; permettez, madame, que je vous dise comment nous dinâmes.

Grâce au poulet de notre excellent compagnon de voyage, M. Faure, nous avons attendu, sinon sans inquiétude, du moins sans impatience, le dîner.

Le dîner se composait d'une soupe au safran, d'un puchero et d'un plat de garbanzos.

La soupe au safran était une des meilleures soupes que j'eusse mangées, quoique je la soupçonne d'avoir été faite avec du mouton et non avec du bœuf. Je vous recommande donc la soupe au safran. Vous voyez que je dis le bien comme le mal.

Puis, venait le puchero, mets essentiellement espagnol ; aussi, en sa qualité d'aliment national, compose-t-il à lui seul à peu près tout le dîner espagnol. Malheur à vous, madame, si vous n'aimez pas le puchero ! familiarisez-vous donc peu à peu avec ce plat, et permettez-moi, pour vous faciliter ce travail, de vous dire de quoi il se compose.

Il se compose d'un quartier de vache. En Espagne, le bœuf, au point de vue de l'alimentation, m'a semblé complètement inconnu ; d'un morceau de mouton, d'une poule et de tranches d'un saucisson nommé chorizo. Le tout est accompagné de lard, de jambon, de tomates, de safran et de choux. C'est, comme on le voit, une macédoine d'assez bonnes choses prises individuellement, mais dont la réunion m'a paru malheureuse, à ce point que je n'ai jamais pu m'y habituer.

Tâchez de mieux faire que moi, madame, car si vous n'aimiez pas le puchero, vous seriez obligée de vous rabattre sur les garbanzos.

Les garbanzos sont des pois de la grosseur

d'une balle de calibre. C'est, je crois, le même légume que les anciens appelaient pois chiche, et dont Cicéron, d'éloquente mémoire, portait un échantillon au bout du nez. Je ne sais pas l'effet que le garbanzo faisait au bout du nez de Cicéron, mais je sais celui qu'il fait dans mon estomac, qui n'y est point accoutumé. Habituez-vous donc, madame, aux garbanzos, comme vous vous serez habituée au puchero. C'est facile, vous en mangerez un le premier jour, deux le second, trois le troisième, et avec ces précautions, il est probable que vous y survivrez.

Hâtons-nous d'ajouter que ce dîner était servi avec la propreté la plus exquise, par des servantes du lieu, qui avaient l'air de dames d'honneur, et par les filles de la maison, qui avaient l'air de princesses.

Ce repas nous inspira la résolution bien arrêtée de faire autant que possible, à l'avenir, notre cuisine nous-mêmes.

Heureusement que je lus sur un papier collé à la muraille une carte de déjeuner. La première chose portée sur cette carte était une

*paire d'œufs passés à l'eau.* J'appelai notre hôtesse et lui demandai une paire d'œufs.

Elle comprit parfaitement mon espagnol et s'informa si c'était une paire d'œufs de moine ou une paire d'œufs de laïque que je désirais.

Je m'enquis de la différence qu'il pouvait y avoir entre une paire d'œufs et une paire d'œufs.

Une paire d'œufs de moine se compose de trois œufs, et une paire d'œufs de laïque de deux œufs.

On voit qu'avant la révolution qui les a expulsés d'Espagne, les moines avaient de grands privilèges. Malheureusement les privilèges sont réduits pour eux aujourd'hui à l'état de proverbe.

Nous partîmes vers sept ou huit heures du soir et nous entrâmes à Burgos vers cinq ou six heures du matin.

Nous entrions dans la patrie du Cid par la même porte où le Cid avait passé lui-même, il y a tantôt huit cents ans, pour se rendre au palais du roi, quand il l'aperçut dans la cour du palais

où il venait d'entrer, qui s'avancait au-devant de lui. Permettez-moi de terminer cette lettre par le récit de leur rencontre, madame. Il y a dans tous ces récits espagnols une allure fière qui doit aller à la fierté de votre esprit.

« Diègue Layne, le père du Cid, vient à cheval baiser la main du bon roi don Ferdinand, il emmène avec lui trois cents gentilshommes. Parmi eux va Rodrigue le superbe Castillan.

« Tous chevauchent sur des mules ; seul, Rodrigue est à cheval ; tous sont vêtus d'or et de soie ; seul, Rodrigue est couvert de fer ; tous ont une houssine à la main ; seul, Rodrigue porte une lance ; tous ont des gants parfumés ; seul, Rodrigue a de bons gantelets ; tous ont des chapeaux de feutre ou de velours ; seul, Rodrigue a un casque d'acier, et ce casque est surmonté d'une aigrette de pourpre.

« Allant par leur chemin, ils firent la rencontre du roi. Ceux qui venaient avec le roi causaient entre eux et disaient :

« — Voici venir parmi ces gentilshommes celui qui a tué le comte Locano.

« Rodrigue les entendit, les regarda fixement, et, d'une voix haute et fière, il leur dit :

« — S'il existe parmi vous quelqu'un qui soit son parent ou son allié, et que ce quelqu'un soit mécontent de sa mort, qu'il se montre à l'instant même et m'en demande raison. Je me battraï contre lui à pied ou à cheval.

« Et tous répondirent à la fois :

« — Que le diable te demande raison si cela lui convient, Rodrigue ; quant à nous, ce n'est pas notre intention.

« Tous les gentilshommes de don Diego Layne mirent pied à terre pour baiser la main du roi. Seul, Rodrigue resta sur son cheval. Alors son père lui dit, écoutez ce que dit à son fils le père de Rodrigue. Alors son père lui dit :

« — Pied à terre, Rodrigue ; vous baiserez la main du roi, parce que le roi est mon seigneur et que vous êtes mon fils, c'est-à-dire mon vassal.

« Rodrigue s'estima fort offensé de ces paroles, et les paroles qu'il répondit à son père, vous allez en juger, sont d'un homme fier et hardi.

« — Si quelque autre que vous m'eût dit cela,

mon père, répondit-il, il me l'aurait déjà payé ; mais puisque c'est vous qui l'ordonnez, j'obéirai de bonne grâce.

« Et Rodrigue mit pied à terre pour baiser la main du roi. Mais au moment où il s'agenouillait devant lui, sa dague glissa hors du fourreau et tomba.

« Le roi fit un pas en arrière, comme un homme qui a peur, et dit, tout troublé :

« — Ote-toi de là, Rodrigue. ôte-toi de là, démon ! toi dont la face est d'un homme et la conduite d'une bête farouche !

« Rodrigue, à ces mots, se releva vivement, et, d'une voix altérée, demanda aussitôt son cheval ; puis, se tournant contre le roi, il lui parla ainsi :

« — Sire, sachez-le bien, je ne me tiens pas pour honoré de baiser la main du roi, et je me tiens pour offensé que mon père l'ait baisée.

« Et, disant ces mots, il sortit du palais, emmenant avec lui ses trois cents gentilshommes.

« Ils s'en allèrent bien vêtus pour revenir bien armés ; ils s'en allèrent sur des mules pour revenir à cheval.



Maintenant, ne vous étonnez point, madame, que dès mon entrée à Burgos je vous aie parlé du Cid. Il y a certains noms qui sont liés l'un à l'autre d'une façon indissoluble. Burgos, pauvre cité qui comptait autrefois trente-cinq mille habitants et qui aujourd'hui n'en compte plus, je crois, que huit ou neuf mille ; Burgos n'est point la ville de Fernand Gonzalès, qui fut son premier comte ; Burgos n'est point même la ville de don Alphonse I<sup>er</sup>, qui fut son premier roi ; Burgos est la ville du Cid, qui fut son plus illustre enfant.

En effet, Burgos, comme cet écho de la Simonetta qui répète le même mot d'une manière indéfinie, Burgos répète, elle, incessamment le nom du Cid. Les exploits du mari de doña Ximène bruissent aux oreilles du voyageur qui franchit ses portes, qui traverse ses rues, qui visite ses monuments ; le distrayant de ce qui existe au profit de ce qui est mort, et l'ombre gigantesque du héros, à travers huit siècles écoulés, se projette gigantesque et rayonnante du passé sur le présent.

Aussi, interrogez le premier enfant venu sur le Cid Campéador. Cet enfant, qui ne pourrait peut-être pas vous dire le nom de la gracieuse reine qui s'assied aujourd'hui sur le trône de Charles-Quint, vous dira que le Cid Campéador s'appelait don Rodrigue, et qu'il est né au château de Bivar ; il vous racontera à quelle occasion il fut nommé Cid ; comment il força le roi Alphonse de prêter, en l'église de Saint-Gadocé, serment qu'il n'avait trempé en rien dans le meurtre de don Sanche ; comment le roi Alphonse exila le Cid ; comment, au moment de partir, le Cid emprunta sur un coffre plein de sable mille florins à deux juifs ; comment il se raccommoda avec le roi, comment saint Pierre lui annonça sa mort prochaine, et enfin comment, mort, l'industriel Gil Diaz, son écuyer, le plaça, d'après l'ordre qu'il avait reçu de son maître mourant, sur son cheval Rabicca, son épée Tiscna à la main, si bien que les Mores, le croyant encore vivant, prirent la fuite à son aspect, laissant vingt de leurs rois sur le champ de bataille.

Eh bien ! madame , croiriez-vous une chose ? C'est qu'il y a des savants qui ont découvert que le Cid n'avait jamais existé, et que cette religion vouée par toute une ville , que cette renommée qui, débordant d'Espagne, a envahi le monde, ce respect de huit siècles agenouillés sur la tombe du héros, n'était qu'une imagination des poètes du douzième et du treizième siècle !

N'est-ce pas, madame, que c'est une chose bien utile à la gloire d'une nation qu'un savant, surtout lorsqu'il est assez savant pour découvrir de pareilles choses ?

En attendant, madame, si vous passez jamais à Burgos, visitez sa prodigieuse cathédrale ; et, après avoir examiné les bas-reliefs représentant l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem, son chœur fermé par des grilles en fer repoussé d'un travail merveilleux, son dôme travaillé comme un bijou florentin ; son *Ecce homo*, de Murillo ; sa Passion, de Philippe de Bourgogne ; son Christ de croix, du Greco ; sa Madeleine, de Léonard de Vinci ; son orgue formi-

dable et son Christ en peau humaine ; demandez à voir le coffre du Cid, et le sacristain, qui par bonheur n'est point un savant, vous montrera dans la salle de Jean Cuchiller ce vénérable monument , scellé au mur par des crampons d'acier.

J'avais trois heures à passer à Burgos, madame, une pour dormir, deux pour visiter la ville. N'étant pas sûr de rêver de vous, j'ai consacré à vous écrire cette heure que je devais consacrer au sommeil.

Le Cid n'eût pas mieux fait pour Chimène, n'est-ce pas ? Allons, voilà que j'oublie encore que le Cid n'a jamais existé.

Daignez agréer, etc.



## IV

Madrid, ce 9 octobre 1846.

En quittant Burgos, en supposant que vous quittiez jamais Burgos, madame, vous passerez un pont, jeté je ne vous dirai pas sur quelle rivière, car, n'ayant pas vu la rivière, je n'ai pas pu lui demander son nom; vous traverserez un pont, voilà tout ce que je puis vous dire.

Au milieu de ce pont, retournez-vous, madame, et jetez un dernier regard sur la reine de la Vieille-Castille; alors vous aurez devant vous, d'abord sa plus belle porte, monument de

la renaissance, élevé en l'honneur de Charles V, et qui vous offrira les statues de Nuno-Rasura, de Lain-Calvo, de Fernand Gonzalès, de Charles I<sup>er</sup>, du Cid et de Diego Percel.

Puis à votre droite, et à celle de cette porte, vous verrez s'élever comme deux flèches de pierre les clochers de cette admirable cathédrale, qui semble placée sur la route du voyageur pour l'initier aux merveilles qu'il va visiter.

Enfin, vous embrasserez d'un coup d'œil la ville placée en amphithéâtre, et, plongeant un dernier regard dans les plaines et dans les vallées verdoyantes que vous venez de traverser, comme on force son souvenir à redescendre dans un passé riant, vous direz adieu aux sources bondissantes, aux frais ombrages, aux montagnes pittoresques du Guipuscoa, car vous allez traverser les sables rouges, les bruyères grises et les horizons sans fin de la Vieille-Castille, où vous fera pousser une exclamation de joie et d'étonnement le chêne rachitique ou l'orme rabougri que vous rencontrerez par hasard.

La première chose remarquable que nous trouvâmes sur notre route fut le château de Lerma , où mourut en exil le fameux duc du même nom , célèbre par la faveur dont il jouit près du roi Philippe III, et par la profonde disgrâce qui la suivit. Les biens, et par conséquent le château que l'on voit de la route et qui faisait partie de ses biens, furent saisis après sa mort , pour une somme de quatorze cent mille écus. Personne , dès lors , ne s'occupa plus de cette propriété , qui peu à peu tomba en ruine. Aujourd'hui les plafonds effondrés gisent au niveau du sol, et à travers les fenêtres sans vitraux on aperçoit le ciel.

M. Faure, l'un de nos voyageurs , qui s'était constitué notre interprète et notre cicerone , nous donna tous ces détails , en ajoutant que cinq ans auparavant , à la place même où nous étions , il avait été arrêté par des voleurs qui avaient, sans respect pour les souvenirs qui s'y rattachaient , établi leur domicile dans le vieux château de Lerma.

Au fur et à mesure que nous avancions, nous



voyions, trompés par un effet d'optique, venir à nous les sommets bleuâtres de la Somo-Sierra, autre passage non moins redouté autrefois des voyageurs que ce fameux passage de Lerma , où avait été arrêté notre ami Faure. Il était cinq heures du soir lorsque nous commençâmes d'en gravir les premières pentes.

C'est une des montagnes qui s'élèvent à la gauche du chemin conduisant d'Aranda à Madrid , qui fut emportée aux yeux de Napoléon par la cavalerie polonaise. Cette montagne présente la déclivité d'un toit ordinaire.

Pour traverser ce passage , l'effectif de notre attelage fut porté à douze mules.

Le matin , en nous éveillant , nous vîmes à l'horizon d'un vaste désert quelques points blancs se détachant dans une brume violette : c'était Madrid.

Une heure après, nous entrions dans la capitale des Espagnes par la porte d'Alcala , la plus belle de ses portes, et nous mettions pied à terre dans la cour de la malle-poste.

Ce n'était pas le tout que d'être arrivé , il fal-

lait trouver un logement ; or un logement à une pareille époque , dans une semblable circonstance , n'était pas chose facile.

Mais, dira votre banquier, il fallait prévoir le cas , écrire d'avance , faire retenir un hôtel.

D'abord , vous aurez la bonté de répondre à votre banquier, madame, que nous sommes partis du jour au lendemain , que par conséquent nous n'avions pas le temps de prendre nos précautions à ce sujet.

Puis vous ajouterez , et de ce fait il s'en souviendra , car à propos de ce fait les fonds ont baissé de trois francs ; vous ajouterez que les journaux avaient annoncé que l'Espagne tout entière était en révolution, que les routes étaient infestées de guérillas , et qu'on se battait dans les rues de Madrid... Or voilà le raisonnement que nous nous étions fait. Si l'on se bat dans les rues de Madrid , nous trouverons certainement place dans les maisons de ceux qui se battent , attendu qu'on ne peut pas à la fois se battre dans la rue et demeurer à la maison. Pas du tout , voilà que l'Espagne jouissait de la paix la

plus profonde , voilà que nous avons fait cent cinquante lieues , de Bayonne à Madrid , sans rencontrer sur la route le moindre guérillero, le moindre ladron, le moindre ratero ; voilà enfin que nous trouvions les rues de Madrid dans leur solitude matinale et couvertes de théâtres forains, dressés d'avance pour les fêtes dont nous étions venus prendre notre part : il ne nous restait donc la ressource que de loger sur un théâtre.

C'était si magnifique que c'en était désespérant.

Nous nous mîmes en quête, en laissant notre bagage au bureau ; nous heurtâmes à tous les hôtels de Madrid , nous visitâmes toutes les maisons garnies , toutes les casas de pupillos : pas une chambre , pas une mansarde , pas un cabinet où loger un groom , un cobolt , un nain.

A chaque nouvelle déception nous redescendions dans la rue. Nous nous interrogions des yeux , puis , l'oreille de plus en plus basse , nous poursuivions notre investigation.

Nous avons tout visité , nous avons perdu

jusqu'à ce dernier espoir qu'on ne perd qu'au dernier moment, quand par hasard je levai la tête, et je lus ces mots au-dessus d'une porte encore close :

« Monnier, libraire français. »

Je poussai un cri de joie ; il était impossible qu'un compatriote nous refusât l'hospitalité chez lui, ou ne nous aidât point de tout son pouvoir à la trouver ailleurs.

Je cherchai une autre porte que celle du magasin, et je trouvai une porte d'allée au-dessus de laquelle étaient écrits ces trois mots : *Casa de banos.*

C'était un miracle de chance. Ce dont nous avions le plus besoin, après une maison garnie, c'était une maison de bains.

Je poussai une petite barrière à claire-voie qui fit résonner une sonnette. J'entrai. Je suivis une longue allée, à la suite de laquelle je trouvai une cour couverte d'un vitrage. Tout autour de cette cour s'ouvraient des entrées donnant sur des salles de bain ; au-dessus de ces salles régnait un petit entre-sol.

Deux femmes et cinq chats se chauffaient à un brasero.

Je demandai M. Monnier ; mais sans doute mon air déplut aux commensaux de la maison , car les femmes se mirent à grogner et les chats à geindre.

A ce double bruit , une fenêtre de l'entre-sol s'ouvrit ; une tête coiffée d'un foulard, et un torse orné d'une chemise , apparurent à la fenêtre.

— Qu'y a-t-il ? demanda la tête.

Je me hâte de vous dire, madame, que cette tête , dont il m'était si important à cette heure de constater la physionomie, je me hâte de vous dire que cette tête était douée de l'aspect le plus avenant.

— Il y a, mon cher M. Monnier, répondis-je, que je suis, moi et mes compagnons, en quête d'un logement ; que nous quêtons depuis deux heures du matin, et que si vous ne nous logez point, nous serons obligés d'acheter une tente d'occasion à quelque général carliste en retraite et de camper sur la place d'Alcala.

M. Monnier m'écoutait en ouvrant des yeux

exorbitants ; il était évident qu'il cherchait à me reconnaître.

— Pardon , me dit-il , mais vous m'avez appelé votre cher M. Monnier. Nous nous connaissons donc ?

— Sans doute , puisque je vous ai appelé par votre nom.

— Oh ! il n'y a rien d'étonnant à cela , mon nom est sur ma porte.

— Et le mien aussi.

— Comment , votre nom est sur ma porte ?

— Dame ! je l'y ai lu.

— Comment vous appelez-vous donc ?

— Alexandre Dumas.

M. Monnier poussa un cri , se cogna la tête au haut de la croisée , et disparut à reculons.

Un instant après , il apparaissait en simple caleçon à l'une des portes de cette petite cour changée en parloir.

— Comment ? Alexandre Dumas , le nôtre ? notre Alexandre Dumas ? dit-il.

— Sans doute , je n'en connais qu'un , et je vous répons d'une chose , c'est que non-

seulement il est à vous, mais tout à vous.

Et je lui tendis la main.

— Pardieu ! dit-il en me la secouant cordialement, voici un bon jour pour moi ; et vous dites que vous venez me demander, quoi ?

— L'hospitalité.

— Mon illustre, la maison est à vous.

— Pardon, cher M. Monnier, c'est que je ne suis pas seul.

— Ah ! vous avez...

— J'ai mon fils.

— Eh bien ! quand il y en a pour un, il y en a pour deux.

— C'est que nous sommes plus de deux.

— Ah ! ah ! Vous avez un ami ?

Je fis un signe de tête.

— Diable ! fit M. Monnier en se grattant l'oreille. Eh bien ! on tâchera de trouver place pour votre ami.

— Mais c'est que...

— Quoi encore ?

— Mon ami... a un ami.

— Alors, vous êtes quatre ?

— Et un domestique.

M. Monnier tomba sur une chaise.

— Alors, je ne sais plus comment faire , dit-il.

— Voyons , n'avez-vous pas quelque chambre où l'on puisse mettre deux lits ?

— Il y en a déjà deux.

— Occupés par qui ?

— Par deux Français.

— Leurs noms ?

— MM. Blanchard et Girardet.

— Ce sont deux amis, ils se prêteront à tout.

— Mais leur chambre est matériellement trop petite , à peine y peuvent-ils tenir eux-mêmes.

— C'est votre seule pièce ?

— Il y en a bien une grande à côté.

— Grande , bien grande ?

— Oh ! immense ; dans celle-là vous tiendriez tous les quatre , et même tous les six.

— Bravo !

— Oui , mais c'est leur atelier.

— Eh bien ! ce sera notre atelier , voilà tout.



Il n'y a pas absolument besoin de s'appeler le Corrège, pour dire : « Et moi aussi, je suis peintre ! » Voyons ! que vous reste-t-il encore ?

— Dame ! quelques greniers, quelques mansardes, quelques nids à rats.

— Bravo ! nous serons là comme dans des fromages de Hollande ! Visitons les localités.

J'allai à la porte où le reste de la troupe attendait avec anxiété.

— Venez, messieurs, dis-je, nous avons trouvé un palais.

On me suivit en poussant des hourras.

— Silence ! messieurs, silence ! je vous prie. la maison est honnête : ne nous en faisons pas mettre à la porte avant que d'y entrer.

Alexandre entra saluant comme un cavalier de Callot, Boulanger le suivit, Maquet venait ensuite.

Paul marchait le dernier, les doigts collés aux coutures de sa culotte, ce qui indiquait toujours qu'on l'avait perdu de vue un instant et qu'il avait profité de cet instant pour violer les lois de son ancienne religion.

Je le regardai de travers ; il sourit le plus agréablement qu'il put. Paul a le vin charmant et le rhum adorable.

M. Monnier monta le premier ; nous trouvâmes Blanchard et Girardet dans leur atelier, ils étaient déjà à l'ouvrage.

Tous deux avaient été envoyés officiellement, avec un troisième compagnon, M. Gisnain, pour peindre les principales scènes du grand événement qui allait se passer.

Ce furent des cris de joie quand on me vit entrer. Ces cris redoublèrent quand on vit derrière moi Boulanger, mon fils et Maquet.

— Vous voyez bien ! dis-je à M. Monnier en me retournant.

La proposition faite par moi au rez-de-chaussée fut renouvelée au premier et reçue avec enthousiasme. Blanchard et Girardet prirent un morceau de blanc d'Espagne et tirèrent une ligne équivalente au tiers de l'atelier.

Ce tiers de l'atelier, c'était leur compartiment ; la porte de leur chambre donnait dans ce compartiment ; c'était fort commode, on le voit.

Les deux autres tiers nous étaient attribués.  
On fit à l'instant même le déménagement.

Une grande table de sapin rouge fut , avec deux chaises , transportée au delà de la ligne blanche , et devint à l'instant même la propriété des anciens locataires.

M. Monnier nous promit de nous faire jouir de deux tables et de quatre chaises pareilles à celles dont on avait démeublé notre compartiment.

Un grand canapé de paille et une commode en noyer devinrent propriété commune. Il fut convenu qu'on s'en servirait soit ensemble, soit séparément , mais toujours d'un bon accord.

Ce premier aménagement terminé , on passa de l'appartement commun aux chambres particulières, tout en commettant Eau de Benjoin au soin d'aller chercher les malles et les caisses, et de faire porter dans l'atelier les objets qui étaient destinés, conjointement avec les deux tables de sapin et les deux chaises de paille promises, à en faire l'ornement.

Au bout d'un quart d'heure la visite était faite

et nous étions installés. Maquet et moi avons , dans des latitudes assez rapprochées de l'appartement commun , découvert une chambre. Boulanger et mon fils , sous un méridien plus éloigné , en avaient découvert une autre.

Ces chambres , ornées seulement de quatre murs blancs , peints à la chaux , devaient être , par les soins de M. Monnier , meublées , avant deux heures , d'un lit , d'une table et de quatre chaises.

Pendant ces dispositions , notre excellent hôte rayonnait : Français , il était heureux de recevoir toute une colonie française ; et quelle colonie ! des peintres officiels et un invité au mariage royal.

Ces divers points arrêtés , une reconnaissance faite des différents corridors et des diverses portes qui conduisaient au centre commun , nous nous souvînmes de l'inscription placée au-dessus de la porte d'entrée : *Casa de banos* , et nous nous précipitâmes vers ce petit *atrium* où avait eu lieu la première partie de la scène que je viens de vous raconter.

L'admirable chose qu'un bain, quand on vient de faire soixante lieues en chemin de fer, cent quarante lieues en diligence et deux cents lieues en malle-poste, et qu'on peut, par les quatre portes des quatre chambres ouvertes, remercier en commun le Seigneur du bien-être et du repos qu'il nous fait !

Nous avons voulu retenir M. Monnier pour répondre aux mille questions qui nous brûlaient la langue ; mais M. Monnier avait disparu ; il courait les tapissiers de Madrid. Nous fûmes donc obligés de nous en tenir à notre seule conversation, qui, nous devons le dire, madame, n'en fut pas moins animée pour cela.

En effet, tout était nouveau pour nous. Ces populations graves et silencieuses, qui nous regardaient passer avec l'immobilité d'un cortège d'ombres, ces femmes belles sous leurs haillons, ces hommes fiers sous leurs guenilles, ces enfants drapés déjà dans ces lambeaux tombés du manteau paternel, tout nous indiquait non-seulement un autre peuple, mais encore un autre siècle.

Boulangier était dans l'admiration : il avait , depuis Bayonne , rencontré à chaque pas des modèles qui posaient gratis. C'était une économie de temps et d'argent à la fois : de temps , puisqu'on n'avait point besoin de les chercher ; d'argent , puisqu'on ne les payait point.

M. Monnier rentra comme nous sortions du bain.

— Tout est prêt , dit-il en se frottant les mains.

— Comment , tout est prêt ?

— Oui , vous pouvez monter. Les tables sont d'aplomb sur trois pieds au moins , les lits sont couverts ou à peu près , et vos chaises résisteront si vous avez l'attention de vous asseoir seuls sur chacune d'elles.

— M. Monnier , vous êtes un grand homme.

M. Monnier s'inclina modestement.

Nous montâmes. Notre premier coup d'œil fut pour l'atelier. Chose miraculeuse ! Eau de Benjoin lui-même était à la besogne ; il ouvrait les caisses et déballait les fusils. Les bras m'en tombèrent.

— C'est bien, laissez cela, lui dis-je ; occupez-vous des malles.

— Les malles sont dans les chambres de ces messieurs.

— Bien , donnez-moi les clefs.

— Elles sont tout ouvertes.

Je ne pouvais revenir de cette activité. Cette activité m'inquiétait toujours chez Paul ; quand il tombait dans cet excès de prévenances , c'est qu'il avait quelque faute à se faire pardonner.

Je me doutai qu'il manquait quelque chose à l'ensemble des bagages , et que c'était dans le but de dissimuler la disparition de ce quelque chose que Paul avait disséminé les malles , les sacs de nuit , les portemanteaux et les caisses.

J'avais une liste. Paul me vit fouiller à ma poche et en tirer cette liste ; il redoubla d'activité, se rapprochant, tout en faisant son ménage, de la porte du corridor.

— Paul, lui dis-je... ( Il est convenu, n'est-ce pas , madame, que j'appelle Pierre tantôt Paul, tantôt Eau de Benjoin ? ) Paul , lui dis-je , nous allons faire l'inventaire des bagages.

Paul, en termes de peinture, a trois tons bien distincts : son ton ordinaire est encre de Chine ; mais , selon les événements , il rougit ou pâlit ; lorsqu'il rougit, il passe au bronze florentin ; quand il pâlit, il tombe dans le gris de souris.

Eau de Benjoin tomba dans le gris de souris , d'où je conclus que la perte était importante.

C'était une raison de plus pour faire l'inventaire. J'y tins donc obstinément , quoique Paul fit tout ce qu'il put pour m'en détourner.

La caisse aux cartouches manquait.

C'était grave. Nous possédions en tout sept fusils, dont une carabine à double canon ; deux de ces fusils seulement étaient à système ordinaire ; les quatre autres étaient des fusils Le-faucheux, c'est-à-dire se chargeant avec des cartouches et par là culasse.

Moins une soixantaine de cartouches demeurées par hasard dans les cavités des caisses à fusils, la sainte-barbe était donc complètement dé garnie.

Il est vrai qu'on nous avait dit qu'il restait



bien peu de voleurs en Espagne , cinquante ou soixante , voilà tout.

Heureux pays ! qui sait le nombre de ses voleurs.

Mais il restait en Afrique force perdrix , force chacals , force hyènes , même quelques panthères ; et nous comptions faire la chasse à tout cela.

Quant aux lions, il en reste à peine dans toute l'Algérie autant qu'il reste de voleurs en Espagne. Gérard les a tous détruits.

Eau de Benjoin reçut l'ordre de faire les recherches les plus actives. Eau de Benjoin fit semblant de chercher. Dans deux ou trois jours, quand il verra le baromètre remonté chez nous de la tempête au beau fixe , il nous avouera , avec un sourire émaillé de trente-deux dents , que la boîte aux cartouches est restée à la douane d'Irun ou de Bayonne, et qu'il se le rappelle parfaitement.

Pendant que Paul cherchait les cartouches , nous consolidions la prise de propriété et nous organisions cet admirable désordre dont le ca-

binet d'un homme de lettres et l'atelier d'un peintre donnent le spécimen le plus complet.

Cette première et importante partie de l'installation arrêtée, on s'est occupé de la nourriture.

Ne vous étonnez point, madame, de me voir revenir de temps en temps à ce sujet sur lequel il faut que les gens les plus matériels ou les plus immatériels reviennent au moins une fois par jour.

Vous qui habitez Paris, madame, et qui, à travers les glaces de votre voiture, voyez quand vous sortez, aux deux côtés de votre chemin, des cafés aux riches peintures, des restaurants aux gras étalages, solliciter votre appétit, vous vous étonnez, n'est-ce pas? qu'il y ait des pays où l'on s'inquiète de la façon dont l'on dinera; et vous vous dites: « Entrez chez un restaurateur, ou envoyez chercher une volaille truffée, un pâté de foie gras et une langouste chez un marchand de comestibles; à la rigueur on dîne avec cela. »

Eh! mon Dieu, oui, madame, on dîne avec

cela, et même très-bien ; mais malheureusement les pâtés de foie gras viennent de Strasbourg , les langoustes viennent de Brest, et les volailles truffées du Périgord. Il résulte de ces différentes distances que j'ai l'honneur de vous indiquer, que lorsque ces comestibles tout français arrivent à Madrid, ils sont quelque peu détériorés ; ce qui fait que l'on doit se rejeter sur un autre mode d'alimentation.

C'était ce mode d'alimentation à la recherche duquel il était urgent de nous mettre.

Après deux ou trois heures d'investigations, voici comment nos repas furent réglés :

A Madrid , le cuisinier et la cuisinière , excepté dans les grandes maisons , sont réduits à l'état de mythe. Il ne fallait donc pas songer à engager ni cuisinier ni cuisinière.

A Madrid , ceux qui veulent manger , les étrangers bien entendu, vont au marché, ou y envoient leurs domestiques ; puis ils rôtissent ou fricassent eux-mêmes les objets acquis pour leur consommation.

Heureusement , depuis mon enfance , je suis

chasseur, vous le savez, madame, et j'ajouterai même chasseur assez habile. Or, à l'âge de dix ou douze ans, je m'échappais parfois de la maison... (j'allais dire paternelle... hélas! je n'ai jamais eu de maison paternelle, puisque mon père est mort trois ans après ma naissance), de la maison maternelle, pour aller faire le braconnier au milieu de ces grands bois sous l'ombre desquels je suis né. Alors, pendant un jour, deux jours, huit jours quelquefois, j'errais de village en village, sans autre ressource que mon fusil, échangeant quelque lièvre, quelque lapin, quelque perdreau contre du pain et du vin, puis avec ce pain et ce vin mangeant une autre portion de ma chasse, la troisième portion étant invariablement destinée à ma mère et devant lui être apportée, comme Hippolyte apportait la sienne aux pieds de Thésée pour calmer sa colère.

Cette ressemblance dans ma destinée et dans celle du fils d'Antiope a peut-être nui à mon éducation intellectuelle, mais a singulièrement perfectionné mon éducation culinaire. Il en résulte,

madame, que beaucoup de lecteurs, après avoir lu mes livres, ont contesté la valeur de mes livres, mais que pas un gourmand, après avoir goûté mes sauces, n'a contesté la valeur de mes sauces.

Je fus donc élu, à l'unanimité, maître d'hôtel de l'ambassade française à Madrid, et Paul élevé au grade de pourvoyeur.

La société devait faire les frais d'un grand panier pour que Paul perdit le moins d'œufs, de carottes, de côtelettes et de jambons possible.

Ces précautions étaient prises en faveur du déjeuner.

Le déjeuner devait toujours se composer de deux ou trois plats, chauds ou froids, et de quatre tasses de chocolat par tête.

Il est bon de vous dire, madame, que les Espagnols prennent leur chocolat dans des dés à coudre.

Quant au dîner, M. Monnier nous avait indiqué un restaurateur italien nommé Lardi, chez lequel nous devons trouver une nourriture honorable.

En Italie, où l'on mange mal, les bons restaurateurs sont Français ; en Espagne, où l'on ne mange pas du tout, les bons restaurateurs sont Italiens.

Adieu ; madame, il faut que je vous quitte pour aller au marché et à l'ambassade de France.

## V

Madrid, 10 octobre 1846.

Devinez, madame, ce que j'ai rapporté de ma double course au marché et à l'ambassade?

J'ai rapporté Giraud et Desbarolles !

Au milieu de la rue Mayor, au moment où je rêvais, je ne veux pas vous dire à qui, madame, mais enfin au moment où je faisais un rêve charmant, je sentis que ma voiture s'arrêtait tout à coup et par une secousse.

En même temps, je vis apparaître à chacune de mes portières deux têtes basanées et barbues.

Quand je rêve, je rêve bien, c'est-à-dire que j'oublie complètement la réalité au profit du rêve. Je me réveillai donc en sursaut, et à la vue de ces deux têtes formidables emmanchées sur des corps vêtus à l'espagnole, je me crus au milieu de quelque forêt épaisse ou de quelque gorge profonde, arrêté par des bandits.

Je cherchai instinctivement mes pistolets. J'ai de magnifiques pistolets à six coups, madame ; mais je n'avais pas cru devoir les prendre pour aller au marché et à l'ambassade. Je ne les trouvai donc point.

Je m'apprêtais en conséquence à repousser l'agression avec les simples forces corporelles que Dieu m'a données, lorsque je vis une de ces têtes qui, en riant, me montrait trente-deux dents blanches, et l'autre deux dents jaunes.

Je les regardai avec plus d'attention.

— Giraud ! Desbarolles ! m'écriai-je.

J'en demande pardon à mon ami Giraud ; mais c'était à ses trente dents absentes et à ses deux dents présentes que je l'avais reconnu surtout.



En effet, outre la couche de bistre étendue sur le visage des deux voyageurs par le soleil de la Catalogne et de l'Andalousie, il s'était fait un énorme changement dans l'aspect de leur *facies*.

Giraud, qui était parti sans cheveux, revenait avec une crinière de lion. Desbarolles, qui était parti avec des cheveux magnifiques, revenait à peu près chauve.

Le voyage avait agi en sens inverse sur le cuir chevelu des deux voyageurs. Je livre le fait à la science des médecins et à l'investigation des marchands de pommade.

Je poussai un cri de joie, j'ouvris la portière, et, deux secondes après, Giraud et Desbarolles étaient installés dans la voiture.

Ils revenaient de faire un voyage merveilleux, à pied toujours; un voyage d'artiste, dans toute la force du terme, le carton en bandoulière, le crayon à la main, l'escopette sur l'épaule; couchant où ils pouvaient, mangeant comme ils pouvaient, mais riant, chantant, eroquant tout le long du chemin. A Séville, ils avaient appris

les mariages et les fêtes, il y avait douze jours de cela. Aussitôt ils étaient partis pour Madrid ; en douze jours ils avaient fait cent quarante lieues de France, et venaient d'arriver.

Avant de partir de Séville, ils avaient acheté un malheureux lévrier. Pendant les trois premiers jours, le lévrier les précéda ; les quatrième et cinquième jours, le lévrier marcha côte à côte avec eux ; enfin, le sixième jour, le lévrier resta en arrière.

Le lévrier était épuisé.

Le lendemain, au moment du départ, le pauvre animal essaya de se dresser sur ses pattes roidies ; la chose était au-dessus de ses forces.

Alors Giraud le prit dans ses bras et le porta pendant six heures ; six heures trois minutes après le départ, le lévrier expirait sur le sein de Giraud.

Une tombe lui avait été creusée au revers du fossé. Ce jour-là, Giraud et Desbarolles ne firent que douze lieues ; mais ils se rattrapèrent le lendemain en en faisant dix-huit.

Bref, ils arrivaient, et en arrivant ils appre-

naient que, moi aussi, j'étais arrivé. Ils s'étaient mis aussitôt à ma recherche, et, par un excellent hasard, ils étaient venus donner du nez droit dans ma voiture.

Mon premier mot, après les avoir embrassés, fut :

— Vous venez en Algérie avec moi, n'est-ce pas ?

Tous deux se regardèrent. Il y avait déjà un mois qu'ils eussent dû être en France.

Desbarolles poussa un soupir.

Giraud leva les mains au ciel et murmura :

— Ma pauvre famille !

Il faut vous dire que Giraud possède une bonne, charmante et excellente femme qui lui a donné, voilà bientôt huit ans, cet adorable enfant blond que vous avez admiré à l'exposition, jouant avec un chien, un autre lévrier, mort aussi, mais pas de fatigue, celui-là, d'indigestion.

C'est, avec un jeune frère de vingt-quatre ans qui explore les îles Marquises, et une vieille mère de soixante et dix ans, les trois êtres pri-

vilégiés de son cœur qui composent la famille de Giraud.

Il est donc tout naturel que, de temps en temps, Giraud pense à sa famille. Seulement, les émotions que font naître en lui cette pensée se manifestent d'une façon différente selon l'heure de la journée où cette pensée lui vient, et les circonstances dans lesquelles elle lui vient.

Ainsi, le matin Giraud ne pense pas à sa famille de la même façon qu'il y pense le soir : cela tient à ce que le matin il est à jeun et que le soir il a dîné.

Or, chacun le sait, rien ne change l'aspect des choses comme de voir les choses avec un estomac vide ou avec un estomac plein.

Giraud est donc assomant quand il pense à sa famille le matin ; Giraud est donc adorable quand il pense à sa famille le soir.

Quant à Desbarolles, je ne sais pas s'il a une famille, s'il pense à sa famille, et si cette pensée le distrait ; mais ce que je sais, c'est que la distraction de Damis, qui mordait son doigt pour

sa mouillette, n'était rien auprès de la distraction de Desbarolles.

Cette digression sur Giraud et Desbarolles m'a empêché de vous dire, madame, qu'après que l'un eut achevé son soupir et l'autre sa phrase, ils acceptèrent tous deux la proposition que je leur faisais.

Notre troupe était donc au complet, telle que nous l'avions rêvée le jour de ce fameux serment des Horaces que je vous ai dit; et nous nous retrouvions en Espagne à temps encore pour parcourir ensemble la moitié de l'Espagne.

Maintenant, je me vois dans la nécessité de vous tracer le portrait de Giraud et de Desbarolles, comme je vous ai tracé celui de Boulanger, de Maquet et de mon fils.

Giraud est l'auteur de *la Permission de dix heures*, comme Delacroix est l'auteur du *Giaour* et Scheffer l'auteur de *la Françoise de Rimini*. C'est-à-dire, qu'outre cette *Permission de dix heures*, que vous avez vue en gravure, en lithographie, sur les tabatières, au théâtre même, Giraud a fait encore mille choses charmantes,

tableaux d'histoire, tableaux de genre, portraits, pastels, etc., etc. Giraud n'est pas un peintre, c'est la peinture. Pour dessiner, il n'a pas besoin de tel ou tel objet consacré ; quand le crayon manque , quand le fusain fait défaut , quand le pinceau est absent , quand la plume ne répond pas à l'appel , Giraud dessine avec un charbon , avec une allumette , avec une canne , avec un cure-dent ; ce qui frappe surtout son esprit subtil et railleur , c'est le côté ridicule des objets ; son œil est comme un des miroirs désenchantés qui exagèrent et déforment toutes les physionomies. Giraud ferait la charge de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus de Médicis. Si Narcisse vivait du temps de Giraud , ou que Giraud eût vécu du temps de Narcisse , il est probable que le malheureux fils , je ne sais plus de qui , madame , au lieu de mourir de langueur en voyant son portrait , serait mort de gaieté en voyant sa charge.

Il est inutile d'ajouter , madame , que Giraud est un des hommes les plus spirituels que je connaisse , et que j'ai rarement vu dans un ate-

lier, dans un salon ou même dans un palais, un artiste sachant mieux l'endroit et les convenances de l'endroit où il se trouve.

C'est vous dire assez que lorsqu'il est au bal de l'Opéra, Giraud interprète la musique de Musard de façon à faire pâmer d'aise le Napoléon du cancan.

Quant à Desbarolles, son portrait est plus difficile à tracer, quoiqu'il soit plus typique encore que celui de Giraud. Desbarolles est un composé de l'artiste, du voyageur, mais de l'artiste et du voyageur parisien. Il tire l'épée comme Grisier, le bâton comme Fanfan, la savate comme Lacour. Cette multiplicité d'exercices, sans compter ceux du crayon et de la plume, auxquels il se livre dans ses moments perdus, a fait contracter à ses mains l'habitude d'une multiplicité de gestes, presque toujours dévastateurs. En outre, Desbarolles est distrait.

Je vous ai déjà parlé de cette distraction, madame ; quand Desbarolles est debout, cette distraction a pour tout résultat de l'empêcher d'entendre ce qu'on lui dit, ou de lui faire ou-

blier à l'instant même ce qu'il a entendu ; voilà tout. Mais quand Desbarolles est assis, la chose devient plus grave : Desbarolles , quelque part qu'il soit, passe tout doucement et tout ingénument de la distraction au sommeil. Aussi Desbarolles s'est-il étudié à donner à son sommeil, toujours silencieux du reste, rendons-lui cette justice, un air de dignité qui fait qu'à l'exception de Giraud , les plus éveillés respectent ce sommeil. Mais à l'endroit de Desbarolles, madame , Giraud ne respecte rien. On dirait que Giraud a quelque chose en lui qui s'éveille aussitôt que Desbarolles s'endort. Aussi, dès que Desbarolles s'endort , Giraud s'approche , lui pose le pouce sur le nez et appuie jusqu'à ce que le nez disparaisse , entièrement aplati dans la moustache. C'est d'ordinaire lorsque le nez de Desbarolles est arrivé à ce point de compression , que Desbarolles s'éveille , prêt à chercher querelle à l'insolent qui prend de telles libertés avec un organe qu'il a constamment sevré de tabac pour lui conserver son élégance native. Mais alors, reconnaissant Giraud, il sourit de ce bon



et amical sourire que je n'ai vu que sur les lèvres de Desbarolles. Depuis vingt ans que Giraud et Desbarolles se connaissent, Giraud a bien aplati un million de fois le nez de Desbarolles. En adoptant ce chiffre, madame, c'est juste un million de fois, pour ce fait seulement, que Desbarolles a souri à Giraud.

Quand je rencontraï Giraud et Desbarolles, ils avaient adopté le costume espagnol, c'est-à-dire le chapeau aux bords relevés en forme de tourte, avec deux pompons de soie superposés l'un à l'autre; la petite veste brodée, le gilet éclatant, la ceinture rouge, la eulotte courte, la guêtre brodée et la mante andalouse. Mais cette mise tenait moins à l'enthousiasme que leur inspirait ce costume national qu'à des circonstances particulières qu'il est opportun de mentionner ici.

En partant de France, Giraud et Desbarolles avaient emporté, outre les vêtements de voyage qu'ils avaient sur eux, une malle de voyage contenant deux habits, deux redingotes, deux pantalons et deux chapeaux Gibus.

Les habits, les redingotes et les pantalons, tout en se râpant de la façon la plus absolue, avaient conservé leur forme et sentaient toujours leur tailleur parisien. Mais les deux Gibus, ces produits encore mal assurés de notre civilisation moderne, n'avaient pu supporter le soleil africain de Barcelone et de Murcie, et avaient complètement dévié de la ligne droite pour se projeter en avant. Cette cambrure qui, en France, eût disparu en quelques secondes, avait obstinément résisté à tous les efforts des chapeliers espagnols, lesquels en sont encore au feutre Louis XIII et au sombrero andalous. Il en résultait que Giraud et Desbarolles avaient l'air d'être coiffés, chacun, d'un de ces tuyaux de cheminée que le vent a courbés; quand ils marchaient côte à côte et qu'ils avaient le soin de mettre leur chapeau du même sens, soit que la cambrure se projetât en avant, soit qu'elle se projetât en arrière, cela ne jurait pas trop encore; si elle se projetait en avant, ils avaient l'air de deux grenadiers russes, marchant à la charge; si elle se projetait en arrière, ils avaient

l'air de Bertrand et de son ombre battant en retraite. Mais si, par un oubli bien excusable chez des voyageurs préoccupés du paysage, de l'air, de la lumière, des hommes, des femmes, de tout enfin, ils disposaient leur chapeau en sens opposé, alors ils prenaient l'aspect fantastique d'une paire de ciseaux à quatre pattes qui marcherait tout ouverte.

Un jour, Desbarolles eut une idée, c'était, puisque les chapeliers étaient impuissants, de porter son Gibus chez un horloger. L'idée fut couronnée d'un plein succès. L'horloger redressa le Gibus à l'aide d'un ressort de pendule, et Desbarolles, au grand étonnement de Giraud, revint à l'hôtel avec une coiffure perpendiculaire. Cet état de choses se maintint trois jours dans la disposition la plus satisfaisante, mais le troisième jour, pendant que Desbarolles dormait, le ressort se distendit avec le bruit d'un coucou qui va sonner. Desbarolles avait un chapeau à échappement.

C'étaient ces différentes vicissitudes de leurs vêtements et de leurs coiffures qui avaient dé-

terminé Giraud et Desbarolles à adopter le costume andalous , sous lequel ils venaient d'apparaître à mes yeux , et , subsidiairement aux yeux de la colonie française.

Lorsque la colonie française eut témoigné aux nouveaux venus la satisfaction qu'elle éprouvait d'être réunie à eux, elle demanda des nouvelles du marché et de l'ambassade.

Paul répondit à l'endroit du marché en ouvrant son panier et en montrant , proprement couchés dans des compartiments de feuilles de choux, douze œufs, six perdrix, deux lièvres et un jambon de Grenade.

Il faut vous dire , madame , que si l'on ne mange pas en Espagne, ou si l'on y mange mal, c'est tout bonnement qu'on ne veut pas y bien manger. La terre , cette mère féconde presque partout , est prodigue en Espagne : les plus beaux légumes y poussent sans soins , les fruits les plus savoureux y mûrissent sans culture. Dans tous les temps, en se baissant, on y cueille des fraises, perdues parmi des violettes en fleur, et, pendant six mois, en se haussant sur la pointe

des pieds seulement, on atteint soit les oranges dorées, qui balancent au-dessus de la tête des passants leur orbe parfumé, soit les grenades, qui en s'éclatant comme un cœur trop plein font pleuvoir sur le front du voyageur une grêle de rubis.

Puis, pour les chasseurs, l'Espagne est la terre promise. Ces longues plaines, aux bruyères arides, offrent un inviolable asile aux perdrix dont le faucheur ne détruit pas les œufs, et aux lièvres dont le laboureur épargne les petits. Quant au grand gibier, tel que cerf, daim, sanglier, qui déserte de jour en jour nos forêts, il trouve un refuge assuré dans ces sierras qui étoilent l'Espagne en tous sens, et où il vit sous la protection des bandits, propriétaires naturels de toutes les sierras.

Et cela, sans compter certaines traditions conservatrices dont il est impossible de deviner l'origine, les lièvres, par exemple, qui font, soit rôtis, soit en civet, l'ornement de nos dîners, les lièvres sont proscrits de la plupart des tables, sous prétexte qu'ils fouillent les tombes et

mangent les cadavres. A quelque chose la calomnie est bonne. En Espagne, les lièvres meurent de vieillesse, en regardant les Espagnols manger les lapins.

En outre, je ne sais quelle redevance les perdrix payent aux cuisiniers pour avoir obtenu d'eux qu'au lieu de les servir rôties, à la tartare ou en salmis, on les mette à cette abominable sauce au vinaigre, qui n'a d'autre but que de faire croire à l'homme inexpérimenté en cuisine que la perdrix, cette vice-reine des repas, qui dispute la royauté au faisan, est un animal un peu moins mangeable que la chouette ou le corbeau.

J'avais rêvé, en voyant ces fatales erreurs, qu'une grande tâche m'était réservée, c'était de réhabiliter le lièvre et la perdrix.

La colonie française était disposée à m'aider dans cette œuvre de justice et d'humanité, car elle parut fort satisfaite du marché.

Une seule inquiétude lui restait : c'était à l'endroit de l'ambassade.

Je la rassurai promptement : quoique écrasé

de préoccupations politiques comme ambassadeur, et de devoirs d'étiquette comme hôte, M. Bresson, qui avait été prévenu de mon arrivée par M. le comte de Salvandy, avait donné des ordres pour que je fusse introduit près de lui aussitôt que je me présenterais à l'hôtel.

L'ordre fut exécuté.

Je ne connaissais pas M. Bresson. C'est un homme de haute taille, au visage grave et froid, à la tête haute, comme on aime à la voir à tous ceux qui, s'étant faits ce qu'ils sont, ont le droit de la porter ainsi.

La fermeté de M. Bresson dans toute cette grande affaire du mariage avait été admirable ; il ne s'était laissé intimider ni par les menaces de lord Palmerston, ni par la prédiction des journaux, ni par la vente mobilière de M. Bulwer.

Il faut vous dire, madame, que M. Bulwer, dont l'intention était de changer de logement et de se meubler à neuf, vendait ses vieux meubles, pour faire croire qu'il déménageait, non pas d'une rue à une autre rue, mais d'un royaume à un autre royaume.

M. Bresson me reçut à merveille ; il eut la bonté, en me répétant les paroles du prince, de m'assurer d'avance de tout le plaisir que celui-ci aurait à me voir, et, pour qu'il me vît le plus vite possible, il m'invita à dîner avec Son Altesse le jour même. Mes amis étaient *tous* invités à la soirée qui devait suivre.

Je souligne le mot *tous*, pour indiquer que le cercle de l'invitation était remis à mon plaisir.

En quittant M. Bresson, et je le quittais enchanté, je l'avoue, d'un de ces bons accueils dont je le savais peu prodigue, je demandai l'appartement de Glucksberg, de Talleyrand et de Guitaut.

J'avais abandonné Paris si vite que je n'avais pas eu le temps de demander à M. le duc Decazes, un de mes premiers patrons littéraires, je ne l'oublierai jamais, que je n'avais pas eu, dis-je, le temps de demander à M. le duc Decazes ses commissions pour son fils. J'avais vu Glucksberg tout enfant, juste à l'époque où Boulanger faisait son portrait, et j'avais hâte de le revoir



pour parler avec lui de son père que je n'avais pas vu lui-même depuis bien longtemps. Vous le savez mieux que personne, madame, j'ai rarement le loisir de visiter les gens que j'aime, mais une fois chez eux ils ne peuvent plus m'en faire sortir. Je restai donc une heure chez Glucksberg.

Quant à Talleyrand, j'avais non moins grande hâte de le revoir, quoiqu'il n'y eût pas si longtemps que je l'eusse vu que Glucksberg. J'avais connu Talleyrand en Italie, où il était attaché à l'ambassade de Florence. Je vous le présentai à l'un de ses passages à Paris, et vous savez, madame, si plus charmant esprit a jamais animé plus spirituelle figure. Talleyrand est un véritable attaché d'ambassade, et surtout d'ambassade espagnole. Aussi, je vous le dis tout bas, Talleyrand a-t-il à Madrid toutes sortes de succès, dans sa façon particulière de représenter la France. Il résulte de cette grande représentation individuelle une pâleur, qui va admirablement avec les yeux bleus et les cheveux blonds du jeune diplomate. Glucksberg représente le

côté sérieux , et Talleyrand le côté intéressant.

Guitaut est le beau-frère de madame Bresson et descendant de ce bon et brave Guitaut si dévoué à la reine Anne d'Autriche. Guitaut , le vieux Guitaut , bien entendu , fut le poignet de fer choisi pour saisir au collet ce prince de Condé qui faisait trembler toute cette petite cour du Palais-Royal. Guitaut enfin fut celui qui , au nom de la reine , alla chercher Louis XIII chez mademoiselle de la Fayette au couvent des dames de la Visitation , et qui le ramena coucher au Louvre , neuf mois juste avant la naissance de Louis XIV. Guitaut , m'a assuré un jour un auguste personnage fort au courant des anecdotes de la monarchie , avait laissé des mémoires que la famille brûla , sur les instances de Louis XVIII. Si la famille Guitaut n'eût pas fait le sacrifice de ces mémoires , peut-être eussions-nous appris un secret bien autrement important que celui du masque de fer.

Guitaut , le jeune , est un beau et fier garçon de vingt-deux ans , sachant la valeur du nom qu'il porte , et tout prêt à se dévouer aussi à

une reine, j'en suis certain, si une reine avait besoin de son dévouement.

Avis aux jeunes reines de l'Europe.

Je revenais donc enchanté de ma course : j'avais trouvé un marché abondant, une ambassade comme il n'en existe nulle part, et sur le chemin j'avais racolé deux amis que jë croyais à l'autre bout de la Péninsule.

J'oubliais de dire qu'outre mon invitation particulière à dîner et l'invitation générale du soir, je rapportais des billets pour toutes les *fonctions royales*, et surtout un balcon pour la grande course de taureaux qui doit avoir lieu dans trois ou quatre jours, place Mayor.

On nous promet merveilles de cette course qui se fait dans des conditions de splendeur et d'originalité qui ne se représentent qu'aux naissances et aux mariages des infants. Il y a seize ans que pareille course n'a eu lieu à Madrid.

Cependant, les amateurs secouent la tête et font avec la bouche ce petit clappement qui indique le doute. Comme je suis fort curieux, je me suis informé de ce que voulait dire cette

double dénégation, et j'ai appris qu'ils trouvaient l'enceinte de la place Mayor trop grande.

En effet, il paraît, madame, que plus l'enceinte dans laquelle se heurte le taureau et ses ennemis est grande, moins la lutte est acharnée, puisqu'un plus grand espace est ouvert à la fuite. Nous sommes donc menacés de ne voir, pendant les quatre jours que ces fêtes doivent durer, tuer que deux ou trois cents chevaux, et blesser que dix ou douze hommes. Dans un cirque ordinaire, on pouvait compter sur le double.

Vous comprenez maintenant ce signe de mépris arraché aux véritables amateurs de tauromachie.

Au reste, nous saurons à quoi nous en tenir demain ; demain, il y a course à la porte d'Alcala, c'est-à-dire au cirque ordinaire, et tout Madrid a la fièvre d'avance.

Et voulez-vous me permettre de vous le dire, madame ? c'est que nous l'avons comme si nous étions de véritables Madrilègnes. Le fièvre se gagne.

En attendant, nous avons été visiter le pont de Tolède : c'est un pèlerinage que nous avons voté en entendant Alexandre chanter tout le long de la route :

Vraiment, la reine eût près d'elle été laide,  
Lorsque, le soir,  
Elle passait sur le pont de Tolède  
En corset noir.

Hélas ! madame, le pont de Tolède y est toujours ; mais Sabine n'y est plus, et nous avons cherché vainement cette belle manola qui, de compte à demi avec le vent de la montagne, avait rendu fou le pauvre Castibelza.

Il y a encore autre chose que nous avons cherché vainement, c'est le Mançanarès ; il faudrait pourtant bien que l'on s'entendit une fois pour toutes à l'endroit des fleuves.

Chez nous, quand on exerce des fonctions publiques, on ne sort point de chez soi sans dire où l'on va.

Moi qui exerce des fonctions publiques, madame, je donne l'exemple, et je vous annonce bien hautement, afin que notre hôte l'entende,

que je vous quitte pour aller dîner à l'ambassade.

Tous nos compagnons vont dîner chez Lardi, pilotés par Théophile Gautier, qu'ils ont rencontré vaguant par les rues, et qui a prétendu mieux connaître l'Espagne que les Espagnols.

En conséquence, il leur a prédit qu'ils dîneraient très-mal.

## VI

Madrid, 11, au matin.

Enfin, madame, la voilà passée, cette terrible émotion qu'on nous avait promise au premier combat de taureaux. L'un de nous a pâli, l'autre s'est trouvé mal tout à fait ; les quatre autres sont restés fermes sur leurs stalles comme ces vieux Romains que les Gaulois vainqueurs prirent pour les dieux du Capitole.

Mais d'abord, j'ai vu notre jeune prince ; il a été charmant, comme toujours, et a trouvé moyen de dire un mot aimable à chacun de nous. Mes amis s'étonnaient qu'un si jeune prince

eût déjà cette charmante flexibilité de paroles qui trouve pour chacun ce qu'il faut dire à chacun. C'est que rien ne donne de l'esprit comme le bonheur, et que le duc de Montpensier me paraissait hier soir le prince le plus heureux du monde.

Je vous raconterais bien toutes ces fêtes, madame, si quelques journaux n'avaient point annoncé que je partais comme historiographe officiel de Son Altesse. C'est une niaiserie qui vous coûtera un magnifique programme, mais vous pourrez lire toutes ces belles choses dans une lettre pétillante de verve que mon ami Achard vient de me communiquer à l'instant même et qu'il envoie à *l'Époque*.

Car il faut vous dire, madame, que la colonie française augmente de jour en jour ; bientôt cela ressemblera à une occupation. Quand on se promène dans les rues, on y rencontre en vérité autant de Parisiens que d'Espagnols. N'était un soleil magnifique, des mantilles à foison, des yeux noirs comme je n'en ai pas encore vu, et ce petit sifflement d'éventails qui agite éter-



nellement l'air de la Castille, on pourrait se croire en France.

Après ma visite à l'ambassade, mes deux premières visites ont été à deux bons amis à moi que vous connaissez de nom. L'un de ces deux amis est le cortès Rocca de Togores <sup>1</sup>, qui sera ministre un jour, et le duc d'Ossuna, qui l'aurait probablement été déjà s'il l'avait voulu.

Rocca de Togores est un des premiers poètes et un des hommes les plus spirituels de l'Espagne. L'Espagne a le bon goût de croire que ses poètes ne sont pas bons seulement à faire de la poésie, et que ses hommes d'esprit ne sont pas seulement des diseurs de bons mots. Rocca de Togores a répondu à cette confiance en devenant un des hommes les plus populaires de l'Espagne.

Le duc d'Ossuna est un de ces seigneurs comme il en reste si peu dans les sociétés modernes. Treize ou quatorze fois grand d'Espa-

La prédiction de M. Alexandre Dumas n'a pas mis beaucoup de temps à se réaliser : M. Rocca de Togores est ministre aujourd'hui.

gne, décoré de plus d'ordres que n'en peut porter sa poitrine, il est le dernier de sa race, et représente les trois maisons gigantesques qui sont venues se fondre dans la sienne : Lerna, Benevente, Infantado. Ses aïeux, depuis cinq cents ans, n'ont pas quitté les marches du trône, et quelquefois se sont assis sur le trône lui-même. Comme le Ruy Gomez de Sylva d'*Hernani*, il touche du pied à tous ces dues, du front à tous les rois. Ses revenus sont immenses, et l'on prétend qu'il en ignore le chiffre ; ses propriétés couvrent l'Espagne et les Flandres. Il a, dans les Pays-Bas, des châteaux plus beaux que ceux de l'ancien roi déchu, et même que ceux du roi qui règne. Il a en Espagne des forteresses, où, en le supposant sujet rebelle comme il est sujet dévoué, il tiendrait pendant un an, rien qu'avec ses domestiques, contre toutes les armées espagnoles. Enfin, il a des plaines à lui, des chaînes de montagnes à lui, des forêts à lui ; et dans ces forêts, écoutez bien ceci, madame, il a des voleurs à lui.

Je vous ai dit, madame, qu'il restait en Es-

pagne cinquante à soixante voleurs. Eh bien ! sept de ces voleurs sont à d'Ossuna.

N'allez pas concluré, madame, que d'Ossuna est le chef de ces sept voleurs.

Non pas ; il en est propriétaire, voilà tout.

Voici comment d'Ossuna a acquis cette singulière propriété.

Lorsqu'on détruisit, il y a trois ou quatre ans, le brigandage en Espagne, une soixantaine de voleurs, comme nous l'avons dit, échappèrent à la destruction : trente ou quarante se réfugièrent dans les gorges impénétrables de la Sierra, huit ou dix entre Castro de Rio et Alcandete, et le reste dans les forêts de l'Alamine.

Or, les forêts de l'Alamine appartiennent à d'Ossuna.

Pendant quelque temps, les gardes de d'Ossuna tourmentèrent les voleurs, et les voleurs, gens peu endurants, tourmentèrent les gardes de d'Ossuna. Il y eut des coups de fusil échangés, force balles perdues dans les arbres, mais aussi quelques-unes trouvées dans des cadavres. C'était un état intolérable : il survint un ar-

mistice ; l'armistice fut posé sur les bases suivantes :

Il y aurait trêve entre les gardes et les voleurs.

Les gardes ne traqueraient plus les voleurs, mais aussi, de leur côté, les voleurs n'arrêteraient jamais aucun voyageur notoirement connu pour être parent, ami ou porteur d'un laissez-passer de d'Ossuna.

En outre, le prêtre d'un village, situé au milieu de la forêt, et appartenant à d'Ossuna, le prêtre, disons-nous, aurait mission de confesser, administrer et enterrer ceux des voleurs qui, naturellement ou par accident, passeraient de vie à trépas.

En vertu de cette convention, le prêtre confessa, administra et enterra de son mieux les voleurs, qui, de dix qu'ils étaient, furent réduits définitivement à sept.

Un jour, ou plutôt un soir, les voleurs étant à l'affût virent venir à eux la marquise de Santa-C\*\*\*.

Voulez-vous me permettre de vous dire, en passant, madame, que la marquise de Santa-C\*\*\*

est une des plus jolies femmes de Madrid ; et , lorsque l'on dit une des plus jolies femmes de Madrid , on dit une des plus belles femmes du monde.

La marquise de Santa-C\*\*\* était donc dans sa voiture, cheminant au grand trot de son attelage, et cela sans se douter de rien , lorsque tout à coup sept escopettes apparurent aux regards ébouriffés du cocher et du valet de chambre. La voiture s'arrêta.

La marquise mit la tête à la portière , vit ce dont il s'agissait et se trouva mal.

Les voleurs profitèrent de son évanouissement pour la dévaliser ; mais cela se fit avec de tels égards, qu'il était facile de voir que les voleurs prenaient à tâche de se montrer dignes, en tout point, du patronage qui leur était accordé.

L'opération terminée, les voleurs firent signe au cocher de continuer son chemin.

La marquise revint à elle en sentant le roulement de la voiture.

Elle était saine et sauve ; mais les voleurs lui

avaient tout pris , jusqu'à son dernier réal ; tout enlevé , jusqu'à son dernier bijou.

La marquise , en arrivant à Madrid , courut annoncer à d'Ossuna l'événement dont elle venait d'être victime.

— Leur avez-vous dit que j'avais l'honneur d'être votre cousin , madame ? demanda d'Ossuna.

— Je n'ai rien pu leur dire ; j'étais évanouie , répondit la marquise.

— Très-bien.

— Comment , très-bien ?

— Oui , je m'entends ; rentrez chez vous , marquise , et attendez-y de mes nouvelles.

Huit jours se passèrent sans que les nouvelles promises par d'Ossuna arrivassent à madame de Santa-C\*\*\*.

Le neuvième jour , elle reçut l'invitation de passer chez son cousin.

D'Ossuna l'attendait dans son cabinet avec un homme inconnu.

— Chère marquise , dit d'Ossuna en allant au-devant d'elle et en la conduisant près d'une ta-

ble sur laquelle étaient un sac d'argent et un tas de bijoux , voulez-vous me dire quelle somme vous aviez dans votre voiture ?

— Quatre mille réaux.

— Comptez , dit d'Ossuna en lui présentant le sac, ou plutôt je vais compter moi-même. Vous avez de trop jolies mains pour les salir en touchant une si grossière monnaie.

D'Ossuna compta l'argent renfermé dans le sac : il n'y manquait pas un maravédis.

— Maintenant, chère marquise, continua-t-il, examinez ces bijoux , et voyez si vous retrouvez votre compte.

La marquise passa en revue bracelets, chaînes, montres, châtelaines, bagues, broches, collier ; il n'y manquait pas une épingle d'or.

— Mais qui vous a donc rendu toutes ces choses ? lui demanda la marquise.

— Monsieur , répondit d'Ossuna en lui montrant l'homme inconnu.

— Et quel est ce monsieur ?

— Monsieur est le chef des bandits qui vous ont arrêtée. Je me suis plaint à lui. Je lui ai dit

que vous étiez ma cousine, et il est au désespoir que vous ne le lui ayez pas dit vous-même, car sans cela, au lieu de vous arrêter, il vous eût au contraire donné une escorte si vous en eussiez eu besoin. Il vous offre donc, chère marquise, ses bien sincères et bien respectueuses excuses.

Le bandit s'inclina.

— A tout péché miséricorde, continua d'Osuna; voyons, pardonnez-lui.

— Oh ! de grand cœur, dit la marquise; mais à une condition.

— Laquelle? demanda le duc.

Le bandit fixa sur la marquise son œil inquiet et intelligent.

— C'est, continua la marquise, choisissant parmi les bijoux un simple anneau d'or, c'est qu'à l'exception de cette petite bague que je reprends, parce qu'elle me vient de ma mère, monsieur remportera tout ce qu'il a apporté.

Le bandit voulut débattre.

— Ce n'est qu'à ce prix que je pardonne, continua la marquise.

— Mon cher, dit le duc, ma cousine est fort



entêtée ; passez par où elle veut , je vous le conseille.

Le bandit , sans répondre un seul mot, reprit son argent et ses bijoux , s'inclina et sortit.

Quand la marquise rentra chez elle, on lui dit qu'un homme était passé à l'hôtel et avait laissé un paquet à son adresse.

La marquise ouvrit le paquet : il contenait les bijoux et l'argent.

Il n'y avait pas moyen de poursuivre le bandit dans les forêts de l'Alamine ; force fut donc à la marquise de reprendre ce qui lui appartenait.

Depuis ce jour , aucune méprise du même genre n'a été commise , et le duc d'Ossuna n'a pas eu un seul reproche à adresser à ses voleurs.

Voilà ce que c'est qu'un grand seigneur d'Espagne, madame ; vous voyez que cela ressemble assez peu à nos petits seigneurs de France.

Avant de me quitter , le duc m'a invité à déjeuner pour demain. Il me ménage une surprise, a-t-il dit.

Soyez tranquille , madame, si, comme je n'en

doute point , cette surprise en vaut la peine , je vous en ferai part.

Ce matin , Madrid s'est éveillée en fête. Tous ces théâtres et toutes ces places que nous avons vus vides hier, en arrivant à six heures du matin , étaient, les théâtres pleins d'acteurs, et les places pleines de spectateurs.

C'est que sur chacun de ces théâtres bondissait tour à tour la danse nationale de chacune des quatorze grandes provinces d'Espagne : Catalogne , Valence , Aragon, Andalousie, Vieille-Castille , Nouvelle-Castille , Léon , Galice , Asturies , Navarre, Manche et Biscaye.

Tous les danseurs , hommes et femmes , la castagnette obligée aux mains , étaient revêtus des costumes nationaux, qui, en Espagne comme ailleurs , hélas ! vont s'effaçant de jour en jour , mais qui, pour cette circonstance , réapparaissent dans toute leur pureté native.

Chaque groupe de danseurs était réellement du pays qu'il représentait.

C'est là que vous eussiez admiré cet étrange sentiment de couleur que la nature a mis dans

l'œil harmonieux de ces enfants du soleil. Avez-vous remarqué une chose, madame? c'est que plus on marche du midi au nord, plus les tons des vêtements perdent de leur valeur, jusqu'à ce qu'enfin, sous les latitudes élevées, ils se dégradent tout à fait. Rubens, ce peintre au nom et au cœur de flamme, dut être bien heureux, lorsque, envoyé en Espagne comme ambassadeur, il vit flamboyer à ses yeux ce magnifique arc-en-ciel que forme la population bariolée de Madrid. Là, chaque vêtement semble une palette chargée des tons les plus hardis, qui s'allient sans jamais se heurter. Si l'on pouvait voir les rues de Madrid en passant à vol d'oiseau, à un quart de lieue au-dessus d'elles, on les prendrait, j'en suis certain, pour un immense parterre tout étoilé de fleurs.

Comme il n'y a pas assez de danseurs pour remplir toutes les estrades à la fois, quand un groupe a accompli dans une rue ou sur une place le nombre de figures qu'il doit exécuter, il se met en route, musique en tête, pour aller chercher un autre théâtre et d'autres spectateurs.

Alors, par tout son chemin, les fenêtres se garnissent de têtes de femmes aux épaules nues, aux cheveux lisses et luisants comme des ailes de corbeau ; sur ces cheveux, d'un noir bleu, s'épanouit ardente quelque rose pourpre, quelque camélia cerise ou quelque œillet cramoisi. Une mantille couvre tout cela sans rien cacher ; puis les éventails vont avec leur petit bruit agaçant, s'ouvrant, se fermant sans cesse, et se déroulant entre les doigts effilés qui les tourmentent avec une incroyable adresse et une adorable coquetterie.

Cependant le théâtre abandonné ne reste pas longtemps vide : aux danses succèdent les combats ; des Mores, coiffés de turbans et armés de cimenterres, des chevaliers avec des jupes bleues, des maillots collants, des toques à plumes et des épées en croix, comme on en portait, il y a vingt ans, à la Gaieté et à l'Ambigu, figurant, les uns des soldats du roi Boabdil, les autres les croisés du roi Ferdinand, s'emparent des théâtres et représentent tant bien que mal la prise de Grenade et les hauts faits du grand capitaine.

Pour les animer , une musique composée de tambours et de trompettes retentit incessamment , pétillante et barbare , à croire qu'au lieu d'assister au siège de Grenade on assiste à la prise de Jéricho.

Sur d'autres estrades, nous vîmes des Chinois avec leurs chapeaux en pagodes , leurs yeux retroussés , leurs longues moustaches et leurs habits soyeux tout ruisselants de grelots. Mais la vérité me force à dire que les honneurs de la journée étaient en général pour les danseurs et les Mores. Les Chinois , sans être tout à fait abandonnés, me paraissent un peu vieillis, même en Espagne.

C'est au milieu de cette population fiévreuse, sillonnée à chaque instant par des carrosses qui semblaient tirés des écuries du roi Louis XIV, et qui passaient à grand tintamarre attelés de chevaux ou de mules empanachés, que nous gagnâmes l'église d'Atocha , où se célèbrent d'ordinaire les mariages des infants et des infantes d'Espagne.

Jamais , je crois, tant de monde n'a tenu sur

un si petit espace , et tant d'or n'a été étalé sur des habits de cour.

Au milieu de ce luxe qui rappelait les anciens possesseurs de l'Inde et du Pérou , nos deux jeunes princes se faisaient remarquer par une simplicité toute militaire. Ils portaient tous deux l'uniforme de maréchaux de camp : culotte blanche, bottes à l'écuyère, grand cordon rouge en sautoir , et la Toison d'or au cou.

Celle de Son Altesse le duc de Montpensier était en diamants.

La reine était charmante de grâces , l'infante resplendissante de beauté.

Bon ! voilà que j'avais dit que je ne raconterais rien de toutes ces merveilles , madame , et qu'au lieu de me tenir la parole que je m'étais donnée à moi-même , je me laisse entraîner à vous faire des descriptions sans fin.

Je me contenterai donc de vous dire qu'à deux heures le patriarche des Indes prononça la bénédiction nuptiale.

Nous retrouvâmes en sortant la foule non moins épaisse que nous l'avions trouvée en en-

trant. Eau de Benjoin, avec son costume de saïs, excitait surtout l'admiration générale.

Cette admiration nous retarda quelque peu, à notre grand regret, car nous avions hâte de revenir changer d'habits pour aller voir la course. La course était indiquée pour deux heures et demie, et c'est peut-être le seul spectacle où l'on ne fasse jamais attendre le public, même pour la reine.

J'ordonnai au cocher de quitter le Prado, tout encombré de préparatifs d'illuminations et de feux d'artifice, et de prendre les rues les moins fréquentées. Nous avions notre toilette à faire, ou plutôt à défaire.

A deux heures un quart, nous touchions Casa Monnier, à deux heures et demie, nous étions prêts à monter en voiture, lorsqu'une querelle avec notre cocher, qui ne voulut jamais nous laisser monter cinq dans son véhicule, vint compliquer notre situation en nous laissant sur le pavé.

Il fallait gagner à pied la porte d'Alcala, et de la Casa-Monnier à la porte d'Alcala il y a un bon

quart de lieue : c'était, même en courant, au moins dix minutes de chemin.

C'est véritablement un spectacle curieux, madame, que Madrid se rendant à une course de taureaux. On dirait un fleuve débordé roulant sur une pente ; ces âmes que vit Dante, après avoir franchi le seuil désespéré de l'enfer, et que le vent poussait devant lui comme un tourbillon de feuilles, ne franchissaient pas l'espace avec plus de vitesse et d'acharnement que cette foule partagée entre tant de spectacles, et qui était en retard comme nous pour son spectacle favori. Toute cette rue d'Alcala, large comme notre avenue des Champs-Élysées, et terminée par une porte presque aussi gigantesque que notre arc de triomphe de l'Etoile, ressemblait à un champ d'hommes et de femmes aussi pressés que le blé dans une plaine, et courbés tous du même côté par le vent fiévreux de la curiosité.

Pour ce grand jour, on avait fait sortir de leurs remises des carrosses comme on n'en trouve plus que dans les tableaux de Vandermeulen, et des calesinos comme on n'en voit



nulle part. Entre les roues de ces voitures, entre les flots de ce peuple, passent, sans heurter personne, et c'est miracle, les paysans des environs de Madrid à cheval, avec la carabine à l'arçon de la selle, et l'air aussi farouche que s'il s'agissait de conquérir et non de payer cette place qu'ils viennent chercher au cirque. Enfin, au milieu de tout ce conflit de piétons aux vêtements bariolés, de carrosses massifs, de cale-sinos aux roues immenses, des cavaliers sur leurs chevaux andalous, l'omnibus passe avec une célérité inaccoutumée, chargé d'autant de curieux que peut en contenir non-seulement son intérieur, mais encore son impériale, labourant tout ce flot humain comme Léviathan fait de la mer.

Nous arrêtâmes une voiture qui passait et qui ne contenait encore que quatre personnes. Nous jetâmes deux duros au cocher, qui voulait s'opposer à notre invasion, ignorant jusqu'à quel point cette invasion lui serait profitable, et qui, ravi de notre générosité, nous enfourna dans son véhicule, comme un boulanger fait de

six pains, en criant à ses premiers voyageurs :  
« Pressez-vous ! pressez-vous ! »

Les uns se tinrent debout, soutenant comme Atlas fait du monde le haut de l'impériale avec leurs épaules ; les autres s'assirent sur des genoux complaisants ; les autres, enfin, parvinrent à se glisser entre les fémurs étrangers, comme des coins de torture : tout cela pendant que la voiture continuait son galop enragé ; mais il est convenu que ce jour-là on est insensible aux coups comme à la pression ; pourvu que l'on arrive, c'est tout ce qu'il faut, arrivât-on moulu, brisé en morceaux.

Nous arrivâmes à la porte d'Alcala : notre locomotive s'arrêta à trente pas à peu près d'un vaste monument représentant un pâté bas de forme. Nous sautâmes à terre, et le dernier était encore en l'air que le carrosse repartait au galop de ses deux mules, qui semblaient partager la fièvre générale pour aller chercher d'autres curieux.

Nous pressâmes le pas. J'aurais voulu voir, avant d'entrer dans le cirque, la chapelle où l'on

dit la messe mortuaire, la pharmacie avec ses deux médecins, la sacristie avec son prêtre, les uns se tenant prêts à secourir les blessés, les autres à confesser les mourants ; mais nous n'avions plus le temps, nous entendions sonner la fanfare qui annonce que l'alguazil vient de jeter au garçon du cirque la clef du toril. Nous prîmes nos billets ; nous nous engouffrâmes dans la large porte, et, avec un de ces battements de cœur qu'on éprouve toujours quand on va voir une chose inconnue et terrible, nous gravîmes l'escalier qui nous conduisit à nos galeries.

On me fait observer, madame, qu'il est tantôt sept heures ; il faut que je revête mon habit de cérémonie. M. le duc de Rianzarès a eu la bonté de m'inviter hier à la cérémonie de la chapelle du palais, et j'ai reçu ce matin de M. Bresson une lettre qui renouvelle cette invitation.

A demain donc, ou à cette nuit, la course des taureaux.

## VII

Madrid , 12 au soir.

Nous vivons dans un tel tourbillon, madame, que voilà quarante-huit heures passées sans causer avec vous. Il faut dire aussi que ces quarante-huit heures ont passé comme un mirage perpétuel, pendant lequel je ne dirai pas j'ai vu, mais j'ai cru voir des fêtes, des illuminations, des combats de taureaux, des ballets; tout cela passant avec la rapidité de ces décorations qui paraissent et qui disparaissent au sifflet du machiniste.

Vous nous avez laissés, madame, nous pres-

sant, nous poussant, nous heurtant dans un des corridors sombres et ascendants de cette moderne tour de Babel qu'on appelle un cirque.

A l'extrémité de ce corridor, nous trouvâmes la lumière.

Nous nous arrêtâmes, éblouis, aveuglés, chancelants.

C'est que quiconque n'a pas vu cette flamboyante Espagne ne se doute pas de ce que c'est que le soleil ; quiconque n'a pas entendu la rumeur d'un cirque ne se doute pas de ce que c'est que le bruit.

Figurez-vous, madame, un amphithéâtre dans le genre de l'Hippodrome, mais contenant vingt mille personnes, au lieu de quinze mille, disposées sur des gradins qui coûtent plus ou moins cher, selon qu'ils offrent des billets d'ombre, des billets de soleil et d'ombre, ou bien des billets de soleil tout seul.

Les spectateurs qui ont des billets de soleil sont ceux, vous le comprenez bien, qui, pendant toute la durée du spectacle, doivent être exposés à l'ardeur dévorante du soleil.

Ceux qui ont des billets de soleil et d'ombre sont ceux que le mouvement journalier de la terre doit protéger pendant un certain temps contre la fixité du soleil.

Enfin, ceux qui ont des billets d'ombre sont ceux qui, depuis le commencement du spectacle jusqu'à la fin, doivent être à l'abri du soleil.

Il va sans dire que nous avons des billets d'ombre.

Notre premier mouvement, en entrant dans ce cercle de flamme, fut de nous rejeter, épouvanés, en arrière. Jamais nous n'avions vu, avec de pareils cris, s'agiter tant de parasols, tant d'ombrelles, tant d'éventails, tant de mouchoirs.

Voici l'aspect que présentait l'arène lorsque nous arrivâmes.

Nous étions juste en face de la porte du toril. Le garçon du cirque, qui venait de recevoir des mains de l'alguazil la clef de cette porte, tout empanachée de rubans, s'avancait vers elle ; à la gauche du taureau qui allait sortir, se tenaient emboîtés dans leurs selles arabes, la lance en

arrêt, les trois picadores. Le reste de la quadrille, c'est-à-dire les chulos, les banderilleros et le torero, se tenaient à droite, dispersés dans l'arène, comme des pions en bataille sur un échiquier.

Disons d'abord ce que c'est que le picador, le chulo, le banderillero et le torero, puis nous essayerons de rendre visible à nos lecteurs le théâtre sur lequel ils opèrent.

Le picador, à notre avis celui qui court le plus de danger de tous, est l'homme à cheval qui, une lance à la main, attend l'attaque du taureau. Cette lance n'est point une arme, mais seulement un aiguillon. Le fer qui la garnit n'a que la profondeur nécessaire à entamer la peau de l'animal, c'est-à-dire que la blessure que fait le picador ne peut jamais avoir d'autre résultat que de doubler la colère du taureau et d'exposer l'homme et le cheval à une attaque d'autant plus vive que cette douleur a été plus cuisante.

Le picador court deux dangers : celui d'être embroché par le taureau, celui d'être écrasé par son cheval.

Nous avons parlé de la lance, son arme offensive; il n'a pour armes défensives que des jambiers de fer, montant jusqu'à mi-cuisse, et recouverts d'un pantalon de peau.

Les chulos sont ceux qui, un manteau vert, bleu ou jaune à la main, détournent sur eux, en agitant ce manteau aux yeux de l'animal, sa colère prête à se satisfaire sur un cheval renversé ou sur un picador désarçonné.

Les banderilleros ont pour mission de ne pas laisser refroidir la colère du taureau. Au moment où le taureau éperdu, ébloui, lassé, tourne sur lui-même, ils viennent lui planter dans les deux épaules des banderilles, composées de petites baguettes portant du papier de toutes couleurs découpé comme celui que les enfants mettent à la queue d'un cerf-volant. Ces banderilles s'enfoncent à l'aide d'une pointe de fer ayant la forme d'un hameçon.

Le torero est le roi de la scène; c'est à lui qu'appartient le cirque, c'est le général qui dirige toute la bataille, c'est le chef au geste duquel chacun obéit passivement; le taureau lui-même,



sans s'en douter, est soumis à sa puissance : il le conduit où il veut à l'aide des chulos, et, lorsque l'heure du dernier duel entre lui et le taureau est arrivée, c'est sur le terrain qu'il a choisi en se réservant tous les avantages de l'ombre et du soleil, que le taureau, frappé à mort par la terrible spada, vient expirer à ses pieds.

Si la maîtresse du torero est dans le cirque, c'est toujours vers le point de l'arène le plus rapproché de cette maîtresse que le taureau mourra.

Il y a, par chaque course, deux ou trois picadores de rechange, au cas où les picadores combattants seraient blessés ; autant de chulos et autant de banderilleros.

Le nombre des toreros n'est pas fixé ; à cette course, il y en avait trois : Cuchares, Lucas Blanco et le Salamanchino.

De ces trois toreros, Cuchares seul a un nom.

Tout cela : picadores, chulos, banderilleros, toreros, est vêtu avec une merveilleuse élégance. Les vestes, courtes et chargées de broderies d'or et d'argent, sont vertes, bleues ou roses ;

les gilets, brodés, comme les vestes, de couleurs éclatantes, sont harmonieusement assortis avec le reste du costume. Les culottes sont de tricot, les bas de soie, et les souliers de satin.

Une ceinture aux vives couleurs serre la taille des combattants, et un élégant chignon orne le derrière de leur tête, couverte d'un petit chapeau noir tout brodé de passementeries.

Maintenant, passons des acteurs au théâtre.

Autour de l'arène, majestueuse comme un cirque du temps de Tite ou de Vespasien, règne une cloison en madriers haute de six pieds et formant le cercle où sont enfermés tous les personnages que nous venons de décrire, depuis le picador jusqu'au torero.

Cette cloison, qui s'appelle l'*olivo*, est peinte en rouge dans sa partie supérieure, en noir dans la partie inférieure. Ces deux parties, de hauteurs inégales, sont séparées par une planche peinte en blanc formant un rebord saillant; ce rebord est destiné à servir d'étriers aux chulos, banderilleros et toreros poursuivis par le taureau; ils posent un pied sur le rebord, et, à

l'aide des mains , s'élancent par-dessus la barrière. Cela s'appelle *tomar el olivo* , c'est-à-dire prendre l'olive. Il est bien rare que le torero recoure à ce dernier moyen ; il se détourne du taureau , mais il regarderait comme une honte de le fuir.

De l'autre côté de cette première cloison est une seconde barrière ; cette cloison et cette barrière forment un couloir. C'est dans ce couloir où sautent les chulos et banderilleros poursuivis par le taureau , que se tiennent l'alguazil , les picadores de rechange , le cachetero et les amateurs qui ont leurs entrées.

Disons ce que c'est que le cachetero.

Le cachetero est l'exécuteur des hautes œuvres. Son office est presque infamant : quand le taureau est abattu par l'épée du torero , et que cependant il soulève encore sa tête mugissante et ensanglantée , le cachetero enjambe la barrière , entre dans l'arène , se glisse tortueusement , comme le chat et le chacal , jusqu'à l'animal abattu , et là , traîtreusement , par derrière , il lui donne le coup de grâce. Ce coup se donne

avec un poignard ayant la forme d'un cœur; il sépare ordinairement la deuxième vertèbre du cou de la troisième, et le taureau tombe comme foudroyé.

Puis, cette exécution accomplie, le cachetero regagne toujours de son pas oblique le rebord, franchit la barrière et disparaît.

Cette première barrière, que franchissent, comme nous l'avons vu, les chulos, les banderilleros et le cachetero, n'est pas toujours un refuge certain. On a vu des taureaux sauteurs franchir cette barrière avec la même facilité que nos chevaux de course franchissent une haie, et une gravure de Goya représente l'alcade de Terrasson misérablement embroché et foulé aux pieds par un taureau sauteur.

J'ai vu aux fêtes royales un taureau sauter trois fois de suite de l'arène dans le couloir.

Alors, avec la même agilité qu'ils ont sauté de l'arène dans le couloir, les chulos et les banderilleros sautent du couloir dans l'arène; le garçon du cirque ouvre une porte, et le taureau, qui tourne furieux dans ce petit espace,

voyant le chemin qu'on lui ouvre , rentre de nouveau dans la lice où l'attendent ses ennemis.

Parfois, on sépare l'arène en deux. Cela arrive, quand l'arène est trop grande. A la place Mayor, par exemple, où l'on fait à la fois deux combats, un jour il arriva que deux taureaux sautèrent à la fois de la lice dans le couloir, coururent l'un sur l'autre , se rencontrèrent et se tuèrent tous deux.

Cette cloison est percée de quatre portes, situées aux quatre points cardinaux ; deux de ces portes sont irrévocablement destinées à laisser entrer les taureaux vivants et à laisser sortir les taureaux morts.

Derrière la seconde barrière , s'élève l'amphithéâtre , tout chargé de gradins , chargés eux-mêmes de spectateurs.

La musique est placée juste au-dessus du toril.

Le toril est l'endroit où l'on renferme les taureaux.

Les taureaux qui doivent combattre , tirés généralement des pâturages les plus solitaires , sont amenés pendant la nuit à Madrid , et con-

duits au toril, où chacun trouve son étable particulière.

Pour l'irriter davantage, aucune nourriture ne lui est donnée pendant les dix ou douze heures qu'il passe dans sa prison.

Puis, au moment de sortir, pour porter l'irritation de l'animal à son comble, on lui enfonce dans l'épaule gauche, toujours à l'aide d'un fer aiguisé en hameçon, une touffe de rubans aux couleurs de son propriétaire ou de ses propriétaires.

Cette touffe de rubans est le but de l'ambition des picadores et des chulos. C'est un charmant cadeau à faire à une maîtresse que de lui donner cette touffe de rubans.

Ma mise en scène posée, permettez-moi, madame, de revenir au spectacle.

Nous étions, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, juste en face du toril. A notre droite, nous avons la loge de la reine ; à notre gauche, l'ayuntamiento, c'est-à-dire quelque chose comme le maire, les adjoints et les conseillers municipaux.

Nous regardions tout cela dans l'angoisse de l'attente, avec un visage fort pâle et d'un œil assez effaré.

J'avais à ma gauche Rocca de Togores, ce charmant poète dont je vous ai parlé ; à ma droite, Alexandre, puis Maquet, puis Boulanger.

Giraud et Desbarolles, en costume complet d'Andalous, se tenaient debout sur la seconde banquette.

Ils avaient vu dix courses, et nous regardaient de cet air de pitié que les vieux grognards de l'empire avaient pour les conscrits.

Le garçon du cirque ouvrit la porte du toril et se rangea derrière cette porte.

Le taureau apparut, fit dix pas, s'arrêta court, ébloui par la lumière, étourdi par le bruit.

C'était un taureau noir, aux couleurs d'Osuna et de Veragua<sup>1</sup>.

Sa bouche était blanche d'écume ; ses regards semblaient deux rayons de feu.

J'avoue pour mon compte que le cœur me

<sup>1</sup> Le duc de Veragua est le dernier descendant de Christophe Colomb.

battait comme si j'allais assister à un duel.

— Regardez ! regardez ! me dit Rocca, le taureau est bon.

A peine Rocca m'avait-il fait cette promesse, que, comme s'il eût eu hâte de réaliser la prophétie de Rocca, le taureau se précipita sur le premier picador.

Vainement celui-ci essayait-il de l'arrêter avec sa lance, le taureau fonça sur le fer, et, prenant le cheval au poitrail, il lui enfonça une de ses cornes jusqu'au cœur.

Le cheval quitta la terre, soulevé par le taureau, et battit l'air de ses quatre pieds.

Le picador comprit que son cheval était perdu ; il s'accrocha des deux mains à la crête de la barrière, quittant vivement les étrières.

En même temps que son cheval tombait d'un côté, il enjambait la barrière et se laissait tomber de l'autre.

Le cheval essayait de se relever, le sang coulait de son poitrail par deux trous, comme deux robinets lâchés.

Il vacilla un instant, puis retomba. Le taureau



s'acharna sur lui , et en une seconde lui fit dix autres blessures.

— Bon ! me dit Rocca, c'est un taureau colant... La course va être belle.

Je me retournai vers mes compagnons. Boulanger avait assez bien supporté le spectacle , mais Alexandre était fort pâle, mais Maquet essuyait son front couvert de sueur.

Le deuxième picador , voyant le taureau acharné sur l'agonie du cheval, quitta la barrière et vint à lui.

Quoiqu'il eût les yeux bandés , son cheval se cabra. Il sentait instinctivement que son maître le menait à la mort.

Le taureau, en voyant ce nouvel antagoniste, fondit sur lui.

Ce qui se passa fut rapide comme la pensée : en une seconde , le cheval fut renversé en arrière, et tomba de toute sa pesanteur sur la poitrine de son cavalier.

Nous entendîmes, si l'on peut dire cela, le cri des os.

Alors un hourra universel s'éleva ; vingt mille

voix crièrent ensemble : Bravo toro ! bravo toro !

Rocca criait comme les autres , et , ma foi ! je me laissai entraîner à crier comme Rocca : Bravo toro !

C'est qu'en effet l'animal était superbe , avec tout son corps noir comme du jais , et le sang de ses deux adversaires qui lui ruisselait sur la tête et sur les épaules comme une coiffe de pourpre.

— Hein ! me dit Rocca , quand je vous avais dit que c'était un taureau collant !

On appelle taureau collant celui qui , après avoir renversé sa victime , s'acharne sur elle.

En effet , celui-là non-seulement s'acharnait sur le cheval , mais encore sous lui il cherchait son cavalier.

Cuchares , qui était le torero de cette course , fit un signe , et toute la troupe des chulos et des banderilleros enveloppa le taureau . Au milieu de cette troupe qu'il dirigeait , était Lucas Blanco , autre torero que j'ai déjà nommé , beau jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans , qui tue depuis deux ans seulement.

Il dérogeait en se mêlant aux chulos. Mais l'enthousiasme l'emportait.

A force d'agiter leurs capes aux yeux du taureau, les chulos parvinrent à le distraire. Il releva la tête, regarda un instant ce monde d'ennemis, ces capes flamboyantes au soleil, et s'élança sur Lucas Blanco, qui se trouvait le plus proche de lui.

Lucas se contenta de pirouetter sur le talon, avec une grâce et une tranquillité infinies; le taureau passa.

Les chulos poursuivis par lui gagnèrent la barrière. Le dernier pouvait sentir l'haleine de l'animal brûler ses épaules.

Arrivés à la barrière, ils s'envolèrent par dessus, s'envolèrent est le mot, car grâce à leurs grandes capes, bleues, roses et vertes, ils semblaient une troupe d'oiseaux aux ailes étendues.

Les cornes du taureau s'enfoncèrent dans la barrière et clouèrent le long des madriers la cape du dernier chulo, qui, en sautant de l'autre côté, la lui rejeta sur la tête.

Le taureau arracha ses cornes des planches et

resta un instant coiffé de la cape rose du chulo, sans pouvoir se débarrasser de cette cape, qui, pompant le sang que l'animal avait sur les épaules, se teignit de larges taches de pourpre.

L'animal piétinait sur l'extrémité de la cape, mais le centre du manteau était arrêté par ses cornes. Un instant, il tourna furieux sur lui-même, comme s'il devenait insensé, puis la cape vola en pièces, excepté un lambeau qui demeura, comme une banderole, fixé à la corne droite.

Lorsqu'il put y voir, il embrassa toute l'arène d'un rapide et sombre regard.

Au-dessus de la barrière reparaissaient toutes les têtes des chulos et des banderilleros fugitifs, prêts qu'ils étaient à sauter de nouveau dans le cirque dès que le taureau se serait éloigné.

Sur deux points parallèles, se tenaient Lucas Blanco et Cuchares, calmes tous deux, regardant tous deux.

Trois hommes tiraient le picador de dessous son cheval, et essayaient de le mettre sur pied. Le picador vacillait sur ses grosses jambes gar-

nies de fer. Il était pâle comme la mort, et une écume sanglante teignait ses lèvres.

Des deux chevaux, l'un était mort tout à fait, l'autre essayait de repousser la mort à coups de ruades.

Le troisième picador, le seul qui fût resté debout, se tenait sur son cheval, immobile comme une statue de bronze.

Après une investigation d'un instant, le taureau fut fixé.

Son œil s'arrêta sur le groupe qui emmenait le picador blessé.

Il gratta le sable, qu'il fit jaillir jusque sur les gradins avec ses pieds de devant, abaissa son nez au niveau du sillon qu'il venait de creuser, poussa un beuglement terrible et s'élança sur le groupe.

Les trois hommes qui emportaient le blessé l'abandonnèrent et coururent à la barrière.

Le picador, presque évanoui, mais ayant cependant encore la conscience du danger, fit deux pas, battit un instant l'air de ses mains, et tomba en essayant d'en faire un troisième.

Le taureau se dirigeait sur lui.

Mais sur sa route il rencontra un obstacle.

Le dernier picador s'était enfin ébranlé, et il était venu se placer entre l'animal furieux et son camarade blessé.

Le taureau fit plier sa lance comme un roseau et ne lui donna qu'un coup de corne en passant.

Le cheval, grièvement blessé, pivota sur ses pieds de derrière et emporta son maître à l'extrémité de l'arène.

Le taureau parut hésiter entre le cheval encore vivant et le picador qui semblait mort.

Il s'élança sur le cheval.

Puis, après l'avoir fouillé profondément, et avoir laissé dans une des nouvelles blessures qu'il venait de lui faire ce lambeau de cape dont nous avons parlé, il se retourna vers l'homme que Lucas Blanco aidait à se soulever sur un genou.

Le cirque éclatait en applaudissements, les bravo toro ne cessaient pas. Quelques voix, plus enthousiastes, l'appelaient joli garçon, cher taureau.

Il fondit sur Lucas Blanco et sur le picador. Lucas Blanco fit un pas de côté, étendit son manteau entre lui et le blessé; le taureau, trompé, s'élança sur la cape mouvante.

Je regardai nos compagnons; Boulanger était pâle; Alexandre était vert; Maquet, comme la nymphe Biblis, fondait littéralement en eau.

Si j'avais eu un miroir, madame, je vous dirais comment j'étais moi-même. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'étais si fort ému, que je n'éprouvais absolument rien de ce dégoût qui m'avait été promis, et que moi, qui me sauve quand je vois un cuisinier prêt à tuer une poule, je ne pouvais détacher mes yeux de ce taureau qui avait déjà à peu près tué trois chevaux et blessé un homme.

Il s'était arrêté sur lui-même, ne comprenant rien sans doute à la faiblesse de l'obstacle qu'on lui avait opposé, et il s'apprêtait à continuer la lutte.

Ce fut encore Lucas Blanco qui lui offrit le combat, ayant sa cape de taffetas bleu pour toute arme offensive et défensive.

Le taureau s'élança sur Lucas. Lucas fit une passe semblable à la première, et le taureau se retrouva à dix pas plus loin que lui.

Pendant ce temps, chulos et banderilleros étaient redescendus dans l'arène; les valets du cirque étaient revenus chercher le picador qui, appuyé sur eux, gagnait la barrière en marchant plus facilement.

Toute la quadrille entourait le taureau, agitant ses capes; mais le taureau n'avait de regards que pour Lucas Blanco. C'était une lutte entre lui et cet homme, dont aucune autre attaque ne pouvait le distraire.

Quand un taureau regarde un homme ainsi, il est bien rare que ce ne soit pas un homme mort.

— Vous allez voir, me dit Rocca en me posant la main sur le bras, vous allez voir.

— Arrière, Lucas! arrière! crièrent d'une seule voix tous les chulos et tous les banderilleros.

— Arrière, Lucas! cria Cuchares.

Lucas regarda dédaigneusement le taureau.



Le taureau vint droit à lui la tête basse.

Lucas lui posa la pointe du pied entre les deux cornes et lui sauta par-dessus la tête.

Alors ce ne furent plus des applaudissements, ce ne furent plus des cris, ce furent des rugissements.

— Bravo, Lucas! crièrent vingt mille voix.  
Viva Lucas! viva! viva!

Les hommes jetaient leurs chapeaux et leurs petacas dans l'arène, les femmes jetaient leurs bouquets et leurs éventails.

Lucas saluait en souriant, comme s'il eût joué avec un chevreau.

Nos compagnons, tout pâles, tout verts et tout ruisselants qu'ils étaient, applaudissaient et criaient comme les autres.

Mais ni ces cris, ni ces applaudissements furieux ne détournaient le taureau de son idée de vengeance. Au milieu de tous ces hommes, c'était Lucas que son regard suivait, et tous ces manteaux voltigeant à ses yeux ne pouvaient lui faire oublier ce manteau bleu céleste contre lequel il s'était deux fois inutilement heurté.

Il s'élança de nouveau contre Lucas, mais cette fois, en mesurant son élan de manière à ne pas le dépasser.

Lucas l'évita par une volte habile.

Mais l'animal n'était qu'à quatre pas de lui.

Il revint sans lui donner relâche.

Lucas lui jeta sa cape sur la tête et gagna la barrière à reculons.

Voilé un instant, le taureau laissa prendre à son adversaire une dizaine de pas d'avance; mais la cape éclata en lambeaux, et le taureau s'élança de nouveau sur son ennemi.

C'était une question d'agilité. Lucas arriverait-il à la barrière avant le taureau. Le taureau aurait-il rejoint Lucas avant qu'il n'eût atteint la barrière?

Lucas mit le pied sur un bouquet, le pied glissa sur les fleurs humides; il tomba.

Un grand cri retentit poussé par vingt mille voix, puis un profond silence lui succéda.

Il me passa comme un nuage devant les yeux; au milieu de ce nuage je vis un homme jeté à quinze pieds de haut.

Et, chose étrange, au milieu de cet éblouissement, tous les détails de la toilette du pauvre Lucas m'apparurent : sa petite veste bleue, brodée d'argent, son gilet rose à boutons ciselés, sa culotte blanche, toute passementée sur les coutures.

Il retomba. Le taureau l'attendait ; mais un autre adversaire attendait le taureau.

C'était le premier picador, remonté sur un cheval frais, et qui, rentré dans l'arène, fondit sur l'animal au moment où il abaissait ses cornes vers Lucas.

Le taureau, se sentant blessé, releva la tête ; et, comme s'il eût été sûr de retrouver Lucas où il le laissait, il fonça sur le picador.

A peine eut-il laissé Lucas derrière lui, que Lucas se releva, salua le public en riant. Par un miracle, les cornes avaient passé des deux côtés de son corps : c'était le front seul de l'animal qui l'avait lancé dans l'espace.

Par un autre miracle encore il était retombé sans se faire aucun mal.

Une immense rumeur de joie parcourut tout

le cirque, la respiration revenait à vingt mille personnes.

Maquet était presque évanoui. Alexandre ne valait guère mieux et demandait un verre d'eau.

On le lui apporta.

Il en but quelques gouttes, et le rendant aux trois quarts plein :

— Portez cela au Manzanarès, dit-il, cela lui fera plaisir.

En ce moment on entendit une grande rumeur ; les trompettes sonnèrent.

Pardon, madame, mais il y a deux heures inexorables : l'heure de la poste et l'heure de la mort. L'une me presse ; à vous jusqu'à l'autre.

## VIII

Madrid, 13 octobre.

Nous avons laissé, si j'ai bonne mémoire, madame, ce pauvre Lucas Blanco, miraculeusement vivant encore, saluant le public au milieu des applaudissements universels.

Nous avons laissé le taureau aux prises avec le picador venu à son secours.

Enfin, nous avons laissé les trompettes sonnant et annonçant quelque événement nouveau et imprévu.

Cet événement nouveau et imprévu, c'était l'arrivée de la reine mère.

La reine mère, cette gracieuse et belle femme

que vous avez vue à Paris, et qui semble la sœur aînée de sa fille, aime les courses de taureaux comme pourrait le faire une simple marquise; elle était parvenue à se dérober aux fêtes du jour, et elle accourait prendre une heure de ce fiévreux spectacle qui nous brûlait.

A peine les trompettes eurent-elles annoncé son arrivée, à peine eut-elle paru dans la pénombre de sa loge, que, comme par magie, tout le drame du cirque s'arrêta.

On laissa le picador, son cheval et le taureau se tirer d'affaire comme ils pourraient, et toute la quadrille alla se former en colonne en face du toril.

Cuchares, le Salamanchino et Lucas Blanco marchaient les premiers.

Derrière eux venaient les trois picadores. Le picador blessé, que nous avons cru mort, s'était fait remettre en selle sur un cheval neuf, et, n'eût été son extrême pâleur, on eût pu croire qu'il ne lui était rien arrivé. Celui qui occupait le taureau s'en était débarrassé et avait repris son rang.

Derrière les picadores venaient les quatre chulos , derrière les chulos les banderilleros , derrière eux les valets du cirque.

Seul , le cachetero n'était point du cortège.

Le taureau , acculé à la loge de l'ayuntamiento , regardait cette procession d'un air stupide.

Quant à la procession , elle ne s'inquiétait pas plus du taureau que s'il n'eût jamais existé.

Elle s'avança marchant au pas sur la mesure de la musique, et vint mettre un genou en terre devant la reine.

La reine laissa toute la quadrille pendant quelques secondes dans cette attitude , comme pour dire qu'elle acceptait son hommage ; puis elle lui fit signe de se relever.

Tous ceux qui la composaient se relevèrent et saluèrent.

Puis , sur un second signe , les rangs furent rompus et chacun rentra dans son rôle , les picadores abaissant leurs lances, les chulos secouant leurs manteaux , les banderilleros courant préparer leurs banderilles.

Pendant ce temps, le taureau, pour ne pas rester à rien faire sans doute, avait piqué sur un pauvre cheval que nous croyions mort et que lui avait senti vivant : il l'avait pris en dessous avec ses cornes, l'avait soulevé de terre et le promenait en le portant sur son cou.

Le cheval, par un dernier effort, redressait la tête et laissait échapper une dernière plainte, qui n'avait pas la force d'arriver au hennissement.

En voyant ses ennemis revenir à l'attaque, le taureau secoua le cheval comme il eût fait d'un panache ordinaire.

Le cheval tomba, puis, par un dernier élan d'agonie, se releva sur ses quatre pieds, et tout chancelant alla s'abattre près du toril.

Le taureau le regarda s'éloigner.

— Retenez bien ceci, me dit Roeca, et vous me direz après si je me connais ou non en tauromachie. A quelque endroit que soit frappé le taureau, s'il n'est pas tué roide, il ira mourir sur le cheval qui vient de tomber. Je vous l'ai dit, c'est un véritable collant.



Le taureau avait tué trois chevaux et en avait blessé deux. L'alguazil fit signe aux picadores de s'éloigner.

Les picadores gagnèrent l'extrémité du cirque située en face du toril, et s'appuyèrent tous trois à l'olivo, la tête tournée vers le milieu du cirque.

Les chulos firent jouer leurs capes.

Le taureau se remit en mouvement, et les fuites recommencèrent. Trois ou quatre fois le taureau poursuivit ses adversaires jusqu'à la barrière, et nous donna ce spectacle gracieux de ces hommes bondissant avec leur cape étendue au-dessus de leur tête.

Un banderillero entra tenant une banderille de chaque main; ses trois compagnons le suivaient armés comme lui.

Ce n'est point une chose commode que d'enfoncer des banderilles au taureau.

Il faut les lui planter à la fois dans l'épaule droite et dans l'épaule gauche; plus elles sont parallèlement plantées, mieux le tour est fait.

Les chulos dirigèrent le taureau vers le ban-

derillero : le banderillero lui enfonça les deux dards dans les deux épaules, et, en même temps, du ventre rebondi de chacun de ces dards sortit une volée de cinq ou six petits oiseaux, chardonnerets, linots, serins.

Quelques-unes de ces malheureuses petites bêtes, tout étourdies, ne purent prendre leur vol et s'en allèrent tomber sur le sable de l'arène.

Aussitôt, cinq ou six personnes s'élançèrent du couloir et les allèrent ramasser, au risque d'être éventrées par le taureau.

Mais celui-ci commençait à perdre visiblement la tête ; il n'avait plus dans sa poursuite cette volonté tenace qui rend l'animal si dangereux. Il fondait d'un chulo sur l'autre, donnant ses coups de corne comme le sanglier donne ses coups de butoir, mais se laissant distraire d'un ennemi par un autre ennemi.

Un second banderillero apparut.

A sa vue le taureau parut se calmer tout à coup, mais se calmer pour assurer sa vengeance. Sans doute il reconnut aux mains du

nouveau venu les instruments de douleur qu'il secouait à ses épaules ; car il fondit sur lui sans que rien pût le détourner ni l'arrêter. Le banderillero l'attendit ses flèches à la main. Mais une seule resta plantée dans l'épaule de l'animal. En même temps un léger cri se fit entendre : la manche rose du banderillero se teignit de pourpre, sa main se couvrit de sang, chacun de ses doigts ruissela. La corne venait de lui traverser le haut du bras.

Il gagna la barrière , sans permettre qu'on le soutint ; mais , au moment où il s'apprêtait à la franchir , il s'évanouit. Nous le vîmes passer dans le couloir la tête renversée et sans connaissance.

C'étaient assez de désastres pour un seul taureau, la trompette sonna la mort.

Aussitôt chacun s'écarta. La lice appartenait dès lors au torero.

Le torero était Cuchares.

Cuchares s'avança ; c'était un homme de trente-six à quarante ans , de taille ordinaire , maigre, grêle de peau et au teint basané ; c'est,

sinon un des toreros les plus habiles , les Espagnols lui préfèrent Montès et le Chiclanero , du moins un des plus hardis. Cuchares fait en face du taureau des choses merveilleuses d'audace , qui dénotent une connaissance approfondie du caractère de l'animal. Un jour qu'il luttait avec Montès , qui l'avait emporté sur lui , ne sachant plus que faire pour reconquérir une part de ces bravos que lui enlevait son heureux rival , il alla se mettre à genoux devant un taureau furieux.

Le taureau étonné le regarda deux ou trois secondes ; puis , comme effrayé d'une pareille hardiesse , il abandonna Cuchares pour poursuivre un chulo.

Cuchares s'avança donc ; il tenait à la main gauche son épée cachée par la muleta.

La muleta , madame , est une pièce de drap rouge emmanchée à un petit bâton : c'est le bouclier du torero.

Cuchares traversa tout le cirque , alla mettre un genou en terre devant la loge royale , et , levant son petit chapeau de la main droite , il

demanda à l'auguste spectatrice la permission de tuer le taureau.

La permission lui fut accordée d'un signe et avec un sourire.

Cuchares jeta son chapeau loin de lui avec un geste d'orgueil qui n'appartient qu'à l'homme qui va lutter avec la mort, et s'avança vers le taureau.

Toute la quadrille était à ses ordres et voltigeait autour de lui.

A partir de ce moment, rien ne se fait plus qu'à la volonté du torero. Il a choisi son lieu de combat, il sait d'avance l'endroit où il veut frapper le taureau; tout le monde va manœuvrer pour conduire le taureau à l'endroit désigné.

L'endroit désigné était au-dessous de la loge royale.

Mais les chulos mirent de la coquetterie à l'amener là, eux aussi étaient bien aises d'avoir leur triomphe. Ils firent faire un grand détour au taureau, le forcèrent de passer devant la loge de l'ayuntamiento, le ramenèrent au toril, et

de là à la place où Cuchares l'attendait, la muleta d'une main, l'épée de l'autre.

En passant près du cheval qu'il avait soulevé sur sa tête et qui cette fois était bien mort, il se détourna pour lui donner encore deux ou trois coups de corne.

— Voyez-vous ! voyez-vous ! me dit Rocca.

Lorsque Cuchares vit le taureau en face de lui, il fit un signe.

Tout le monde s'écarta.

L'homme et l'animal se trouvèrent en face l'un de l'autre.

L'homme avec sa petite épée mince, longue et affilée comme une aiguille.

L'animal avec sa force incommensurable, ses cornes terribles, son jarret plus rapide que celui du plus rapide cheval.

L'homme était bien peu de chose, en vérité, en face d'un pareil monstre.

Seulement, le rayon de l'intelligence jaillissait du regard de l'homme, tandis que le feu de la férocité brillait seul dans le regard du taureau.

Il était évident que tout l'avantage était à l'homme, et que, dans cette lutte inégale cependant, c'était le fort qui devait succomber, c'était le faible qui devait vaincre.

Cuchares fit flotter sa muleta aux yeux du taureau.

Le taureau fondit sur lui. Cuchares tourna sur le talon. La corne gauche de l'animal effleura sa poitrine.

C'était une passe magnifique; tout le cirque éclata en applaudissements.

Ces applaudissements semblèrent irriter le taureau; il revint sur Cuchares : cette fois, celui-ci l'attendit l'épée à la main.

Le choc fut terrible; on vit l'épée plier comme un cerceau, puis voler en l'air.

La pointe avait touché l'os de l'épaule; l'épée avait fait ressort, et, toute sifflante, avait échappé à la main du torero.

On fut sur le point de huer Cuchares, qu'une nouvelle volte non moins habile que la première déroba à son ennemi.

Les chulos s'avancèrent alors pour distraire

le taureau ; mais Cuchares , tout désarmé qu'il était, leur fit signe de rester en place.

En effet , il lui restait sa muleta.

Il se passa alors une chose merveilleuse , et qui indiquait chez l'homme cette profonde connaissance de l'animal , si nécessaire à celui qui le combat pendant cinq minutes avec ce simple drapeau de pourpre. Cuchares conduisit le taureau où il voulut, l'excitant à lui faire perdre jusqu'à l'instinct. Dix fois le taureau fondit sur lui , passant tantôt à sa droite , tantôt à sa gauche , l'effleurant chaque fois, ne le touchant jamais.

Enfin Cuchares , criblé d'applaudissements , ramassa son épée, l'essuya tranquillement, et se remit en garde.

Cette fois , la fine lame disparut , dans toute sa longueur , juste entre les deux épaules du taureau.

L'animal s'arrêta frémissant sur ses quatre pieds ; on sentait que sinon le fer , du moins le froid du fer avait pénétré jusqu'à son cœur.



La poignée seule apparaissait au-dessus de la nuque.

Cucharès ne s'inquiéta plus du taureau , et alla saluer la reine.

De son côté', le taureau se sentant blessé à mort regarda tout autour de lui , puis d'un trot déjà alourdi par l'agonie il se dirigea vers le cheval.

— Voyez-vous ! me dit Rocca , voyez-vous !

En effet , arrivé près du cadavre du cheval , le taureau tomba sur ses deux genoux , poussa un meuglement plaintif , abaissa le train de derrière comme il avait abaissé le train de devant , et se coucha , la tête seule soulevée encore.

Ce fut alors que le cachetero sortit du couloir , rampa jusqu'au taureau , leva son poignard , prit son temps et frappa.

La foudre n'eût pas été plus prompte. La tête retomba sans un seul frémissement : l'animal expira sans une seule plainte.

Aussitôt , la musique sonna la mort du taureau.

Au son de cette musique, une porte s'ouvrit, quatre mules traînant une espèce de palonnier entrèrent.

Ces mules disparaissaient sous de magnifiques aparejos tout resplendissants de bouffettes de soie, tout ruisselants de grelots.

On commença par attacher à leur palonnier, l'un après l'autre, les trois chevaux morts, qu'elles emportèrent avec la rapidité de l'éclair.

Puis vint le tour du taureau, qui disparut à son tour par la sortie de la chair morte.

La porte se referma derrière lui.

Quatre grandes lignes restaient sur le sable, toutes tachées de sang; c'étaient les lignes tracées par les chevaux et le taureau morts.

Çà et là dans le cirque, on voyait encore quelques autres taches rouges.

Quatre valets entrèrent, deux avec des râteaux, deux avec des paniers pleins de sable. En dix secondes, toutes ces traces de la première course eurent disparu.

Les picadores allèrent reprendre leur place à gauche du toril; les chulos et les banderille-

ros à droite. Lucas Blanco, qui succédait à Cuchares, se plaça un peu en arrière : la musique sonna l'entrée , la porte s'ouvrit et le second taureau parut.

Des grandes qualités de ce merveilleux spectacle, madame, c'est qu'il n'a jamais d'entr'actes ; la mort même d'un homme n'est qu'un accident ordinaire qui n'interrompt rien. Comme dans nos théâtres bien organisés , tous les rôles sont distribués en double et en triple.

Il en est des taureaux comme des hommes , madame , il y en a de lâches et de braves , de francs et de rusés , de persévérants et d'oublieux.

Le taureau qui entrait était noir comme le premier , il avait sept ans comme le premier , il venait des forêts de l'Alamine comme le premier. Aux yeux de tout le monde , c'était le frère du premier ; mais , malgré toutes ces ressemblances , il ne put tromper Rocca.

— Si vous avez une visite à faire , me dit-il , profitez de cette course-ci.

— Pourquoi ?

— Parce que le taureau est mauvais.

— A quoi voyez-vous cela ?

— Je le vois.

Madame, je me ferai dire ma bonne aventure par Rocca de Togores, et prenez garde s'il me prédit que vous m'aimerez un jour : il faudra que ce jour arrive, eussiez-vous juré qu'il ne viendra point.

Le taureau était mauvais.

Comme le premier, il courut sur les trois chevaux, mais à chaque élan la lance du picador suffit pour l'arrêter, ou plutôt pour l'éloigner. Repoussé trois fois, il continua son chemin en mugissant de douleur.

Tout le cirque éclata en huées et en sifflets.

Les spectateurs du cirque, madame, sont les spectateurs les plus impartiaux que je connaisse. Ils sifflent ou applaudissent également, selon leurs mérites, bêtes et gens, homme et taureau. Pas un beau coup de corne, pas un beau coup de lance, pas un beau coup d'épée ne passe inaperçu. On a vu douze mille spectateurs demander d'une seule voix la grâce d'un taureau qui

avait éventré neuf chevaux et tué un picador. La grâce fut accordée, et le taureau, chose presque inouïe, sortit vivant de l'arène.

Le nôtre n'était pas destiné à être sauvé d'une si glorieuse façon. Les picadores eurent beau l'aiguillonner, les banderilleros eurent beau lui enfoncer leurs banderilles, rien ne put le décider au combat.

C'est alors que le cri : perros ! perros ! retentit.

Perro veut dire *chien*, et par conséquent perros veut dire *les chiens*.

Quand un taureau ne se décide pas à attaquer, quand il ne s'irrite pas sous la douleur, quand il ne se conduit pas en brave taureau enfin, on demande, soit perros, soit fuego.

Cette fois on demandait les chiens. L'alguazil interrogea de l'œil la loge de la reine, et fit signe que les chiens étaient accordés.

Aussitôt ce signe fait et interprété, chacun s'éloigna du taureau. On eût dit que le pauvre animal avait la peste.

Il s'arrêta seul au milieu de l'arène, regardant

autour de lui et paraissant s'étonner de ce repos qui lui était accordé. Sans doute si quelque compartiment du système cérébral est chez le taureau destiné aux souvenirs , celui-ci se rappela les sauvages prairies où il avait été élevé , et il crut qu'on allait le reconduire au pied de ses montagnes rocheuses et aux lisières de ses sombres forêts.

S'il espérait cela, son illusion fut courte.

La porte s'ouvrit. Un homme , tenant un chien dans ses bras, entra ; un second suivit le premier, puis un troisième le second.

Enfin , six hommes entrèrent , armés chacun d'un terrible perro.

A la vue du taureau, les six dogues éclatèrent en aboiements ; les yeux leur sortirent de la tête , leurs bouches se fendirent jusqu'aux oreilles ; ils eussent dévoré leurs maîtres, si leurs maîtres ne les eussent point lâchés. Leurs maîtres, qui ne se souciaient pas de mourir comme Jézabel, lâchèrent leurs animaux qui fondirent sur le taureau.

Le taureau , à leur vue , avait deviné ce qui

allait se passer , et il avait été à reculons se coller à la barrière.

En une seconde, la meute aboyante eut franchi toute la largeur du cirque , et le combat commença.

Contre ces nouveaux antagonistes , le taureau retrouva toute sa vigueur ; on eût dit que le courage , qui l'avait abandonné dans sa lutte avec les hommes , lui revenait en face de ses ennemis naturels.

Quant aux chiens , ils étaient de bonne race, dogues et bouledogues ; l'un d'eux était bien certainement né à Londres : c'était le plus petit et le plus acharné de tous. Il me rappela ce pauvre Milord , d'italique mémoire , que vous avez connu , madame , et dont vous avez lu les merveilleuses aventures dans *le Spéronare* et dans *le Corricolo*.

Ce spectacle n'était pas nouveau pour moi , quoique l'un des acteurs ne fût pas le même. Souvent , dans nos belles forêts de Compiègne, de Villers-Cotterets ou d'Orléans, j'ai vu le sanglier acculé à quelque rocher ou à quelque

tronc d'arbre , tenant tête à toute une meute qui couvrait la terre à dix pas autour de lui, comme un tapis mouvant et bariolé. De temps en temps , un de ces hardis combattants , soulevé par le groin terrible , bondissait , lancé à dix ou douze pieds de hauteur , et , après avoir fait dans l'espace deux ou trois tours sur lui-même , retombait sanglant , éventré , les entrailles traînantes.

Il en était ainsi de ce nouveau combat ; un chien fut jeté dans l'arène au milieu des spectateurs ; un autre , lancé presque perpendiculairement , retomba sur la barrière , et se cassa les reins en retombant.

Les autres furent foulés aux pieds du taureau , mais se relevèrent. Deux le saisirent aux oreilles ; un autre , c'était le plus petit , lui fit une prise au museau ; le quatrième le tourna.

Tout à coup vaincu par une horrible douleur , le taureau poussa un meuglement terrible , puis il se mit à essayer de fuir cette douleur qui le suivait toujours croissante. Sa tête relevée semblait celle d'un animal informe , car les



trois chiens n'avaient pas lâché prise , pas plus que le quatrième ; et ces excroissances étranges semblaient ne faire qu'un avec lui. Deux fois il fit ainsi le tour de l'arène, puis essaya des écarts à droite et à gauche, rua, se roula, bondit ; tout fut inutile : les inflexibles mâchoires restèrent serrées, et le taureau s'arrêta vaincu, la tête basse et le devant du corps incliné sur ses deux genoux.

On cria : Bravo, perros ! comme on avait crié : Bravo, toro ! comme on avait crié : Bravo, Cu-chares !

Un des chulos s'avança avec une épée ; un taureau livré aux chiens n'est pas digne de l'épée du matador ni de la blessure entre les deux épaules. Ce sont les taureaux braves que l'on frappe en face , ce sont ceux qui essayent de tuer que l'on tue ; les autres on les assassine de côté, on les poignarde par derrière.

Le chulo s'avança vers le taureau et lui enfonça trois fois son épée dans le flanc avant qu'il tombât. La troisième fois , il toucha le cœur et le taureau se coucha.

Ce fut alors au cachetero de faire son devoir.

Il s'approcha à son tour et le fit.

Il fallut que les maîtres vinsent détacher leurs chiens de l'animal expiré. Ils le tenaient encore.

Vous savez , madame , comment se fait cette opération et par quel moyen homœopathique on force les bouledogues à desserrer la mâchoire.

Rien de plus simple ; on leur mord la queue.

Un jour, je faillis être porté en triomphe. Je passais en cabriolet dans la rue Sainte-Anne. Mon cabriolet fut arrêté par un rassemblement immense. Une vieille marquise se promenait suivie d'un chien lion et d'un domestique , quand tout à coup un bouledogue de petite taille, mais à mâchoire de fer , s'était élancé sur le malheureux chien lion , et lui avait fait une prise dans la partie charnue de l'arrière-train. Le chien lion hurlait, la marquise criait, le domestique jurait, et , il faut le dire , madame , à la honte des habitants de la rue Sainte-Anne , le public riait.

Quelques âmes plus compatissantes essayaient

de détacher les deux animaux, mais sans résultat aucun, ce qui désespérait la marquise.

Je résolus de jouer le rôle du dieu antique, mon cabriolet remplaçant la machine. Je m'appuyai sur le tablier ouvert, et, m'emparant de la situation :

— Apportez-moi ces deux animaux, dis-je.

— Ah ! monsieur, sauvez mon chien ! s'écria la marquise les mains jointes.

— Madame, répondis-je modestement, je ferai ce que je pourrai.

On m'apporta la grappe. Comme je ne connaissais aucunement le bouledogue, et que je n'étais point par conséquent en familiarité avec lui, je lui enveloppai la queue avec mon mouchoir, et, par-dessus mon mouchoir, je mordis un coup sec.

Le chien lion se détacha comme un fruit mûr, tomba à terre et courut à sa maîtresse ; tandis que le bouledogue à son tour, se tordant sous la douleur, essayait, les yeux sanglants et la gueule béante, d'accrocher une partie quelconque de ma personne.

Mais je savais mon métier de détacheur de bouledogue , Milord me l'avait appris. Je jetai mon animal à dix pieds de moi, et dis tout haut :

— L'Institut!

— Ah bien ! dit une vieille femme , ce n'est point miracle qu'il soit si savant ce monsieur , il est académicien.

Trois jours après , madame , la vieille marquise , qui avait découvert ma vraie profession et ma véritable adresse , me faisait offrir son cœur et sa main. Si je l'avais épousée, je serais veuf aujourd'hui , et j'aurais cent cinquante mille francs de rente.

Avis aux jeunes gens à marier.

Permettez que je vous quitte , madame , sur cette moralité. Les combats de taureaux sont un spectacle dont on ne se lasse pas quand on les voit, puisque huit jours de suite j'ai vu tous les combats de taureaux qui se sont livrés à Madrid. Mais voir et entendre n'est pas la même chose, et j'ai peur que mon récit ne soit déjà bien long.

D'autant plus que je serai forcé de revenir

sur ce sujet , les courses royales se faisant ,  
comme j'ai eu l'honneur de vous le dire , dans  
des conditions toutes différentes des courses  
ordinaires.

## IX

Madrid, 12 octobre au soir.

Décidément, madame, Madrid est la ville des miracles. Je ne sais pas si Madrid a toujours de pareilles illuminations, de pareils ballets, de pareilles femmes ; mais ce que je sais, c'est qu'il me prend de terribles envies, maintenant que, grâce aux précautions prises, mon existence matérielle est assurée, de me faire naturaliser Espagnol et d'élire domicile à Madrid.

Qui n'a pas vu le Prado illuminé hier soir, ne se doute pas de ce que c'est qu'une illumi-

nation ; qui n'a pas vu à la lueur de ces illuminations passer les vingt charmantes femmes dont je pourrais vous dire les noms, ne se doute pas de ce que c'est qu'une réunion de fées ; qui n'est pas entré au théâtre du Cirque et n'a pas vu danser le jaleo de Xérès à la Guy Stephen, ne se doute pas de ce que c'est que la danse.

Je pourrais ajouter : qui n'a pas vu combattre Romero, ne se doute pas de ce que c'est que le courage ; mais je reviendrai sur ce dernier chapitre, tandis qu'au contraire je vais épuiser les trois premiers.

Hier, madame, en quittant le palais, je me fis conduire au Prado.

Sa longue avenue, pareille à celle des Champs-Élysées, était en flammes ; seulement ces flammes, au lieu de figurer les festons traditionnels et les accolades officielles du 1<sup>er</sup> mai et du 29 juillet, jaillissaient sous toutes les couleurs et affectaient toutes les formes, cathédrales, fleurs, châteaux gothiques, palais moresques, guirlandes, étoiles, soleils ; on eût dit que notre système planétaire tout entier s'était

groupé pour donner une fête à notre pauvre globe. Je n'ai rien vu de pareil, excepté la fête de la luminara de Pise.

Je ne sais pas si l'on ne m'a pas dit que ces illuminations coûtaient cent mille francs par jour : cela ne m'étonnerait point.

Puis, voyez-vous, madame, dans le même carré long qu'enferment ces illuminations, il passe tant d'admirables créatures à pied dans les allées latérales, tant de merveilleuses beautés en voiture, que— c'est l'unique moyen de rendre ma pensée — que ce sont les femmes laides qu'on remarque et qu'on regarde à Madrid. Quant aux autres, ma foi, il y a trop de besogne, et l'on y renonce.

Après nous être promenés deux heures, au milieu de ces feux croisés d'illuminations et de regards, nous entrâmes au théâtre du Cirque. C'était juste le moment du *baile nacional*, la principale danseuse était en scène. Cette principale danseuse est Française et s'appelle, je crois vous l'avoir déjà dit, madame Guy Stephen.

Il faut vous dire, madame, qu'il existe entre



nous autres artistes une sorte de franc-maçonnerie européenne, à l'aide de laquelle nous nous entretenons sans nous être jamais vus. Ainsi, par exemple, si j'entre à Paris dans un théâtre où jouent Frédérick Lemaître, Déjazet ou Bouffé, je n'ai qu'à faire dire à chacun d'eux que je suis là, ou leur faire signe moi-même que j'y suis, et à l'instant même Déjazet, Bouffé ou Frédérick Lemaître, fussent-ils mal disposés ce jour-là, oublieront à l'instant même leur mauvaise disposition, joueront pour moi, et joueront mieux qu'ils n'ont jamais joué, peut-être. C'est ce qui fait que le public ne comprend rien parfois à un rôle commencé avec une certaine langueur, et qui tout à coup se relève, grandit, grâce à une énergie et un talent que les premières scènes eussent pu lui faire croire momentanément éteints chez l'acteur.

C'est ce que j'ai essayé de peindre dans la scène du quatrième acte de *Kean*, quand l'acteur explique ou plutôt essaye d'expliquer au prince de Galles la nature de ses relations avec la comtesse de Kœfeld.

Bref, madame , cela existe chez nous. Or, retrouvant une de mes compatriotes à l'étranger, je pensai que cela pouvait exister aussi à l'étranger.

Je fis donc dire à madame Guy Stephen que j'étais venu pour avoir l'honneur de la voir, et que je la priais de danser pour moi.

Aussi, madame Guy Stephen, en me voyant entrer à la fin du spectacle et me placer au milieu de l'orchestre, se douta-t-elle que j'étais ce frère en art qui venait réclamer ses droits.

Un signe que je lui fis de la tête lui indiqua qu'elle ne se trompait point. Elle me répondit par un autre signe, invisible pour tout le monde, perceptible pour moi seul.

Nous nous assîmes.

Le jaleo de Xérès commença.

Vous croyez connaître les danses espagnoles, madame; les spectateurs du théâtre du Cirque croyaient comme vous, et avec quelques droits de plus encore peut-être, les connaître aussi. Eh bien, vous vous trompez, madame. Eh bien, madame, ils se trompaient.

Aux premières mesures, aux premiers pas de l'artiste bien-aimée, un silence profond se fit dans la salle. C'était évidemment le silence de l'étonnement. Jamais madame Stephen n'avait attaqué si hardiment cette admirable danse, où tout est réuni, fierté et langueur, dédain et amour, désir et volupté; un frémissement universel succéda à ce silence, puis toute la salle éclata en bravos. C'était la première fois que, cédant à l'élan de son inspiration, madame Guy Stephen avait accentué le pas de manière à lui donner toute la valeur du poème amoureux qu'il présente.

Trois fois on lui fit recommencer ce fameux jaleo, trois fois le succès alla jusqu'au triomphe, les bravos jusqu'à l'enthousiasme, les applaudissements jusqu'à la frénésie.

Je crois que j'avais d'un seul coup rendu à Madrid l'hospitalité que Madrid m'avait si grandement donnée.

Après le spectacle, je montai dans la loge de madame Guy Stephen. Nous ne nous étions jamais vus, nous ne nous étions jamais parlé.

— Eh bien, me dit-elle en me tendant la main, êtes-vous content ?

Vous voyez bien, madame, que nous nous étions parfaitement compris.

C'est quelque chose, n'est-ce pas, que cette fraternité artistique qui arrive tout simplement et tout naturellement à un but que ne peuvent atteindre ni le pouvoir d'un roi, ni la richesse d'un banquier, ni l'influence d'un journal.

En rentrant à la casa Monnier, je trouvai une lettre de d'Ossuna ; il m'invitait à déjeuner le lendemain avec son cavalier en place.

Le moment est venu, madame, de vous dire ce que c'est qu'un cavalier en place, *caballero rejoneador*.

Je vous ai dit que les courses royales présentaient des circonstances particulières qui n'existaient que pour elles et à cause d'elles.

Ces circonstances, les voici :

Dans les courses royales, dans celles du moins qui ont lieu à propos de la naissance des infants ou des mariages des rois ou des reines, les fonctions de matador ne sont point remplies

par des toreros de profession, mais par de pauvres gentilshommes de noblesse bien reconnue; pour ceux qui survivent à ces courses, et leur chance d'y succomber est d'autant plus grande qu'ils apportent dans leur lutte contre le taureau toute l'infériorité de l'ignorance, des places d'écuyer sont créées au palais, qui assurent à leurs titulaires une existence honorable. Ces places d'écuyer rapportent ordinairement quinze cents francs d'appointements par année, et quinze cents francs d'appointements à Madrid sont presque une fortune.

Maintenant, voici les différences introduites dans le combat.

Tant que la lutte a lieu entre les cavaliers en place et le taureau, les picadores sont supprimés.

Au lieu d'attendre le taureau à pied et avec l'épée, les cavaliers en place l'attaquent à cheval et avec le javelot.

Au lieu de monter de malheureux chevaux destinés à l'équarrisseur et qu'on abattrait le lendemain si les taureaux ne les tuaient pas la

veille, ils montent d'excellents chevaux andalous, tirés des écuries de la reine ; ce qui, au lieu d'être un avantage, comme on pourrait le croire d'abord, devient un désavantage, en ce que le cavalier doit lutter à la fois contre la colère du taureau et la terreur de son cheval ; que cette lutte est d'autant plus terrible à l'endroit du cheval que le cheval est plus vigoureux.

Chez les picadores ordinaires, au contraire, le cheval n'est qu'un bouclier, une espèce de matelas vivant où s'amortissent les coups de corne, et que son cavalier abandonne comme il le veut, et quand il le veut, à la fureur du taureau.

Aussi les accidents qui arrivent aux cavaliers en place arrivent-ils plus souvent du fait de leur cheval que du fait du taureau.

Ces cavaliers en place choisissent des parrains parmi les chefs des plus illustres maisons de la ville. Ces parrains, pour répondre à l'honneur du choix, font habiller leurs filleuls et se chargent des autres frais auxquels ils peuvent être entraînés.

Le costume adopté est celui des gentilshommes du temps de Philippe IV.

Chacun est habillé aux couleurs du patron qu'il a choisi.

Comme le parrain ne peut descendre dans l'arène avec son filleul, il se fait représenter lui-même par un torero en réputation qui a pour mission, lui qui connaît le taureau, de l'attirer à la portée de la lance du cavalier en place, ou de l'éloigner de ce même cavalier quand il fond sur lui.

Il y avait quatre cavaliers en place devant combattre le lendemain.

Ils avaient choisi pour leurs parrains :

Le premier, le duc d'Ossuna ;

Le deuxième, le duc d'Albe ;

Le troisième, le duc de Médina-Cœli ;

Le quatrième, le duc d'Abrantès.

Les toreros qui les assistaient étaient :

Francisco Montès,

Posc Redondo (le Chiclanero),

Francesco Arjona Guillen (Cuchares),

Et Juan Lucas Blanco.

D'Ossuna m'invitait donc à déjeuner avec son cavalier en place et avec Montès, son ange gardien.

Montès, madame, je n'ai pas besoin de vous le dire, Montès est le roi des toreros ; Montès ne se dérange que sur l'invitation d'un roi, d'un prince ou d'une ville ; Montès a mille francs par course qu'il donne ; Montès enfin est millionnaire.

Vous comprenez, madame, qu'on n'arrive pas à une si haute position sans un mérite bien reconnu : s'il y a des renommées pour ou contre lesquelles l'intrigue soit impuissante, c'est certainement celle des toreros ; tous ses degrés, le torero les gagne à la pointe de son épée, en face du peuple, sous l'œil de Dieu. C'est un général qui compte par batailles gagnées ; or Montès a gagné cinq mille batailles, puisque Montès a tué cinq mille taureaux.

Il n'y avait point de danger que je manquasse l'occasion qui m'était si gracieusement offerte par d'Ossuna, de déjeuner avec le pauvre cavalier en place et de me rencontrer avec le brave Montès.



D'Ossuna était en outre chargé de la part d'un de ses amis, grand amateur de tauromachie, d'offrir à Montès une magnifique épée de combat, forgée à Tolède.

Les courses royales devaient commencer à midi. M. Bresson avait eu, comme je vous l'ai dit, l'obligeance d'envoyer des billets à toute la colonie française ; les billets étaient fort courus et valaient jusqu'à cent francs. Mais j'avais fait don de mon billet à M. Monnier, notre excellent hôte, d'Ossuna m'ayant offert une place à son balcon.

Ce balcon, madame, est un des plus beaux de la place Mayor. Ce balcon, c'est une concession faite par Philippe IV, je crois, à un des aïeux du duc pour service personnel rendu au roi, et tant qu'il existera un d'Ossuna, ce d'Ossuna, quel que soit le propriétaire de la maison, aura le droit d'user de ce balcon, pour lui, sa famille et ses amis, pendant la durée de toutes les fêtes royales qui ont et auront lieu sur la place Mayor.

De son côté, le propriétaire de la maison a le droit de dresser des gradins en face de ces fenê-

tres , pourvu que ces gradins ne gênent point le passage qui conduit au balcon , et de regarder à l'intérieur de ses chambres par-dessus la tête d'Ossuna , de sa famille et de ses amis.

A dix heures , j'étais chez d'Ossuna.

J'y trouvai le cavalier en place seulement : encore mal guéri d'un coup de corne qu'il avait reçu dans la cuisse , trois mois auparavant , Montès n'avait pas pu venir ; il réservait toutes ses forces pour protéger son filleul. Ce filleul était un pauvre garçon de vingt-deux à vingt-trois ans , qui , lassé de voir sa mère et sa sœur dans la misère sans que tous ses efforts fussent parvenus à les en tirer , s'était décidé à risquer sa vie pour leur assurer une existence.

Le déjeuner était servi : nous étions six ou huit seulement à table, d'Ossuna avait son filleul à sa gauche. Ce dernier , sous son costume du temps de Philippe IV , qu'il portait d'une façon assez grotesque , était fort pâle , fort préoccupé et mangea à peine ; c'était pour le pauvre diable le dernier repas , le repas libre des chrétiens qu'on menait au cirque.

La chose était d'autant plus grave , qu'il n'était familiarisé avec aucun des exercices qui eussent pu diminuer pour lui le danger. Pour la première fois de sa vie il allait monter à cheval et n'avait jamais touché une arme.

Je n'ai de ma vie vu chose si triste que ce déjeuner. En face de cet homme qui semblait voir la mort assise à la même table que nous , personne n'osa plaisanter ni rire.

De temps en temps , on voyait passer sur ses lèvres des frissons nerveux que ne pouvaient calmer les encouragements que nous lui donnions. Si jamais combattant mérita la palme du martyr , c'est celui-là.

A onze heures et demie , nous nous levâmes de table , le cavalier en place l'avait quittée un quart d'heure avant nous ; mais son absence ne nous avait pas faits plus gais. Nous comprenions si bien que toute lutte était impossible entre ce pauvre enfant démoralisé et les taureaux qu'il allait combattre , que nous ne voyions en lui rien autre chose qu'une victime.

D'Ossuna l'avait suivi dans la chambre voi-

sine : j'ai su depuis que c'était pour lui offrir, s'il se retirait et s'il renonçait par conséquent à sa pension, une somme presque égale à celle que sa retraite lui ferait perdre ; mais il refusa, se contentant de lui recommander sa mère et sa sœur, au cas où il lui arriverait quelque accident mortel.

Nous partîmes pour la place Mayor. Dix minutes après, nous étions installés au plus beau balcon de la place : décidément Sa Majesté Philippe IV faisait bien les choses.

La place Mayor, comme l'indique son nom, madame, est la plus grande de Madrid, et comme lorsque Philippe II bâtit Madrid l'espace ne manquait point, la place Mayor est immense. Depuis un mois on avait commencé les préparatifs ; ces préparatifs consistaient à la dépaver, à y semer du sable au lieu des pierres, à dresser les barrières tout à l'entour, à établir des entrées pour les chevaux et les taureaux vivants, et des sorties pour les taureaux et les chevaux morts, et à dresser les gradins.

Ces gradins atteignaient seulement le premier étage des maisons.

A commencer de ce premier étage, les fenêtres servaient de loges.

Nous nous trouvions placés au milieu d'une des quatre façades de la place, ayant la loge royale à notre gauche.

Au-dessous de la loge royale, qui est adossée à la calle San Geronimo, formant une ouverture du cirque qui pouvait bien avoir trente pas de large, était une compagnie de hallebardiers. Ces hallebardiers devaient, en toute circonstance, demeurer aussi immobiles que le mur qu'ils représentaient; si le taureau les chargeait, ils devaient arrêter le taureau en lui présentant leurs hallebardes; si, dans la lutte, ils tuaient le taureau, le taureau était pour eux.

En face d'eux, à cheval sur des chevaux noirs, tout vêtus de noir eux-mêmes, se tenaient six alguazils dans leur ancien costume; ces six alguazils, qui n'ont d'autre arme qu'une épée au côté et une cravache à la main, semblaient être placés là pour donner au peuple la comédie à côté de la tragédie. En effet, le taureau, qui ne comprend rien à ces six hommes à cravache et

en habit noir , et qui d'ailleurs a peut-être lui-même quelque chose contre les alguazils, prend un malin plaisir à s'adresser particulièrement à eux ; de là , des courses , des voltes qui font pâmer d'aise le bon peuple de Madrid.

La place offrait un coup d'œil unique , avec ses gradins , ses balcons , ses fenêtres , ses toits chargés de spectateurs ; un ou deux clochers s'élançaient , dominant la place ; à chaque aspérité de ces clochers était suspendu un homme ou un enfant.

Plus de cent mille personnes étaient vues et pouvaient voir.

Imaginez-vous les trois rangs de balcons de la place tapissés de tentures rouges ou jaunes , les rouges bordées d'une large bande d'or , les jaunes bordées d'une bande d'argent.

Imaginez-vous cette variété de couleurs qui fait le charme des vêtements espagnols.

Imaginez-vous ce mouvement perpétuel de cent mille personnes qui cherchent à empiéter sur la place de leurs voisins ; imaginez-vous les rumeurs que produisent ces cent mille voix , et

votre imagination, si riche qu'elle soit, madame, restera encore au-dessous de la réalité.

Parmi ces cent mille voix, plus de la moitié s'entretenaient d'une seule chose ou plutôt d'un seul homme.

Cet homme, c'était Romero.

Au nombre des cavaliers en place, madame, s'était présenté un jeune homme à qui ses opinions politiques, disait-on, avaient fait perdre son grade d'officier aux gardes de la reine. Ce jeune homme, dont on connaissait la bravoure, prétendait être victime d'une calomnie, et, en se présentant pour combattre le taureau, avait déclaré qu'il se ferait tuer, ou qu'il reconquerrait mieux que la place qu'il avait perdue.

On le savait homme à tenir sa parole; aussi tout le monde parlait-il de Romero; les trois autres cavaliers en place étaient repoussés dans l'ombre. Ils s'appelaient :

Don Federigo Varela y Ulloa,

Don Romano Fernandez,

Don José Cabanos.

En outre, il y avait un remplaçant surnuméraire nommé don Bernardo Osorco de la Torre.

Don Federigo était patronné par le duc d'Osuna ;

Don Romano par le comte d'Altamira ;

Don José par le duc de Médina-Cœli ;

Et Romero par le duc d'Albe.

Sur ces entrefaites, la reine entra accompagnée du roi, du duc et de la duchesse de Montpensier. C'était la première fois qu'elle paraissait en public. Le cirque tout entier se leva et éclata en applaudissements.

M. le duc d'Aumale et la reine mère venaient après eux.

A peine les augustes spectateurs eurent-ils pris place, que les fanfares retentirent, qu'une des portes s'ouvrit et que par cette porte entrèrent les cavaliers en place, accompagnés de leurs parrains.

Chaque cavalier était avec son parrain dans une voiture de gala aux splendides dorures. Les quatre chevaux qui conduisaient chaque voiture



étaient empanachés aux coulcurs de leurs maîtres.

Ces voitures firent le tour du cirque, vinrent défilér devant la loge de la reine, et sortirent par une porte opposée à celle qui leur avait donné entrée.

Presque aussitôt toute la quadrille des chulos, des banderilleros et des toreros se mit en marche et vint, comme la veille, s'agenouiller en face du balcon de la reine.

Comme ils se relevaient, la porte s'ouvrit et l'on amena deux chevaux tout caparaçonnés.

Deux cavaliers en place les suivaient à pied.

Ces deux cavaliers étaient le même don Federigo, avec lequel j'avais déjeuné le matin, et don Romano, le filleul du comte d'Altamira.

Les fanfares sonnèrent ; les cavaliers se mirent en selle.

A peine eut-il senti le poids de son cavalier sur ses épaules, que le cheval de don Federigo se cabra. Celui-ci, au lieu de rendre la main, tira la bride à lui, le cheval se renversa en arrière ; tous deux roulèrent sur le sable.

C'était un méchant début. Bailly, sortant de la Conciergerie pour aller à l'échafaud, heurta une pierre.

— Triste présage, dit-il en souriant. Un Romain serait rentré chez lui.

Je crois que don Federigo eût bien voulu faire en ce moment comme eût fait le Romain.

Cependant on le remit en selle ; il était tombé, sinon adroitement, du moins heureusement.

L'autre cavalier se tenait tant bien que mal sur ses arçons ; il me parut que c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans déjà ; on voyait néanmoins qu'il était un peu plus fort en équitation que son compagnon.

Le pauvre don Federigo se laissa conduire où l'on voulut ; l'autre gagna sa place au petit trot.

On leur mit à chacun un javelot à la main.

Ce javelot, long de six pieds à peu près, était terminé par un fer de lance très-aigu ; le bois dont il était façonné était du bois blanc très-fragile ; il devait casser à chaque coup que le cavalier portait, et ainsi le fer et le fragment de la lance restaient dans le corps du taureau.

Ce javelot me parut un grand embarras de plus pour le pauvre don Federigo.

On sonna l'entrée.

J'avoue que cette seconde fois mon émotion était plus grande encore que la première. Ce n'était pas à un combat que j'assistais, c'était à un supplice.

La porte s'ouvrit ; le taureau entra.

C'était un taureau rouge, aux cornes aiguës et recourbées ; il franchit le tiers de la lice en courant, puis s'arrêta, pliant sur ses genoux.

En une seconde, son regard sanglant eut embrassé toute l'arène. Il leva la tête comme pour regarder tout ce monde de spectateurs étagé devant lui, depuis les derniers degrés du cirque jusqu'aux flèches les plus aiguës des clochers.

Puis, après un moment d'hésitation, sa résolution parut fixée ; son œil s'arrêta sur les malheureux alguazils, que l'on put voir pâlir sous leur large chapeau ; et, avec un mugissement terrible, il s'élança.

Jamais balle lancée au milieu d'une volée

de corbeaux ne produisit semblable effet. Les six hommes noirs s'éparpillèrent dans la lice, au grand galop de leurs chevaux. L'un d'eux, perdant les arçons, se retint des deux mains à sa selle; le vent emporta son chapeau, que le taureau foula aux pieds, au milieu des rires, des huées et des sifflets de la multitude.

Montès prit alors le cheval du pauvre Federigo par la bride et le conduisit vers le taureau; à quatre pas du taureau, il lâcha le cheval.

Le moment était propice; le taureau, tout à sa colère, ne faisait pas attention à ce qui se passait autour de lui.

Federigo était brave en réalité; la confiance seule lui manquait; il poussa son cheval vers l'animal, leva la main et lui enfonça son javelot dans le côté.

Le javelot se brisa.

Il y a peut-être quelque chose de plus beau que l'instinct du courage, c'est la puissance de la volonté. Quelques organisations supérieures, qui comprirent ce qu'il avait fallu de volonté au

pauvre Federigo pour faire ce qu'il venait de faire, applaudirent et entraînent une partie du cirque.

Le taureau resta un instant étourdi de l'attaque; puis, avant que son adversaire eût eu le temps de se retirer, il fondit sur lui.

Tout le monde crut le pauvre Federigo mort.

Il l'était en effet, si Montès, avec une agilité et un courage admirables, n'eût passé sous le cou du cheval, et ne se fût placé entre son filleul et le taureau, sa cape rose à la main.

Le taureau se laissa prendre à cette cape rose qui éblouissait ses yeux, et fondit sur Montès.

Alors nous eûmes un spectacle merveilleux : celui de Montès capant le taureau.

Je voudrais pouvoir vous expliquer, madame, ce que c'est que caper le taureau; mais c'est chose difficile à faire comprendre à qui n'a pas vu.

Imaginez-vous, madame, un homme sans autre arme qu'un manteau de soie, jouant avec

un animal furieux, le faisant passer à sa droite, le faisant passer à sa gauche, tout cela sans bouger d'un pas lui-même, et voyant à chaque passade du taureau la corne effleurer les vanequilles d'argent de son gilet. C'est à n'y rien comprendre, c'est à croire à un charme, à un amulette, à un talisman.

Pendant que Montès capait le taureau, on armait don Federigo d'une autre lance, et le second cavalier, conduit également par son parrain, venait lui briser la sienne dans le cou.

Même chose arriva que pour Federigo. Le taureau se lança sur le cavalier, mais son parrain, moins alerte ou moins courageux que Montès, ne put détourner l'animal. Sa tête s'engagea sous le poitrail de son ennemi, et nous vîmes s'y enfoncer une de ses cornes jusqu'au front.

Le cheval blessé se cabra, battit le dos de l'animal avec son sabot de fer et se renversa en arrière, broyant son cavalier entre la terre et lui, et lui enfonçant la poitrine avec le pommeau de la selle.

Un cri commencé par le malheureux fut étouffé par l'horrible compression.

Le cheval se releva, paralysé d'une jambe et perdant son sang à gros bouillons.

Mais le cavalier demeura à terre, il était évanoui.

Le taureau allait revenir sur lui, quand don Federigo lui enfonça une seconde lance au défaut de l'épaule. L'animal se retourna, mais cette fois encore ce fut Montès qui le reçut.

Pendant ce temps, quatre hommes relevaient le cavalier en place et l'emportaient.

Pour la seconde fois, Montès capait le taureau.

Tout à coup une grande rumeur se fit entendre.

A la place du cavalier que l'on emportait, venait d'entrer un autre cavalier.

Celui-là, c'était Romero.

Tous les yeux se détournèrent de don Federigo, du cavalier évanoui et même de Montès, pour se porter sur Romero.

C'était un beau jeune homme de vingt-

cinq à vingt-six ans, vêtu de velours vert et portant admirablement ce beau costume du temps de Philippe IV, qui pour les autres semblaient un déguisement.

Il avait le teint pâle, mais de cette belle pâleur mate qui fait la beauté des hommes; ses cheveux noirs étaient coupés très-courts, de petites moustaches noires dessinaient sa bouche fine et crispée.

On lui amena un cheval sur lequel il sauta légèrement. Après quoi, il alla droit au balcon, salua la reine et les princes, lança son cheval dans le cirque, et lui fit faire deux ou trois voltes et deux ou trois changements de pied, sans s'inquiéter davantage du taureau que s'il n'existait pas.

Puis se penchant vers le Chiclanero, il s'en tretint quelques secondes avec lui, prit une lance des mains d'un garçon du cirque, et piqua vers l'animal.

Mais cette fois encore, en cavalier consommé, ce ne fut point pour l'attaquer tout d'abord que Romero s'approcha du taureau, ce fut



pour habituer son cheval à sa vue et à son odeur.

Deux ou trois fois il tourna autour de lui, maintenant les écarts de sa monture, pareil au gerfaut qui va fondre sur sa proie.

Le taureau le regardait de son air féroce et stupide ; on eût dit qu'il comprenait que cette fois seulement il se trouvait en face d'un véritable ennemi.

Enfin, Romero s'arrêta juste en face de lui comme eût fait un picador de profession.

Le taureau le chargea.

Romero l'attendit et lui enfonça d'un pied sa lance entre les deux épaules ; puis faisant volter légèrement son cheval, il fit un demi-cercle dans le cirque, pour aller chercher une autre lance.

Le taureau fit dix pas pour le poursuivre, tomba sur un genou, se releva par un effort, retomba sur les deux genoux, laissa aller son corps de toute sa longueur dans l'arène, gardant seulement la tête soulevée encore.

Romero tenait déjà une autre lance et s'apprêtait à un nouveau combat.

Mais l'animal s'avouait vaincu. Son œil n'exprimait plus qu'une douleur sombre et mortelle ; sa tête s'inclina deux fois jusqu'à toucher le sable, se releva deux fois, et retomba enfin une troisième pour ne plus se relever.

Les cent mille spectateurs étaient étourdis de ce qu'ils venaient de voir ; un torero ne s'y serait pas pris avec plus de grâce et ne s'en serait pas tiré avec plus d'adresse ; il fallut un instant à cette foule pour revenir de son étonnement.

Mais lorsqu'elle en fut revenue, elle applaudit avec frénésie.

Romero salua avec une expression de raillerie hautaine qui semblait dire :

— Oh ! vous êtes biens bons, messieurs ; attendez, attendez.

Aussi lui vîmes-nous faire tous ses apprêts avec la tranquillité d'un duelliste raffiné.

Un second taureau était entré dans l'arène.

Romero prit délicatement l'épée de la main droite, en appuya le pommeau au creux de la main, et de sa main gauche présenta la muleta au taureau.

Le taureau, un instant indécis, fondit enfin sur lui.

Un éclair brilla qui s'éteignit aussitôt.

L'épée était entrée juste entre les deux épaules et avait disparu jusqu'à la garde.

Le taureau tomba sur les deux genoux comme pour rendre hommage à son vainqueur.

Cinq minutes après, l'arène, toute frémissante d'applaudissements, était vide.

Le troisième taureau entra.

Romero restait seul. Des trois cavaliers, on avait emporté le premier évanoui, le second était sorti courbé en deux et s'appuyant aux bras des valets du cirque, le troisième avait le genou luxé.

Comme le dernier Horace, Romero seul était sans blessure.

Le troisième taureau était noir, sans une seule tache blanche.

Comme s'il avait le mot, il fondit sur les alguazils.

Les alguazils se dispersèrent dans le cirque,

pour venir se reformer un instant après en face du balcon de la reine.

Le taureau était resté immobile au milieu du cirque, en voyant cette barrière qu'il croyait solide s'ouvrir devant lui.

Mais derrière cette barrière il y avait un homme, un homme à qui les deux combats précédents avaient donné une idée de sa force et de son adresse ; un homme qui, comme toutes les natures puissantes, prenait goût au danger et s'enivrait aux applaudissements : cet homme, c'était Romero.

Il fondit sur le taureau de toute la vitesse de son cheval, et en passant près de lui, lui brisa une lance dans le flanc gauche.

Puis saisissant une nouvelle lance aux mains d'un valet du cirque, il repassa du côté opposé et la lui brisa dans le flanc droit.

Ces deux coups s'étaient faits si rapidement que l'animal avait eu à peine le temps de sentir la première douleur, quand cette douleur se doubla de la seconde.

Il faut avoir vu cet immense amphithéâtre

battant des mains, agitant ses mouchoirs, hurlant le nom de Romero dans un vivat universel, pour se faire une idée de l'enthousiasme que doit éprouver lui-même l'homme qui cause cet enthousiasme.

Romero semblait invincible ; non-seulement invincible, mais invulnérable.

Le taureau, dont le sang coulait par deux blessures, fouillait le sable du pied en mugissant.

Romero saluait gracieusement le public.

Le taureau fondit sur lui.

Romero, sans se déranger, remit son chapeau sur sa tête et attendit.

L'attaque était furieuse. L'animal saisit le cheval par-dessous le ventre, et, cheval et cavalier, enleva tout sur ses cornes.

Maintenant, écoutez bien ceci, madame, et battez des mains à quatre cents lieues de distance, car ceci s'est passé à la vue de cent mille personnes.

Pendant que Romero était soulevé de terre, il enfonça sa lance d'un pied dans le côté gauche du taureau.

Au même instant, taureau, cheval et cavalier tombèrent comme un groupe confus, au milieu des tressaillements duquel il fut un instant impossible de rien distinguer.

Le taureau se dégagea le premier ; mais au lieu de charger de nouveau, il s'en alla à reculer pour gagner la barrière.

Le cheval, moins grièvement blessé qu'on n'aurait pu le croire, se releva à son tour.

Le cavalier se releva également : il n'avait pas même perdu les arçons !

— Une autre lance ! cria Romero, une autre lance !

On la lui apporta, et il bondit vers le taureau.

Le taureau s'était affaissé sur lui-même ; le coup avait porté au cœur ; il était mort.

Romero jeta sa lance avec un geste de magnifique dédain, en disant :

— Un autre taureau.

Écoutez, madame, je vous le déclare, ce fut un spectacle enivrant que ces cent mille personnes criant d'une seule voix :

— Bravo ! Romero !

En ce moment, la reine fit un signe et parla à l'oreille d'un de ses officiers.

C'était la défense à Romero de continuer une pareille lutte. C'était la promesse de mieux utiliser ailleurs le courage du combattant.

Elle accordait en même temps à Romero la faveur de lui baiser la main.

Romero descendit de cheval à regret et tout frémissant encore. Ses narines dilatées, son œil étincelant, ses lèvres crispées, indiquaient l'homme arrivé au plus haut degré d'exaltation.

Si un tigre ou un lion fût entré en ce moment dans le cirque, certes Romero eût combattu le tigre et le lion avec la même audace et peut-être même avec le même bonheur qu'il avait combattu le taureau.

Romero regrettait le combat ; Romero regrettait la lutte qui faisait pleuvoir sur la tête d'un homme de pareils applaudissements.

Il obéit cependant, mit pied à terre et sortit du cirque.

Un instant après, il apparaissait dans la loge de la reine. La reine lui donnait sa main à bai-